

Moyi MBOURANGON

L'Aube d'un avenir avorté

(Roman)

Août 2017

I. La guerre de la pisse...

La première fois que j'ai vu la guerre, j'avais l'air ahuri. Je n'en avais jamais ni entendu parler, ni imaginer. Si bien que chaque détail de ce premier jour d'initiation à la guerre reste graver au plus profond de mon être. Je me trouvais au cinéma de Mâ Gabi quand les premiers coups de fusils se sont fait entendre. Mâ Gabi était l'une de ces rares personnes qui faisaient le boulot à la place de l'Etat. C'était l'homme qui avait la seule salle de ciné du quartier ou même de toute la ville qui sait ? Dans ce domaine où l'Etat avait failli depuis des décennies, tout comme dans beaucoup d'autres domaines, c'était les individus qui avaient pris le relais à sa place. Je ne me souviens plus du film que l'on regardait ce premier jour de la danse des fusils. C'était peut-être un de ces Rambo II ou III que l'on visionnait deux, trois ou quatre fois par semaine sans jamais se lasser. Rambo I on l'a toujours trouvé lassant. On devenait tous des Rambo, ou d'autres de ces acteurs de films de guerre américains, à la fin des séances. Il devait être dix heures du matin ce jour-là lorsque Mama vint me chercher en haletant. Elle devait avoir parcouru en un temps record la distance qui séparait notre maison du cinéma de Mâ Gabi. Elle n'était pas seule dans cette situation. Beaucoup d'autres mères et pères de famille en délice couraient tous azimuts à la recherche de leurs rejetons.

C'était étrange de voir les parents dans cet état. On aurait dit des *Roméo* affolés à la recherche de leur *Juliette*. Car en voyant le nombre de gosses qui sillonnaient les venelles de *Mokili Banga Ntaba*, il était difficile d'imaginer qu'ils avaient des parents. Bon, ça c'était pour les étrangers apeurés qui séjournaient à *Moutounassé Makololikolo* et ignoraient les habitudes du pays et de sa triste ville carnivore. Les habitants de ce pays en connaissaient bien les manières aussi bien que les bizarries. Les mauvaises langues de *Liboulwa Mayi* disaient de certaines familles de la ville qu'elles traitaient les enfants comme des éleveurs de poules, les laissant à la merci de la rue, toute la journée, sans inquiétude puisqu'ils finissaient par rentrer à la tombée de la nuit. Avec le recul, je trouvais l'insouciance de ces parents désarçonnant. Mais l'amour d'une mère ou d'un père pour sa progéniture c'est une énigme à plusieurs paraboles. D'ailleurs moi qui ai le culot de m'en plaindre maintenant, n'ai-je pas été élevé de cette acrobatique façon qu'ont les parents de notre continent d'éduquer les enfants ? Il n'y avait donc rien de surprenant de voir ces parents en folie. L'instinct maternel ou paternel l'emporte toujours quand on sait ses descendants en danger.

Mama m'avait pris par la main en me saisissant avec beaucoup de force pour me traîner hors du cinéma de Mâ Gabi. D'ailleurs elle m'interdisait toujours d'aller dans ce cinéma avant d'avoir fini mes tâches ménagères du matin. Mais elle ignorait que ma tâche favorite était de balayer la salle de ciné. Vous vous en doutez bien que je ne pouvais pas tout le temps avoir de l'argent pour aller au cinéma, pas à cet âge-là quand même. Alors je balayais pour ne pas payer, ainsi que le stipulait la loi préférée des gamins de *Libouloua Mayi*. Cette loi qui nous obligeait à se lever de bon matin, parfois même avant les coqs, pour être l'heureux élu qui regardera gratuitement les films de la matinée. Au départ, je n'avais pas compris pourquoi Mama était si perturbée. C'est une fois dehors que je saisissais l'ampleur de la situation. On aurait dit que la folie s'était emparée de tout le quartier. Les gens couraient dans tous les sens. Ils trébuchaien, tombaient, se relevaient et couraient encore. A cette masse de chair humaine affolée s'ajoutaient les écoliers contraints de quitter les salles de classe avant la fin des cours. Pour la première fois

j'écoutais le crépitement des armes. Il n'avait rien avoir avec les films de Rambo ou Commando : c'était la guerre en live et ce n'était pas des blagues !

A la maison, Mama s'attelait à vérifier que tout le monde était là. Une fois cette tâche accomplie, chacun se demandait ce qui se passait réellement. Entassés sous la table à manger, mon frère et moi ne suivions plus le déroulement des évènements que par rapport aux sons qui nous parvenaient. Tout le monde affirmait que « c'était la guerre », mais personne ne pouvait donner de détails. On répétait à notre tour que « c'était vraiment la guerre ! » sans savoir si elle ressemblerait à celle de Rambo, Jango, Commando ou Chuck Norris. Car les films de guerre c'est vraiment ce que nous regardions, avec quelques films chinois ou japonais dans lesquels nous avions toujours du mal à comprendre pourquoi les acteurs se battaient à la première rencontre. Mais à cette époque, les acteurs pour nous c'était les bons, et les méchants on les appelait assassins. En bons gamins de Libouloua Mayi, nous avions conclu que les Chinois étaient tous bagarreurs. Bon ne faites pas la tête parce que des enfants de moins de dix ans regardent des films de guerre ! C'est comme ça qu'on a grandi oh !

Dans notre quartier, il devait certainement en être ainsi dans tout le pays, la vie s'était arrêtée. Une autre forme de vie avait vu le jour : le crépitement des armes. Elles ne s'étaient pas tuées de la journée, et à la tombée de la nuit on aurait cru un festival de feux d'artifices. Sauf que ces feux n'avaient qu'une seule couleur : rouge-feu ! Le ciel saignait comme dans ces films d'horreur (oui on regardait aussi ces films-là oh ! et puis on disait *flim* pas film) où des griffes sorties de nulle part lacéraient des corps en fuite. Le ciel de notre jeunesse saignait pour la première fois sous nos yeux hébétés qui ne comprenaient rien de ce qui se passait à part que « c'était la guerre quoi ! ». Je ne me souviens pas avoir dormi cette nuit-là, tout comme je ne sais toujours pas pourquoi les parents nous interdisaient de parler. Pour se faire persuasive maman n'avait pas hésité à talocher mon frère qui, comme à l'accoutumée, était le plus têtu de tous. Par contre, après la taloche bien appliquée dont le son résonna dans les oreilles de tous comme l'écho des cloches de l'église avoisinante, nous nous mêmes tous à chuchoter pour éviter les représailles.

Mama était de la race des femmes battantes. Et quand Mama nous écoutait malgré nos efforts d'étouffer nos voix, elle demandait de loin qui osait défier son autorité. A ce moment-là nous nous entre-accusions jusqu'à ce qu'elle se fatigue. Le problème c'est que très souvent elle ne se fatiguait pas et décidait de punir tout le monde... C'est sûr que j'avais dormi au moins quelques heures cette nuit-là où la ville dansait sur le chant des armes. Car dès cinq heures du matin, un groupe d'inconnus avait débarqué dans notre parcelle à la recherche d'un soi-disant angolais qui devait être un « infiltré » (c'est comme ça que les miliciens du putschiste appelaient toutes les personnes qui selon eux contribuaient - selon eux - directement ou indirectement à l'échec du coupe d'Etat). Je m'en souviens parce que c'est à coups de fusils que nous fûmes réveillés à tue-tête. L'un de nous avait même pissé dans son froc, mais je ne sais plus qui. Nous étions entassés les uns sur les autres, quatre à six gamins sous une table à manger... Dans tous les cas, c'était pas moi le pissoir quoi ! Cette histoire de pissoir était la pomme de discorde dans notre cercle. La cause principale des moqueries, discussions ou parfois des bagarres. Quatre à six garçons de moins de dix ans qui dorment dans un même lit : c'est la guerre en permanence ; surtout quand arrive l'heure du réveil et qu'il faille trouver l'auteur du pissoir du jour ! Dans ces circonstances où il était impossible d'identifier le pissoir, tout le monde accusait tout le monde. Néanmoins, nous savions, entre garçons, que le plus grand champion dans ce sport

familial c'était bien Micho, le fils aîné de ma tante. Cette tante figurait parmi tant d'autres cousines et cousins de Mama, eh pardon ! je dois dire sœurs et frères de Mama.

Mama n'aime pas les termes des *mindele*¹. Pour elle, tous (ses cousines et cousins) étaient ses frères et sœurs un point c'est tout ! Tant pis pour tes fesses ou ta tête si tu t'entêtais à les appeler par des termes de *mindele*. Ce qui m'intriguait par ailleurs, c'est que Mama me forçait à aller à l'école malgré son alphabétisme. Elle n'était pas comme Mâmiika, notre grand-mère, qui cachait ses enfants et refusait de les envoyer à l'école des missionnaires (pendant la période coloniale) ou d'autres *mindele-miyindo*². Les *mindele-miyindo* c'était ceux des enfants du pays qui avaient été à l'école des *mindèlè*, et qui, à leur tour, venaient faire le travail du colon en transmettant, par l'enseignement, ce qu'ils avaient appris. Les avis étaient partagés sur ces *mindèlè-miyindo*. D'aucuns disaient qu'ils avaient trahi les ancêtres, quand d'autres affirmaient qu'ils symbolisaient l'avenir de notre société. C'est ce que nous expliquait Mâmiika hein ! Parce que moi je ne suis pas né à l'époque de l'esclavage, ni celle de la colonisation mais celle des coups d'Etat et des guerres civiles. Cependant, je ne sais toujours pas jusqu'à présent comment qualifier ou juger ces *mindèlè-miyindo*. A en croire les résultats, ils n'ont pas fait ce qu'il fallait... Notre continent est toujours sous tutelle (une grande partie en tous cas), ses filles et fils ne profitent toujours pas de ces richesses qui vont créer des paradis ailleurs. On meurt encore de sécheresse, de paludisme et d'Ébola. Qu'étaient-ils allés apprendre chez les *mindèlè*, s'ils sont incapables de fabriquer un vaccin contre la malaria ? Cette maladie bénigne que les grands-parents soignaient avec des feuilles et des écorces d'arbre ! Mâmiika avait peut-être raison de cacher ses enfants... Je n'oserais pas la juger. Surtout pas dans cette langue dont elle ne comprend aucun mot. Elle ne saurait même pas se défendre et moins encore argumenter.

Je dis ne pas vouloir critiquer Mamiika parce que personne ne sait, jusqu'à ce jour, ce qu'il serait advenu de notre continent s'il n'avait pas subi de violents chocs de civilisations. D'abord les Arabes avec leurs différentes razzias organisées sur le continent pendant des siècles ; ensuite l'arrivée des Occidentaux avec la traite des esclavages et leur lot de malheurs séculaires, puis la colonisation et même le néocolonialisme ! c'est déjà un miracle que ce continent et ses habitants tiennent encore debout. Surtout lorsqu'on imagine que des siècles auparavant, nos ancêtres vécurent paisiblement et purent développer des technologies et idées innovantes, tant dans le domaine de l'agriculture que celui des sciences, de l'économie et du sociale. C'est sans doute par respect pour la mémoire de ces millions de disparu.e.s et de déporté.e.s que dans mon for intérieur, une petite voie m'interdisait d'être dur ou rigoureux avec mes anciens. Et Mamiika était plus qu'une vieille à qui je devais du respect, c'était ma grand-mère chérie. Mais au-delà d'être ma gentille mémé, elle était aussi mon lien avec les temps et les habitudes anciens dont je n'aurais jamais percé le secret et l'intimité sans son aide. Elle faisait plus que me raconter des histoires passées, elle me dévoilait carrément la nudité de certaines situations. Comme celle de cet homme qu'un colon enragé dynamita (oui, on lui mit une dynamite au cul et on l'alluma !).

L'homme était en réalité un responsable des travailleurs de la carrière qui devrait offrir les matériaux (caillasses) nécessaires à la construction du chemin de fer devant relier le grand fleuve du pays à l'océan. Ce chemin de fer dont les travaux coûtèrent la vie à plus de vingt mille ouvriers était si perturbant que Tâta Nzaji décida d'entrer en grève avec toute son équipe pour

¹ Pluriel du nom « *moundèlè* » qui signifie Blancs, consistant à désigner toute personne de peau blanche.

² Blancs-noirs un peu comme *Peau noire, masques blancs* de Frantz Fanon.

réclamer plus de sécurité pour les travailleurs sur le chantier. L'administration coloniale fût choquée de voir des n^ogres en grève. C'était inimaginable dans leur entendement. Elle ordonna que cet acte soit réprimé de la manière la plus exemplaire possible. Cela devait service de leçon aux autres grévistes. Le commandant de la zone fut alerté, et Tâta Nzaji, qui habitait un village voisin de celui de ma grand-mère, fût manu militari sorti de sa case un mercredi matin de saison sèche à cinq heures du matin par des indigènes transformés en force de l'ordre par le colon. La brume circulait encore dans les alentours des hameaux. Les oiseaux avaient à peine commencé à chanter tandis que la fraîcheur matinale obligeait certains villageois à rester dans leurs lits et nattes. Avec l'excès de zèle qu'on leur connaissait, les *Mbulu-mbulu*³ fondirent sur l'homme et le passèrent à tabac avant de le traîner devant Le Commandant de zone – un colon blanc qui se croyait être Dieu dans son paradis. Et comme c'était jour de marché, c'est-à-dire le jour où se réunissaient tous les villages environnants au grand marché du district pour écouler leurs produits, on attendit huit heures avant de traîner Tâta Nzaji jusqu'à la grande place. On le cloua sur un pilori. Le Commandant de zone maugréa dans une langue que personne ne comprenait réellement. Son traducteur fit son boulot en faisant comprendre à l'assistance ébahie que son maître disait que ce qui allait suivre devait servir de leçon à tous les N^ogres qui pensaient qu'ils pouvaient empiéter sur les chantiers de la métropole ou réclamer quoi que ce soit sans être châtié ! On dynamita l'homme sur la place publique et le choc paralysa toute l'assistante... l'échos de l'affaire – un meurtre crapuleux – fit non seulement le tour des villages environnants, mais aussi du pays et même au-delà...

Peur et stupeur régnèrent dans tout le pays pendant deux jours. Puis, je ne sais pas par quelle magie, une révolte éclata, le domicile du Commandant de zone fut saccagé et brûlé ainsi que tous les symboles de la métropole. Les *Mbulu-mbulu* se réfugièrent dans la forêt jusqu'à l'arrivée des renforts qui furent eux aussi très vite dépassés par les événements. Les chefs coutumiers se joignirent à la masse dégénérée pour exiger le départ de la métropole, c'est-à-dire tout individu ou toute institution représentant le pays des colons. La métropole répondit par une répression sanglante (grâce à l'arrivée d'autres renforts de la soi-disant mère patrie) avec des armes automatiques. Ces armes plus sophistiquées ne purent pas ramener l'ordre. Ce fût le début de la lutte pour l'indépendance. Elle se transforma très vite en guerre d'indépendance et dura plus deux décennies. La métropole ne voulait rien lâcher de ces territoires conquis et les indigènes étaient déterminés à en finir avec les colons. Le chef de la résistance fut Nkukuta – un cousin éloigné de Tâta Nzaji qui tenait à tout prix à se venger. On racontait qu'il venait de l'ethnie des hommes téméraires, ceux que tout le pays craignait. Même les femmes venant cette ethnie étaient craintes de tout le monde. Ces femmes et hommes pouvaient tenir une bagarre ou une lutte pendant des jours sans flétrir. Leur combat ne s'arrêtait que lorsque l'adversaire était vaincu.

Nkukuta pu tenir tête face aux colons avec ses hommes et ses femmes jusqu'à la libération du pays dont il devint le chef. Cela devrait se faire naturellement vu qu'il descendait d'une ethnie matrilinéaire et que son oncle maternel fut chef avant lui. Les colons abdiquèrent mais n'acceptèrent pas leur défaite et décidèrent de se venger. Cela personne ne le savait. On dansa pour célébrer la victoire, on mangea et but le vin de palme jusqu'à se saouler. Quelques mois plus tard, les colons tentèrent une nouvelle offensive qui échoua brillamment. Ils se concertèrent et trouvèrent que les affrontements n'aboutissaient pas à grand-chose. Ils décidèrent d'inviter le nouveau chef à se rendre en métropole, prétextant qu'il devait y

³ Appellation donnée aux forces de l'ordre colonial comparativement à leur comportement de brutes

rencontrer leur roi et signer les papiers qui attestaient de l'indépendance de Mutunasé Makololikolo qui n'était qu'un gros village à cette époque. Convaincu que la diplomatie allait lui éviter des pertes en vies humaines, le chef Nkukuta ne déclina pas l'offre. Lui qui était également chef coutumier était interdit, par sa tradition, de voyager seul et ça les colons le savaient. Il regroupa ses femmes (sauf la dernière des sept qui était enceinte), enfants, servantes et servants pour faire le voyage de la métropole par bateau.

Arrivés au débarcadère, le chef et ses compagnons de voyage se sentirent bizarres. Un vent violent souffla sur la mer, le ciel s'assombrit, des oiseaux se mirent à fuir, la poussière monta et la nuit tomba en plein jour. Tout le monde s'interrogea sur ces événements qui taraudaient l'esprit de plus d'un habitant. Le capitaine abord du bateau et son équipage commencèrent à faire leurs dernières prières en voyant la foule, venue accompagner leur chef, courir dans leur direction. Je ne sais ce qu'on leur avait raconté sur les populations de cette partie du monde qu'ils découvraient à peine, mais leur peur était ineffable. Ils s'imaginaient certainement avoir à faire à des cannibales qui allaient les déchiquetés et dévorer... Mais à leur grande surprise, les populations n'eurent même pas le temps de les regarder du haut de leur bateau. Elles se mirent plutôt autour de leur chef et ses compagnons. Elles voulurent le dissuader de faire ce voyage. L'un des membres du conseil des sages, présent dans la foule, dira même à Nkukuta que les manifestations que l'on observait dans la nature n'étaient pas un bon présage. Mais le chef ne broncha pas. Il était si convaincu par la parole donnée par les colons qu'il refusa de prendre en compte les observations du vieux sage. Les colons avaient en effet juré sur l'honneur qu'ils s'occuperaient personnellement de sa sécurité et qu'il n'avait rien à craindre. Les plus avertis, c'est-à-dire ceux qui avaient subi dans leur chair les affres de l'esclavage et de la colonisation, savaient que ces colons n'avaient pas d'honneur quand il s'agissait des nègres...

- *Les ancêtres ne sont pas d'accord avec ton départ Nkukuta...*

S'était inquiété le vieux sage. Mais le chef lui avait une autre compréhension de la situation. Il monta abord avec sa délégation et sa famille. Mais au moment de lever l'ancre, le bateau refusa miraculeusement de bouger. Les matelots et leur capitaine firent des pieds et des mains, mais rien à faire. Le bateau refusait de bouger. Alors le chef Nkukuta débarqua et demanda qu'on lui apporte un coq multicolore de sa cour. Il s'était rappelé des paroles du vieux sage sur le refus des ancêtres. Il se dit que les ancêtres voulaient un sacrifice pour les laisser partir.

Pendant que la foule impatiente se posait mille et une question, les colons abord de ce monstre marin qui refusait de démarrer se questionnaient sur ce qu'ils voyaient. Mais l'impatience fut de courte durée. Car le coq qu'attendait tout le monde arriva enfin. On le tendit à celui sur qui tous les regards interrogateurs étaient fixés. Il dégaina sa dague et égorgea le coq sur le sol avant de le balancer en l'air. Le coq retomba, se débattit, alla dans tous les sens, se releva et se remit même à courir. L'assistance des initiés s'offusqua et cria en chœur « hey ! ». En réalité, un coq qui se débattait de la sorte après avoir été égorgé c'était un très mauvais présage. Cela se confirma quand il tombera plus tard la tête la première sur le sable de la plage. La tradition locale interprétait cela comme un refus du sacrifice par les ancêtres. Le phénomène qui venait de se produire n'avait été observé que trois dans ce village. La première c'était lorsque l'ancien chef du village, qui était l'oncle de Nkukuta, voulut accueillir les colons qui négociaient pour s'installer aux abords du village et c'était après avoir perdu la guerre de pénétration coloniale. La deuxième fois ce fut lors d'un procès contre un commandant colon

qui coucha avec l'une des filles du village et l'enceinta. Il ignorait visiblement qu'elle faisait partie de la garde du *Mbali* (la marmite sacrée qui contenait tous les fétiches protecteurs du village). Ces filles avaient l'obligation de rester vierge jusqu'à ce qu'elles se marient et soient remplacées. La troisième ce fut pour décider si les villageois devaient envoyer leur progéniture à l'école des missionnaires ou pas.

Pour cette quatrième fois, le vieux sage revint à la charge et se mit presque à hurler. Après avoir énoncé ces trois fois, il s'attaqua au chef en ces termes :

- Nkukuta tout est clair que les ancêtres ne veulent pas que tu quittes nos ! Comment un homme de ton rang ne peut-il pas comprendre cela après tout ce qui s'est passé ?

Le chef Nkukuta de répondre :

- Je sais que c'est difficile à comprendre, mais je veux faire ce voyage pour ramener la paix dans notre pays (il parlait de son village) ! Ces gens ont mis notre pays à feu et à sang et nous ne sommes pas capable de leur résister trop longtemps.
- J'espère seulement que tu te rends compte de la gravité de ton acte. Et si tu ne revenais plus ?

Cette question tarauda l'esprit du chef qui prit un instant de réflexion avant de répondre au vieux sage.

- Alors mon neveu Ntatu prendra les règnes du village. Mais je suis persuadé que je reviendrai plus vite que vous ne pouvez l'imaginer
- Que les ancêtres veille sur toi et daigne accepter ton sacrifice...

La première tentative ayant échoué, l'on dû apporter deux autres coqs puisque même la deuxième tentative n'avait pas marché. La troisième fut la bonne, mais pas pour tout le monde. Certes, le troisième coq égorgé tomba dans la bonne position (dos au sol, pattes en l'air) mais une troisième tentative avant l'acceptation des ancêtres, c'était aussi mauvais présage. Le ciel se calma, les nuages sombres se dissipèrent et Nkukuta insista pour faire ce voyage qui allait lui permettre de ramener la paix dans son pays, mais la suite on la connaît. Une fois au pays des *Mindele*, il fut retenu en captivité avec ses femmes, ses rejetons et ses servants. Ses valets et gardes n'eurent que leurs yeux pour pleurer. C'est depuis cette malheureuse histoire qu'on inventa l'expression « parole d'un colon, pas plus qu'un pet ». Il faut entendre par-là que les gens de cette contrée, en plus d'avoir toujours été sceptiques et méfiants avec les colons, n'ont plus jamais eu confiance en ces derniers dont ils assimilaient la parole d'honneur à un pet...

Bon, revenons à nos pissemens ! Micho était certes le champion connu de tous, mais il y avait des fois où la balle changeait de camp sans changer de bouc émissaire. « On ne détrône pas un champion du jour au lendemain », aimait-on dire en se moquant de lui. Aussi innocent fut-il à certains coups, quand la bande de quatre ou six garçons parlait d'une même voix en accusant le bouc, personne n'aurait pu lui épargner la crucifixion à laquelle nous le condamnions. Le pauvre, en plus d'être bastonné pour sa propre pisse, il l'était pour celle des autres. Et quand Mama lui posait la question de savoir s'il avait récidivé ;

- *Micho c'est encore toi ?*

Il répondait d'une voix presque aphone, sans ajouter de commentaire :

- *Non maman...*

- Je suis pourtant convaincue que c'est encore toi

- Non, maman ! Je le jure au nom de Dieu

- Hey ! faut laisser Dieu tranquille. Viens ici...

Vous vous demandez sans doute pourquoi mon cousin dit « maman » à celle qui est censée être sa tante, mais c'est comme ça chez nous. Des mots comme tante ou tantine n'existent pas vraiment. Ce qui fait que moi aussi j'appelais sa mère par « maman » tout en prenant le soin de préciser « mama leki », sinon après ça tourne à la confusion. Car seule la plus grande a droit au mama ! Donc j'appelais la mère de Micho par mama parce que c'est comme ça, voilà. Nous les appelions toutes les « mama » et elles en étaient fières... Cela pouvait se remarquer dans leurs discussions de femmes. Oui, discussions de femmes... c'est ainsi que l'on parlait à Libouloua Mayi. On aimait à séparer les hommes des femmes toujours avec cette prétention « biteuse »⁴. Lorsqu'on disait discussions de femmes, c'était une façon de les dénigrer. Comme si elles n'avaient jamais parlé que pour radoter, alors que les hommes aussi avaient leurs « papoteries ». Pour moi en tout cas, femme ou homme c'est pareil : tous des humains avec le poids de nos imperfections...

⁴ De la bite

II. L'infiltré angolais

Le jour où des individus armés ont débarqué dans notre parcelle à la recherche de Tonton Bosco, car c'était lui que ces gens armés qualifiaient d'infiltré, nous n'avions pas su que les coups de fusils pouvaient être aussi terrifiants. On ne les avait écouté que de très loin et c'est vraiment ce matin-là que nous avions compris que « c'était vraiment la guerre... ». Tout avait commencé des rafales de kalachnikovs (on n'oublie pas ce genre de détails). A cette époque, je ne savais pas qu'on s'appelait ces armes kalachnikov. Nous les appelions P.M.A.K ou P.M.A.K mais on prononçait tous *Pemaka*, et c'est à cause des guerres et guéguerres répétitives que nous apprîmes toutes ces appellations bizarres... De notre cachette, on entendait les gens armés demander à je ne sais plus qui où était la porte de l'infiltré. C'était un kaléidoscope ineffable pour moi qui me cachait sous la table à manger avec mon frère et mes cousins - eh pardon mama, avec mes frères. Quand on vous a souvent taloché pour vous corriger, c'est presque flippant de t'entendre en train de répéter la même erreur. Dans ta tête parfois tu veux saisir ou rattraper le mot avant qu'il ne sorte mais tu n'y peux rien ; et tu le vois ou l'entends te filer entre les dents, langue et la bouche. C'est comme si tu laissais te filer entre les doigts, la feuille sur laquelle tu avais relevé l'adresse d'une de ces jolies filles que tu venais de courtiser... Donc quand tu voulais te rattraper de ton erreur devant mama, à ce moment-là, tu te prends la tête entre les et pour tenter désespérément d'esquiver l'inévitable taloche et tu cries « Eh pardon Mama... » Après tu espères, avec la foi d'un croyant pratiquant, échapper à la fatidique taloche, tu souhaites qu'on écoute ta supplication, mais rien à faire... la taloche arrivait toujours à destination. Ah nos mamans... Bon je n'oserais pas critiquer mama ici, vraiment pas dans cette langue des autres dont elle ne comprend pas les subtilités.

Mama n'a pas fait l'école des *mindele*. Certainement à cause de Mamiika qui les cachait dans les buissons, quand arrivaient les *mindele-miyindo*¹. Ils étaient toujours à la recherche des gamins à embarquer de force pour, soit disant, les civiliser parce qu'ils avaient déjà l'âge d'apprendre. Sans avoir été à cette école, mama était une excellente enseignante malgré ses pratiques parfois rudes... Eh pardon mama. Bon, laissons mama tranquille... les gens armés demandaient à quelqu'un de leur montrer la porte de l'infiltré et c'était sous la menace des fusils. Quelques minutes plus tard, des coups de feu avaient encore retenti et la panique c'était emparée de toute la parcelle pour ne pas dire tout le quartier. Inutile de vous dire qui avait encore pissé dans son froc... Des voix continuaient à s'élever et des bruits étranges s'étaient fait entendre à proximité de la porte de Tonton Bosco. On aurait dit une bagarre. Bien évidemment, c'était une bagarre, c'est ce que nous avons appris le lendemain de la bouche

¹ Terme désignant les Noirs qui pendant la colonisation se comportait comme des colons parce qu'ils avaient appris chez ces derniers des choses que certains autochtones trouvaient inutiles parce qu'il fallait, selon eux, préserver les cultures ancestrales avant d'aller embrasser celles des autres qui en plus étaient des envahisseurs...

des témoins oculaires (tout *Liboulwa Mayi* connaissait ce terme, tellement ses habitants aimaient les commérages). Dans cette situation, comme dans bien d'autres, les témoins oculaires étaient ceux.celles qui prenaient le courage d'épier la scène à travers les trous des portes de leurs maisons sans se faire remarquer.

Nous apprîmes par les témoins oculaires que le groupe de gens armés avait été dépassé par la tournure des événements. On disait que Tonton Bosco avait pu s'emparer du fusil de l'un de ses mauvais visiteurs pour les faire fuir. On ne sait pas par quel miracle cela s'était produit, mais c'était un ouf de soulagement pour les gamins que nous étions... Dès que les armes s'étaient tues, les voisins s'étaient toute suite amoncelés devant la porte de Tonton Bosco pour voir et surtout se mettre au parfum de ce qu'il en était de la situation et évaluer les dégâts. C'était ainsi à *Liboulwa Mayi*, des experts autodidactes il y en avait dans tous les domaines. Nombreux furent surpris de voir "l'infiltré angolais" armé d'une kalachnikov. Il n'y aucun mal à expliquer au grand public ahuris qu'il avait ravi cette arme à l'un des assaillants. On racontait que sa main gauche saignait ; elle avait été effleurée par une cartouche au moment où il venait ouvrir la porte, l'un des gens en arme avait décidé d'ouvrir le feu. Heureusement que Tonton Bosco avait pris le soin de ne présenter que sa main en laissant au niveau du loquet de la porte, si bien qu'il en profita pour désarmer le premier assaillant qui entra vérifier s'il avait sa cible. C'est de cette manière qu'il avait pu repousser spectaculairement ses agresseurs. Tout le monde s'étonna de ses capacités de combat. Et s'il était vraiment ce que disaient ses agresseurs ? En tout cas, le Chef de Bloc le conseilla vivement de quitter les lieux pour trouver refuge ailleurs s'il tenait à sa vie parce que les gens qu'il avait repoussés n'allait tarder à revenir...

Tonton Bosco était un homme généreux. Un mécanicien qui avait pris en location une chambre dans notre parcelle. Il attirait les petits enfants comme un aimant attire le fer. Chaque fois qu'il apparaissait au croisement de la grande avenue qui coupait notre rue en deux, tous les enfants du quartier accourraient vers lui. Très souvent, il prenait le plus jeune pour la porter jusqu'à la boutique du Chef de Bloc : c'était là qu'il organisait un festival de friandises (des sucettes la plupart du temps). Chaque enfant avait droit à un bonbon, mais les plus malins, comme mon frère aîné, avaient la mauvaise manie de cacher ce qu'on leur donnait comme friandise pour en réclamer d'autres. Et nous, les plus jeunes, n'avions rien à dire à ce comportement d'escrocs de nos aînés ; surtout pas quand tu savais à quel point ces derniers pouvaient être impitoyables dans les représailles. Tonton Bosco était donc une véritable star auprès de tous les enfants du quartier. Si bien que certains parents prenaient un malin plaisir à envoyer leur progéniture en mission chez l'infiltré angolais. Même les mômes de trois ans savaient balbutier son nom, et n'allez pas croire que je blague, on vous connaît hein...

C'est uniquement le côté homme des enfants que tout le monde connaissait à Tonton Bosco. Personne ne savait qu'il avait fait la guerre d'Angola et qu'il vivait à Mutu Nase comme refugié. Voilà encore un mot que je n'aurais jamais cru vivre un jour : réfugié ! Oui, pour moi l'on peut vivre les mots et cela arrive lorsque votre situation d'être humain est étroitement liée à un mot. C'est le cas des mots comme célibataire, orphelin, mendiant, pauvre... non, pas pauvre. Pauvre ? C'est un mot avec lequel je ne suis permanentement en guerre... Donc moi

aussi un jour je me suis retrouvé à vivre le mot réfugié, tout en lui faisant des promesses qu'on n'accouche que lorsqu'on est loin de son pays et que la nostalgie vous mange le cœur et la vie comme les *cureteurs* de Mutu Pasi, un autre quartier de Mokili Mbanga Ntaba où des histoires folles aux scénarios dignes de films Nollywoodiens, s'y déroulaient comme nulle part ailleurs... Les *cureteurs* étaient des cliniciens qui assuraient les avortements des "sardines sans têtes" (ainsi appelait-on les prostituées dans ce quartier où l'on racontait que les hommes avaient des éjaculations de cinq à sept spermatozoïdes au lieu de la moitié) vu le nombre de femmes qui se rendaient dans ces petites chambres la construction à peine achevée ou pas du tout. Mais les sardines sans tête n'étaient pas les seules à fréquenter ces cliniques de fortune où parfois de jeunes femmes y perdaient la vie.

En effet, certaines femmes mariées qui tombaient enceinte de leurs amants préféraient s'y rendre pour faire disparaître les traces de leur infidélité ; autant dire que les hommes mariés de Mutu Pasi jouaient également sur le même terrain mais on ne voyait pas à la clinique et il ne faut pas me demander pourquoi oh... C'est ce que racontaient les mauvaises langues du quartier. Les histoires de ce coin du monde étaient souvent comiques, mais aussi tragiques et dramatiques les unes autant que les autres. On racontait par exemple qu'un homme qui avait été pris en flagrant de viol sur un cadavre à la morgue avait vu son engin coupé en plein jour et jeté aux chiens du quartier par la famille de la morte. Baiser un corps inerte en plein jour pour décupler ses pouvoirs magiques c'était hallucinant de l'entendre ! L'histoire fit le tour du pays grâce à *Radio Songi Songi* qui était la chaîne numéro un du pays tellement les gens étaient accrocs de ce genre de folies, comme cette autre histoire d'un *cureteur* qui avait tué sa patiente en la baignant sous anesthésie alors qu'il venait juste de finir le curetage ! C'est une amie de la victime qui avait surpris le *cureteur* en plein action et lorsqu'elle alla alerter le quartier, les premiers curieux vinrent trouver l'assassin, le sexe dégoulinant de sang, en train d'essayer de réanimer sa victime. Alertée, La radio ne put arracher qu'un petit mot au *cureteur* déjà tabassé qui se défendit en disant presque inconscient qu'il n'avait pas pu résister à la beauté *fessiale* de sa victime... Son passage à tabac reprit aussitôt et la fin fut tragique. Comme à l'accoutumé, la police arrivera trop tard et trouva les deux cadavres en train de baigner dans leur sang... Il faut croire que la vindicte populaire dans ce quartier ne lésinait pas dans ce genre de situation. Ce n'était pas la première fois et sans doute pas la dernière...

Tonton Bosco était donc un ancien rebelle angolais qui s'était lassé du maniement des armes que notre continent ne fabriquaient pas, mais dont ses habitants mourraient au quotidien. Il avait décidé fuir pour se réfugier notre pays et s'était reconvertis en donneur de bonbons pour les enfants. Est-ce qu'il le faisait pour se laver la conscience ou pour expier ses péchés ? En tout cas ce n'est pas moi qui vous donnerais la réponse. Tout ce dont je souviens c'est que lorsqu'il apparaissait au coin de la rue, nous abandonnions nos jeux pour courir le rejoindre en courant. Tonton Bosco avait certainement pensé trouver la paix (il l'avait vécue pendant quelques années) en se réfugiant chez nous, mais c'était sans compter sur la barbarie de certains humains dont l'égoïsme allait jusqu'à ôter des vies humaines pour assouvir des envies *politiciennes*. Il ne s'était sans doute pas imaginé que notre pays se transformerait en enfer. Vous allez encore me demander quel enfer ou croire que j'extrapole les faits, mais comment appelleriez-vous un conflit armé dans lequel 400.000 personnes trouvent la mort

en trois ou quatre ans dans un pays de 3 ou 4 millions d'habitants ? Imaginez les bruits des armes et des bombes ! Les odeurs des cadavres pourrissant sous la pluie quand ils n'ont pas été dévorés par des chiens errants ! Les sexes de femmes déchiquetés ! Des mineures qu'on viole ! Des hommes qu'on oblige de coucher avec leur mère en public avec un canon pointé sur la tempe ! Des sexes coupés ! Des femmes qui accouchent à même le sol ! Des mares de sang ! Des maisons qui s'effondrent ! La famine ! Des cris et encore des cris...

Notre infiltré angolais n'avait pas du tout prévu ce scénario dans sa fuite. Il s'était peut-être dit qu'il était mieux de fuir les horreurs de l'Angola dans un pays qui venait de réussir une transition démocratique et pacifique. Mais dans ce vaste territoire occupé qu'est notre continent, les décisions ne dépendent pas toujours des masses populaires. Elles dépendent des forces étrangères (que nous espérons contourner ou chasser quand nous grandirons) qui se résolues à déporter leur échiquier de conflits chez nous. Hélas chez nous, il y a toujours une espèce d'individus qui adorent les FBFF (la ferraille, le béton et la fesse faciles)... ces individus accrocs aux jouissances matérielles sont prêts à tout pur ne pas perdre un seul centimètre ce qu'ils considèrent comme leurs priviléges chèrement acquis. Ils résument leur vie à FBFF, voir et vivre dans Paris et puis mourir... Ce n'est pas étonnant que des gens comme Simon KIMBANGU, André Grenard MATSOUA, Marcus GARVEY, Patrice Emery LUMUMBA, Sylvanus OLYMPIO, Ruben UM NYOBE, Felix MUMIE, Kwame NKRUMAH, Amilcar CABRAL, Malcolm X, Thomas SANKARA, etc. aient été obligés de quitter la vie trop tôt pour certains ou de s'exiler pour d'autres... Quand ils n'étaient pas victimes de complots ou coups d'Etat, ils étaient tout simplement liquidés ou assassinés pour faire la place à des marionnettes qui jusqu'à présent continuent de tirer notre continent vers le bas.

La star des enfants dans notre quartier n'était plus réapparue après les événements de cette nuit de juillet 199* où il avait fini par se retrouver avec une arme à la main. Je suis convaincu qu'à cet instant-là il ne savait pas vraiment ce qu'il devait faire de cette arme qu'il n'aurait pas pensé avoir auparavant – peut-être que je me trompe aussi, qui sait ? Tonton Bosco s'était évaporé dans la nuit mourante, juste avant le lever du soleil qui était de plus en plus timide chaque matin. Il était parti sans vraiment dire au revoir avec sa petite culotte, le torse nu et la kalachnikov à la main. Personne ne savait où allai-il à l'heure où les sorciers rentrent de leur périple pour ne pas louper le coche. Il s'était volatilisé avec nos espoirs et nos rêves de bonbons, ces sucettes qu'il nous offrait gratis alors que même nos parents n'y pensaient pas... Tonton Bosco avait juste pris le soin d'expliquer à la foule ce qui s'était passé avec les assaillants, du moins sa version des faits – heureux ceux qui avaient eu le courage d'aller le voir juste après que les armes s'étaient tuées, car ils étaient maintenant libre de pimenter leur version c'est-à-dire qu'ils pouvaient extrapoler les faits autant cela devrait leur plaisir. Car c'était ainsi dans le quartier ; quand vous aviez loupé de vivre un événement en témoin oculaire vous étiez en proie à en écouter des versions saugrenues les unes autant que les autres. Personne ne rapportait jamais un fait sans le pimenter, il faut croire tout monde était vendeur de piment dans le quartier et quand ça se mélangeait au café c'était la totale... Quand on avait demandé à Tonton Bosco où il devait se rendre après l'incident, il avait l'air perdu et quelques instants plus tard, il lâcha évasivement « je ne sais pas... », avant de disparaître au loin, recouvert par la pénombre de la nuit fainéante et du jour qui tardait à se lever. Je me disais toujours que dans ce genre de situation la nature devrait en avoir marre

des humains et peut-être que le soleil se lassait de voir autant de cadavres jonchés les rues. Même les coqs ne chantaient plus et les oiseaux avaient disparu des arbres et même du ciel. Curieusement, dans les semaines qui suivirent, les rues où nous nous amusions s'étaient transformées en de gigantesques potagers. Des tomates et toutes sortes de légumes poussaient partout. Comme si le sang humain avait fertilisé les sols. C'est seulement bien plus tard que je compris que la nature n'aimait vraiment pas le vide. Du fait que les sols ne soient plus régulièrement foulés par les humains, ils s'étaient adoucis et avaient permis aux légumes de pousser. La légende n'était donc pas fasce : nous vivions dans un paradis terrestre où tout pousse et la question qui me taraudait l'esprit était : comment peut-il y avoir des gens qui crèvent de faim au milieu de tout ça ?

La réponse de Tonton Bosco, à la question de savoir où devrait-il se rendre, résumait bien la situation. Elle résumait sa situation mais également celle de tout un pays : trois à quatre millions d'habitants pris dans un étau. Des tirs à la mitrailleuse et à la l'arme lourde résonnaient de partout. Personne ne savait où aller. A Mutunasé Makolo Likolo, personne ne savait réellement ce qui se profilait à l'horizon. Les croyants imploraient la protection divine, comme c'est dans leurs habitudes quand tout va mal ; les animistes appelaient la protection de leurs ancêtres et les non-croyants ne savaient pas à quel prophète se vouer. Certains priaient pour que le pays soit sauvé, mais je pense que les prières de cette période-là furent probablement bloquées quelque part dans le ciel ou sous terre. Car l'hécatombe ne s'était pas fait prier pour s'abattre sur ce pays où le pétrole attisait à la fois le feu des armes et les envies de ceux qui aiment brûler chez les autres pour bâtir des paradis chez eux. L'image de Mâ Bosco, comme aimait l'appeler les gens de son âge, disparaissant dans l'épaisse pénombre de ces nuits équatoriales finissantes où l'obscurité avale tout, ressemblait à celle de la disparition de la paix à Mutunasé Makolo Likolo ; puisque depuis ce moment-là, le pays n'avait plus connu de véritable tranquillité. La première phase de la guerre se termina en quatre mois, mais les autres phases qui suivirent durent jusqu'à maintenant. Les conflits armés se succèdent au péril des pauvres masses populaires qui demandaient qu'à vivre ou plutôt survivre en toute tranquillité. Et nous savons tou.te.s que dans ce genre de situations, rien de solide ne peut se construire. Car aucune nation ne se bâtit dans une guerre permanente. Vivre dans un pays en paix cela rend apte à inventer et à imaginer, sinon c'est dans l'acrobatie infinie que les gens se renferment pour s'excuser d'être en vie.

Les voisin.e.s commençaient à s'attrouper autour de la maison de Mâ Bosco pour boire le café – c'est ainsi que l'on s'exprimait à Liboulwa Mayi pour parler de prendre des nouvelles – lorsque les assaillant firent de nouveau irruption dans notre parcelle. Ce fût la débandade ! Les gens couraient tous azimuts ! Nous pouvions le constater à travers les cris de panique qui nous parvenaient ainsi que les bruits de nombreuses tôles qui servaient de clôture à notre cour. Mais pour ceux qui ne les avaient pas vus venir, la stupeur fût encore plus folle et c'est en haletant, qui sous son lit ou caché dans la cuisine, que l'on se surprénait en train d'avoir peur. Comme pour enfonce le clou, les assaillants envoyèrent quelques tirs en l'air avant de quadriller tout le secteur. Cette fois, ils n'étaient plus cinq comme au premier assaut, mais plutôt une vingtaine ou plus. Ayant constaté que leur cible n'était plus sur place, ils prirent la décision de sortir tous les hommes du coin de leurs maisons pour semble-t-il vérifier si l'infiltré

angolais ne s'était pas caché dans l'un de ces taudis environnants. Tout le quartier était en état d'alerte ! Tous les hommes étaient mis à genoux dehors.

- *Il est où l'angolais ?*

C'était le grognement d'un milicien armé jusqu'aux cheveux parce que ses dents étaient occupées à serrer un cigare qu'il avait ramassé on ne sait où. Et c'était en ayant le canon de sa kalachnikov dans la bouche de Ya Mwanga que le chef du groupe de miliciens hurlait ainsi. Je me demandais comment comptait-il avoir la réponse d'une personne dont il obstruait la bouche par le canon de son fusil ! Vous vous demandez sûrement comment j'avais fait pour vivre la situation en étant caché sous la table à manger hein ? Bah j'étais dehors moi aussi ! Les miliciens avaient dit tous les hommes dehors ! Dans ces cas-là mêmes les petits garçons de mon âge devaient aussi faire la queue et c'était au chef de groupe des gens de décider si l'on allait épargner les enfants ou pas. C'est par expérience de guerre que nos mamans avaient fini par assimiler ce réflexe.

- *Il est où le salopard angolais qui a osé blesser mon élément ?*

Le chef des miliciens insistait en grognant comme une bête blessée. Cette fois il avait son canon dans la bouche d'un autre voisin dont je ne connaissais pas le nom. Ya Mwanga était par terre la bouche saignante. Il était à moitié inconscient après un coup de crosse de kalachnikov qu'il avait reçu à la tête alors qu'il essayait de baragouiner une réponse au milicien. Juste à côté un autre voisin pissait déjà dans son froc en attendant son tour de supplice. C'est à ce moment que le Chef de Bloc fit son apparition. Tous les regards se tournèrent vers lui, même ceux des assaillants. On aurait dit un messie attendu depuis des siècles, sauf que lui descendait d'un camion rempli de marchandises de pillage. Il se présenta aux miliciens qui le connaissaient déjà et leur fit comprendre que l'infiltré angolais s'était évaporé une heure avant leur arrivée. Sans dire quoi ce soit, le chef des miliciens que le Chef de Bloc avait nommé Makoye balaya toute l'assistance d'un regard menaçant, comme s'il cherchait une confirmation de ce qu'il venait d'entendre. Il finit remettre son canon dans la gueule de celui qui croyait avoir été sauvé par l'apparition du Chef de Bloc et cria dessus presque en vomissant

- *C'est vrai ce qu'il dit là ?*
- *Wouh wouh, c'est vrai...*

Avait annoncé le gars en face qui visiblement n'arrivait pas à respirer. Et par un signe de la tête, Makoye avait intimé l'ordre à ses barbouses de marcher dans la direction qu'avait indiqué le Chef de Bloc. Sans réfléchir ils se précipitèrent tous dans la même direction. Ce qu'ils firent ou rencontrèrent là-bas personne ne l'a jamais su. Même Radio Songi Songi n'a plus parlé de cette affaire sauf pour se moquer des gens qui avaient publiquement été humiliés par ces sbires sortis de nulle part. La moquerie fût l'objet de plusieurs bagarres dans le quartier après la fin de la première phase de la guerre. Car le sarcasme avec lequel certains voisin.e.s pimentaient ces faits en les relatant à d'autres ne laissait impossibles les victimes que très rarement...

III. Ange déchu...

Quand j'étais petit, je ne comprenais pas pourquoi disait-on qu'il y avait toujours une femme dans la vie d'un homme. Pourtant, il m'aurait fallu juste regarder à côté de moi pour voir Mandoyi : ma petite sœur chérie – certainement la plus belle petite fille de tout ce quartier qui ne savait plus regarder ou apprécier la beauté. La misère était au centre de toute existence et l'on était plus occupé à survivre qu'à admirer des belles créatures. On disait à Liboulwa Mayi qu'une femme était indispensable dans la vie d'un homme (l'inverse je ne l'ai entendu que très rarement, comme si ce revers de la médaille était connu de tous). Lorsqu'elle n'était pas la mère, la sœur ou l'épouse, la femme pouvait aussi être l'étincelle qui éloignait les cœurs des habitants de Liboulwa Mayi du gouffre que le monstre de la mauvaise gouvernance avait créé avec la bénédiction de l'empereur dictateur. On ne va pas s'attarder sur ce dernier, ce serait vraiment peine perdue pour ce vieillard qui couchait avec les femmes et les filles de ces « ministrons » (ainsi appelle-t-on au quartier les petits ministres sans envergure qui servaient de souffre-douleurs au dictateur) qui n'avaient que leurs coins de café pour aller se plaindre ou vilipender leur bourreau...

Mandoyi était la fille que Mama avait eue avec un autre homme. J'ignore qui était cet homme puisque dans mes souvenirs, il n'y a aucune image : je ne l'ai jamais vu. Aucune présence, aucun visage, juste des bribes de sons comme *Le Père de Mandoyi*. Ce type aurait pu être un curé de l'église catholique car les prêtres catholiques étaient les seuls papas qui pouvaient faire des enfants dans le secret total, sans même que l'enfant ne sache qui est son père. La plupart du temps, la mère, prise dans l'engrenage de la peur des commérages, gardait secrète l'identité du saint *enceiteur* jusqu'à ce qu'une histoire d'infidélité du saint homme délie sa langue. Le plus célèbre des curés dans ce domaine était le premier président de la république mécanique *Mutunasémako Likolo* dont la réputation et l'histoire avaient tellement fait le buzz que le Vatican avait fini par le radier... J'ignore quand *Le Père de Mandoyi* était apparu dans la vie de Mama. Je ne sais pas combien de temps après la disparition de papa c'était, mais je me rappellerai toujours qu'il n'a jamais été là... Papa du moins était parti pour un long voyage dont il n'est jamais revenu mais l'autre-là n'a jamais été présent.

Mandoyi était donc ma petite sœur et ce fût tout ce qui compta réellement pour le jeune garçon que j'étais et c'est ce qui compte toujours. On était tellement proches que j'ai toujours eu l'impression qu'elle fût ma jumelle – l'écart d'âge entre nous n'était pas grand. Cela ne dépassait pas trois ans. Dans ma tête et mon for intérieur, le plus saisissant des souvenirs qu'il me reste c'est le soleil qu'incarnait son doux, magnifique et beau visage brillant de mille rais soutenus par l'huile de palme qu'aimait lui appliquer Mama. Elle était belle comme le soleil levant ; rassurante comme ce même astre qui s'égorge à la tombée du soir pour renaître encore plus splendide le lendemain. « Laissez mon grand frère tranquille ! » c'est ainsi qu'elle tonnait quand d'autres gamins de Liboulwa Mayi s'en prenaient à moi. Il faut bien croire qu'elle était mon ange gardien parce ceux en face de qui elle osait éléver la voix n'étaient pas des enfants de chœur. C'était des gamins de mon âge qui n'auraient pas hésité à lui en coller une pour la calmer. Mais sa voix était aussi stridente qu'agaçante et sa rage réussissait toujours à repousser les assaillants.

La voix de Mandoyi c'est le seul réel souvenir que j'ai gardé d'elle sans déformation. Elle m'habite et sa voix encore plus. Car la dernière fois que je l'ai vue, elle était étendue sur une espèce de caisse en bois avec des draps roses, blancs et verts. La caisse était placée au

milieu de la cour de cette parcelle sans clôture qui servait de lieu de recueillement – à cette époque où les parcelles n’avaient pas de clôture, les voisin.e.s ne se faisaient pas prier pour assister une famille voisine éplorée. Dommage qu’aujourd’hui l’écrasante majorité des cours ressemblent de plus en plus à des prisons ou des camps de concentration avec leurs lots imposants de bétons et fils barbelés... Ma petite sœur s’appelait Mandoyi parce qu’elle portait le même prénom que Mama, et la tradition était claire sur ce type de problème : deux personnes de la même famille ne pouvaient pas porter le même prénom. Et quand cela était fait sur le papier, dans la vraie vie on détournait ou plutôt on rétablissait les choses en appelant le la plus jeune par un sobriquet qui signifiait homonyme. Vous vous doutez bien que ce ne soit pas la vraie raison hein... Mais bon, moi non plus je ne sais pas trop. Peut-être que c’était pour éviter les incidents. Le genre d’incidents qui se produisaient parfois à Liboulwa Mayi en semant le K.O. On se permettait de changer de nom – en s’octroyant celui du voisin ou sa voisine – pour aller contracter des dettes – pour prendre du pain à crédit chez les vendeuses de pains. Ces vendeuses qui étaient plus des sauveuses du quartier qu’autre chose.

La solidarité développée dans le quartier voulait que les vendeuses (à l’époque où il n’y avait pas encore de candidats masculins pour ce commerce...) donnent du pain à crédit aux client.e.s pour repasser chercher les sous à la tombée de la nuit ou le lendemain de très bon matin. Les malheureux.ses étaient ceux.celles qui n’avaient pas payé le crédit de la veille. Il leur était impossible de contracter une nouvelle dette. Même si l’un des adages les plus célèbres du pays était « *Ra badilaka kabaneninaka wo ko* » (entendez par là : on ne chie pas là où on mange), il y en avait toujours des malfrats qui chiaient partout. Et les plus ingénieux.ses dans ces chiades nuisibles au voisinage étaient ceux.celles qui redoublaient d’ingéniosité pour trouver des sagesses, poésies ou proverbes traditionnels qui correspondaient à ce type de situations du genre « *Mbeli na yomoko ata ekati yo okobwaka yango te* » (même s’il vous blesse, ce n’est pas pour autant que vous vous débarrasserez de votre couteau de cuisine) pour amadouer les cœurs des vendeuses. Ce n’était pas un exercice facile et rares étaient les personnes qui réussissaient. Par ailleurs, les seul.e.s qui réussissaient l’exploit de s’endetter deux jours d’affilé sont ceux.celles qui trouvaient des blagues tellement drôles que certaines vendeuses finissaient par terre avec leur marchandise en rigolant.

Pour casser les jambes aux plus comiques du quartier et susciter la méfiance chez les vendeuses, certains individus avaient créé un adage qui disait « qu’il faut se méfier des hommes qui vous font rire, on ne sait jamais à quel moment ils peuvent baisser votre caleçon... ». L’adage fit son effet à une vitesse ineffable puisque les jours qui suivirent, les doublés (ainsi nommait-on l’exploit de s’endetter deux fois successives) étaient devenus si rares qu’on accusait les quelques hommes qui les réussissaient de soulever les pagnes des vendeuses à la tombée de la nuit. Vous comprenez ? Je parie que non, car c’est là l’une des expressions dignes des *Liboulouis*¹. Soulever le pagne d’une femme (surtout mariée) signifiait coucher avec elle en cachette. On disait de ce quartier qu’il avait une âme d’artiste tellement la créativité de ces habitant.e.s était stupéfiante. La langue y évoluait à une vitesse incroyable tout comme les pas de danse, les commérages, les sapes, les chants, la cuisine et bien plus. Ce qui était encore plus frappant c’était l’anonymat des créateurs. Les choses allaient tellement vite que personne ne voulait prendre le risque de revendiquer la paternité de quoi que ce soit ! La dernière personne à avoir revendiqué la paternité de quelque chose c’était Ya Milos qui dès le lendemain de sa revendication avait rejoint la prison centrale avant de finir empoisonné. Il n’avait pourtant

¹ Habitant.e.s de Liboulwa Mayi

revendiqué que la paternité d'une marche pacifique qui consistait à dire au dictateur en chef qu'il y avait trop de détournements de fonds dans le pays alors que dans certaines villes et quartiers, les gens n'avaient même pas accès à l'eau potable... On ignore comment mais les services secrets, qu'on appelait à Liboulwa Mayi les oreilles des murs du quartier, s'étaient emparés de la rumeur et avaient fini par coincer son auteur dans un bar où il s'époumonait à très haute voix pour faire comprendre à tout le bar qu'il était le seul et unique Milos qui avait appelé à manifester. Son bavardage l'avait trahi. Comme quoi on ne fait pas une révolution comme on va au marché. Tout le pays parlait sous les aisselles d'un scandale financier où la fille du dictateur était accusé d'avoir acquis pour sa fille, un somptueux appartement à coup de millions de dollars alors que le pays entamait sa cinquième année de crise financière ! Mais Ya Milos, comme à son habitude, avait jugé utile d'organiser une marche pour dénoncer cela. Voilà son péché hormis celui du journal satirique "*'Polélé Polélé'*" qu'il avait également créé pour dénoncer les crimes de sang et les crimes économiques des dignitaires du pouvoir.

Pour éviter de se voir refuser le droit de prendre du pain à crédit pendant deux jours d'affilé, certain.e.s habitant.e.s de Liboulwa Mayi décidaient de changer de prénom au deuxième jour. On pouvait s'appeler Eyenga aujourd'hui et devenir Mikaté ou Sandza demain, Jean ou Ahmed un autre jour tout en prenant le soin d'indiquer une autre parcelle que la sienne. Les vendeuses avaient beau développé des qualités physionomistes rien n'y fit : les Liboulois avaient toujours une longueur d'avance sur elles. Malheur au voisin ou à la voisine dont le nom ou le prénom correspondait à celui du vrai *contracteur* ou de la vraie *contractrice*. Ce jeu de cache-cache 2.0 avait duré jusqu'au jour où l'irréparable se produisit. Madungo qui trompait sa femme avec Mâ Léoni (la plus fessue des femmes du quartier et épouse d'un gendarme qui ne rentrait chez lui que très tard dans la nuit). Madungo avait décidé de prendre le nom de son fils aîné pour semer du flou autour de son infidélité. Il s'était présenté à la dame fessue au nom de Ngambo et Mâ Léoni n'y avait pas prêté attention. Elle n'aurait pas imaginé que ce dernier puisse utiliser le nom de son fils... Madungo se trouvait dans le lit conjugal de Yamokolo (le gendarme) savourant les délices de Mâ Léoni quand on frappa à la porte. Le gendarme qui devait être en mission loin de la ville était rentré plus tôt que prévu.

- *Qui est là oh ?*

Avait balbutié Mâ Léoni qui ne devrait pas se douter de qui était là puisqu'elle connaissait parfaitement la façon de frapper de son mari.

- *C'est moi Léoni ouvre cette porte ! Depuis quand tu la fermes à cette heure de la journée ?*
- *J'arrive papa...*

Ici on appelait son homme papa et sa femme mama par affection. N'allez pas croire que les mariés vivaient dans une relation incestueuse, on vous connaît...

- *Ngambo cache-toi s'il te plaît oh...*

Avait suggéré la dame fessue à son amant en chuchotant. Ce dernier qui était visiblement hypnotisé par la voix du gendarme resta bouche bée et immobile pendant un moment. Il était sans doute dépassé par la situation. Mais quand il revint en lui-même, il saisit sa paire de chaussures et son pantalon puis se jeta par la fenêtre en oubliant sa chemise sur le tatami. Paniquée, Mâ Léonie lâcha le nom du fuyard qui se jetait par la fenêtre.

- *Ngambo non !*

Presqu'aussitôt elle se prit la bouche entre les mains, mais c'était trop tard. Le nom était largué et le gendarme, qui avait l'oreille collée à la porte, l'avait bien capté. Il n'aurait loupé une telle occasion pour rien au monde. Les infidélités de sa femme avaient fait le tour du quartier, mais il refusait de boire ce café (information ou nouvelle de caractère commère colporté par un voisin) que tout le monde lui servait dans les bars et les petits coins du quartier. Quand il grogna de nouveau devant cette porte qu'il cognait comme un fou « tu es avec qui ! », Mâ Léonie sursauta du lit et courut comme une folle pour venir décrocher le loquet qui empêchait au gendarme d'entrer. Dès qu'il fût en face d'elle, sa première question eût le son d'une personne qui tombe à plat ventre dans un marigot.

- *Il est où cet enfoiré ? Il est où que je lui fasse la peau !*

Yamokolo rugissait et fulminait comme un lion blessé sous la bastonnade des vendeur.se.s du grand marché de Liboulwa Mayi. La scène qui suivit la découverte de la chemise du fuyard fût d'une violence atroce et la pauvre femme n'eut d'autre choix que de balancer tout sur son compagnon de fortune. L'ancien milicien soûl devenu gendarme avait soudainement retrouvé ses aptitudes de combattant. Après avoir sauvagement amoché sa femme, il fit aussitôt vrombir son engin à deux roues au moment où tout le quartier assistait à son départ digne de ces films américains des années deux mille dans lesquels l'acteur démarrait en trombe pour aller à la rescousse d'une dulcinée enlevée par un gang de yakuza, ne laissant sur la chaussée derrière lui que de la fumée. Le gendarme quant à lui laissa plutôt un épais nuage de poussière qui en fit tousser plus d'un dans l'assistance. Et il partait plutôt à la recherche du salaud qui avait osé pénétrer chez lui à plusieurs reprises en son absence pour dormir sa femme et manger sa nourriture.

Vous êtes certainement en train de vous demander comment le gendarme avait eu vent de tout cela, et pourquoi avait-il décidé de piéger sa femme en prétextant qu'il partirait en mission ce jour-là ? La réponse est simple : la légende raconte que Liboulwa Mayi est comme un lieu où quelqu'un doit mourir, il y a toujours un témoin. On ne peut rien y faire en catimini sauf ce que vous mangez chez vous, car si jamais c'est si jamais vous voulez cacher ce que vous avez mangé dans les “Malewa” (resto de fortune) cela ce saura à la vitesse de la lumière. On raconte que les briques de ce quartier ont des bouches aussi grandes que les nids de poule des venelles de ce pays dont les travaux de bitumage se chiffraient toujours à des milliards de Likolo (monnaie du pays) et dont la détérioration était aussi rapide que le coup d'un coq sur la poule quand ce n'était pas un éléphant blanc. Rien n'avait vraiment de secret dans ce quartier. Tout se savait et se racontait. Et les informations pouvant conduire à des drames avaient un goût plus sucré que le vin de palme. Elles étaient attendues et recherchées mille fois plus que le discours annuel du dictateur en chef sur l'état de la nation que les Liboulois qualifiaient de discours sur l'état de sa prostate... On racontait aussi que si Mâ Léonie en était arrivé à être une cuisse légère (c'est-à-dire une femme qui couche à gauche et à droit. Pour les hommes on disait pied léger) c'est parce que le gendarme n'assurait pas et qu'il avait deux autres maîtresses qui bouffaient ses fins de journées de travail qui ne se terminaient que très tard dans la nuit. Et souvent sans raison apparente, il battait femme jusqu'à l'évanouissement.

Lorsque le gendarme arriva en cascade au lieu où il était censé retrouver l'homme qui, selon lui, avait osé violer sa dignité, il y avait un jeune homme d'une vingtaine d'années qui se

tenait devant l'entrée de la cour. Il était gaillard et semblait même dominer physiquement son interlocuteur.

- *Est-ce que tu connais Ngambo... ?*

Demanda fiévreusement le gendarme au jeune homme qui, ne se reprochant rien, lui répondit avec hésitation

- *C'est moi Ngamb...*

Avant même qu'il n'ait fini sa phrase, le quartier avait sursauté au son de ce pistolet qu'il connaissait déjà. Car Yamokolo avait plusieurs fois menacé de mort des soi-disant amants de sa femme en tirant en l'air. Personne ne sait si ceux que le gendarme incriminait était coupables de quelque chose ou pas, mais ils juraient tous de ne pas récidiver en pissant dans leur pantalon. Mutunasémakolo Likolo avait beau avoir connu près d'une dizaine de guerres civiles, ce n'est pas pour autant que les Likolo (ressortissants du pays) n'avaient plus peur des armes. C'était au contraire une sorte de psychose qui s'était installée dans tout le pays et surtout dans la capitale. Un son mal interprété d'explosion d'une bouteille de gaz suffisait pour vider un quartier ou fermer un marcher. La peur se lisait dans les regards et tout le monde évitait les sujets qui peuvent fâcher les soudards du pays. Paradoxalement cette peur n'a pas empêché les Libulois de créer une chanson calomnieuse destinée aux soudards et qui disait en substance qu'ils font les caïds avec les populations mais vont s'agenouiller en pleurant quand les femmes leur ferme leurs jambes. Il faut aussi reconnaître que Liboulwa Mayi était l'un des rares quartiers contestataires de la capitale où les sbires du dictateur infatigable ne pouvaient pas tout se permettre. Yamokolo n'en était pas à son premier coup de fusil. Le quartier s'y était habitué et c'était d'ailleurs devenu comme un son de rassemblement pour venir boire le café (c'est ainsi que les riverain.e.s nommaient les nouvelles qui devaient animer les discussions dans les jours qui suivaient les nombreux incidents du quartier). Personne ne s'attendait à voir ce qui s'était produit ce jour-là : Ngambo était par gisant dans son sang. La foule abasourdie empêcha spontanément au gendarme de s'enfuir. Pris en étau par cette foule qui était visiblement prête à le lyncher, le gendarme envoya deux autres coups de feu en l'air pour disperser la foule et prendre la poudre d'escampette. Rien n'y fit et les coups de fusil enragèrent de plus belle les riverain.e.s qui se précipitèrent sur le meurtrier avec bâtons, cailloux, morceaux de fer, de briques et toute sorte d'autres instruments improvisés pour en finir avec le gendarme cocufié. Comme à l'accoutumé la police arriva trop tard... ainsi prit tragiquement fin le jeu de changer de nom ou de prénom par loisir...

On disait qu'à Liboulwa Mayi les gens pouvaient s'insulter, se taper dessus ou faire de grosses bagarres à familles interposées, il n'y avait jamais eu mort d'homme ou de femme. Les seuls meurtres connus étaient ceux perpétrés par les barbouses du régime en place. C'était les victimes de la répression canardées par ces sbires que le dictateur infatigable engrangait à coups de salaires dépassant ceux des enseignants et médecins du pays. Le but de ces inégalités salariales était bien connu : détruire l'éducation et la santé pour faire plier les récalcitrants qui refusaient de courber l'échine. Et l'on sait qu'une population affamée ne sait rien faire d'autre que de chercher son pain quotidien. On abandonne ainsi les préoccupations politiques ou les choses du cerveau comme le disent les Libulois qui cependant avaient une idée claire du type de régime dans lequel ils vivaient. C'est d'ailleurs eux qui avaient surnommé le criminel au pouvoir dictateur infatigable. Cet ancien militaire putschiste autoproclamé président n'avait d'autre projet politique que d'affamer son peuple et l'assujettir par la peur et les armes.

Mandoyi était une mignonne fille ordinaire mais aussi extraordinaire par sa beauté et son innocence. Elle ne demandait pas grand-chose à la terre à part vivre, c'est-à-dire avoir un accès à la santé, à l'éducation, à la nourriture, à l'eau potable et à un logement où les moustiques ne viendraient pas faire des festivals interminables chaque nuit. Mais dans des pays comme Mutunasémakolo Likolo, à l'instar de bien d'autres en Afrique, c'était trop demandé. Comme beaucoup de jeunes enfants de son âge, Mandoyi la sœurlette que je n'aurais jamais, est morte d'une crise de malaria. C'était un matin de saison où le ciel était gris trop longtemps et le soleil se cachait. On aurait cru que le ciel refusait de laisser cet ange qui visiblement n'avait pas encore fini sa mission sur terre. Elle n'avait jamais demandé à quitter la vie si tôt mais la malaria en avait décidé autrement. Cinq ans, c'est à cet âge florissant qu'elle me quitta pour commencer un voyage dont elle n'est jamais revenue. La vie commençait à peine et elle était déjà partie. Les larmes d'une mère fatiguée, qui avait déjà perdu six autres enfants de presque le même âge, n'avaient pas suffi pour la ramener à la vie. Même les larmes de ces deux grands-frères qui refusaient de perdre l'unique sœurlette n'y firent rien. Elle était là comme endormie mais ne respirait pas... Je n'ai plus revu Mandoyi depuis ce jour et je ne me souviens même plus de comment se terminèrent les funérailles. L'assistance affligée par les cris de deux frères inconsolables décida de nous éloigner du corps de notre unique petite-sœur endormie. On nous mit dans le salon de l'unique maison du lieu de la veillée. C'était juste avant que Mama ne s'évanouisse de chagrin. On alla mettre sa fille, notre sœurlette sous terre pendant qu'elle était restée inconsciente. On refusa de lui montrer les lieux de peur qu'elle n'aile s'y suicider comme elle l'annonçait dans son chant funéraire (chez Mama qui de l'ethnie ngala, l'on pleure les morts en chantants et disant ce que l'on a sous le cœur). Tout le monde s'inquiétait pour elle, moi et mon frère. Mais personne ne se demandait pourquoi l'on pouvait encore mourir de cette maladie devenue l'une des premières causes de décès dans un endroit où l'on pouvait la prévenir et même guérir avec des potions et décoctions à base de racines, d'écorces, de feuilles de certaines plantes et arbres... Les médecins qui soignaient ce type de pathologie, on les appelle aujourd'hui tradithérapeutes. Les lobbys et les grandes firmes pharmaceutiques les ont diabolisés et ils ont quadrillé tout le continent africain. Pour un petit mal de tête tout le monde court à l'hôpital et à la pharmacie quand ne pouvait plus juste s'arrêter à la boutique du coin pour se procurer des médicaments dont on ignorait l'origine, l'usine et le lieu de fabrication... Je ne peux pas m'empêcher de parler de Mandoyi mais je préfère lui envoyer la lettre ci-dessous :

Petite fleur à la peau huile de palme...

Soleil de mes nuits longues – Fille lumière

Douce petite fleur à la peau huile de palme

Fille du Fleuve jamais retraversée

Déesse de ma tendre enfance

Fée des pluies enchantées

Dis-moi pourquoi

Ma voie sèche

Alors que toi

Tu disparais –

T'ai-je aimée trop

Pour précipiter ton départ

Ou le Dieu de nos Ancêtres

N'a-t-Il pas voulu que tu traînes trop ici-bas

Dans ces marécages boueux où

Les Humains pataugent depuis trop longtemps sans s'assumer –

Je me remémore tous les traits de ton beau visage

Ton joli nez – tes airs d'une féline –

Le scintillement de tes doux yeux d'ange

Ton rire feu d'artifices éclatant de mille lumières douces

Que j'aurais aimé revoir ton lumineux sourire...

Beaucoup d'eau a coulé sous le pont

Mais mon cœur est resté endolori de partout

Seigneur !

Pourquoi faut-il que les êtres chers disparaissent

Pourquoi faut-il que l'amour me laisse la larme à l'œil

Pourquoi faut-il que la mort nous blesse avec orgueil

Pourquoi faut-il vraiment quitter la vie à fleur d'âge –

Tu étais ce doux Petit Ange

Qui attendait de célébrer amoureusement les vents de la vie

Mais au moment inopiné tu as trépassé

Emportée par une maladie soudaine et inconnue
Comme fauchée par une main malhabile –

Tu si étais si tendre et innocente
Si belle avec ton humeur endormante
Le Ciel te jalouxait – mais la Terre tu l'amusais
On se promenait main dans la main en chantant
Mais sur les sentiers de nos promenades
Je vois pousser des moisissures
Et même les souvenirs de tes pas dansants
Disparaissent avec le temps et son usure

J'écris ces mots le cœur plein de regrets
Je crie ces maux en pensant à ton beau visage – son reflet
Je regarde les jardins de notre enfance
Et je constate amèrement que sans ta présence
Les fleurs ont fané et la verdure est toute grise
Les vents violents ont remplacé la brise
Qui caressait nos mains nonchalantes
Depuis que tu n'es plus là
Les fleurs restent sans saveur
Et même la pluie a perdu toute sa douceur
J'aurais voulu une dernière entendre
Ta voix chantante me susurrer à l'oreille
Mais comment remonter le temps
Si tous les rêves s'interrompent par le hiatus du réveil

Où que tu sois
Je souhaite que le Bon Dieu Nzambia Mpungu t'accueille
Tu étais partie si tôt avec une grosse partie de moi

Près de trente ans après mon subconscient me le rappelle avec émoi

Rien qu'en imaginant ton absence je tressaille avec effroi

Dors en paix

J'espère qu'on se retrouvera un matin

Sur de plus beaux jardins

Main dans la main

Juste toi et moi...

IV. Je ne comprends pas Mama...

Mama n'était pas allée à l'école des *Mindèlè* comme la plupart des femmes de son âge. Cela ne l'a pas empêché de bien nous élever. C'est une femme battante qui a sacrifié toute sa vie pour nous faire grandir. Et quand je dis femme battante, il faut ajouter à ce concept un sens allant dans la trajectoire de battre ou frapper. Mama ne lésinait pas sur les frappes et punitions. Lorsque nous faisions des bêtises, elle réagissait comme une déesse de l'intégrité et de la rigueur. Il n'y avait pas de larcin avec elle. Un vol était un vol et elle réagissait toujours avec fermeté. Hé pardon Mama, j'ai seulement dit oh... Je sais que tu t'es battue toute ta vie et tu nous as élevés seule, comme la plupart des mères seules ou célibataires qui assumaient et assument encore le poids des familles dont elles n'étaient pas les seules responsables. Pour faire un.e enfant il faut bien une femme et homme n'est-ce pas ? Alors pourquoi pour les élever ce sont souvent les mères qui sacrifient leur avenir ? Bon vous vous dites certainement que ce n'est pas toujours le cas, mais là où j'ai grandi c'est à ce spectacle que j'ai souvent eu droit. Et n'allez surtout pas croire que je divague hein ! De toute façon quelqu'un qui a vécu à Mokili Mbanga Ntaba vous dira que j'ai raison. Si c'est encore un habitant de Liboulwa Mayi vous n'aurez droit qu'à un silence approuveur.

Les Liboulois avaient en effet cette fâcheuse manie de répondre aux gens parle silence. C'était en réalité une façon de dire à son interlocuteur.trice que sa question n'avait pas de raison d'être ou que ce sur quoi il.elle se donnait la peine de comprendre c'était des foutaises. Je crois même que foutaise était l'un des mots les plus employés du vocabulaire des habitant.e.s de notre ville. Bien sûr que je ne vais pas m'écartier du lot, c'est quoi même ! Vous croyez vraiment qu'on peut avoir grandi dans un quartier comme Liboulois Mayi sans en connaître les habitudes ? C'est impossible ! Nous sommes tou.te.s les produits de nos sociétés, de nos continents, nos pays, nos villes, nos quartiers et familles. D'ailleurs qui avait eu l'idée de séparer le monde en pays ? En tout cas c'était mieux de le séparer en continent. On aurait eu moins de problèmes, c'est sûr. Mais les humains sont une espèce bizarre. Ils trouvent toujours des alibis pour se faire du mal. Quand ils ne se font pas la guerre – je parle bien de guerre avec des armes à feu ou de destruction massive hein – ils aiment se quereller et se détester pour des vétilles. Et ce qui est grave de nos jours, c'est que même les cerveaux humains deviennent des armes et des bombes de destruction massive. On est capable d'inculquer à un individu des idées aussi dangereuses et mortifères que des bombes ! Vous vous réveiller un matin et vous écouter qu'il y a des humain.e.s qui explosent et en massacrent d'autres... on dirait que la haine est devenue comme une semence qu'on pourrait arroser et entretenir. Parfois je me dis que s'il y a dans l'univers d'autres espèces vivantes qui nous observent, elles doivent nous considérer comme des forcené.e.s ! Pourtant nous avons des qualités des qualités et des armes plus belles qui devraient nous habiter tou.te.s... Bon je dis maintenant nous, et puis quoi même !

L'amour, le savoir, l'humanité et l'intelligence, voilà des armes, parmi tant d'autres, que nous pourrions utiliser. C'est peut-être plus facile à dire qu'à faire, mais moi qui ai connu et connais la guerre, je vous dis que les humains devraient s'aimer et se tenir en solidarité au de se faire la guerre. Nous partageons pourtant la même terre, les mêmes eaux, le même air et plusieurs choses qui ne sautent pas toujours aux yeux. Tout existe pour s'aimer. Ce ne sont que les humain.e.s qui se cassent la tête à ne chercher que ce qui fâche pour planter la haine et s'entretuer. Non, pas moi ! Je ne boirais pas dans ce sale et impur calice humain : je suis

profondément convaincu que nous ne sommes pas condamnés à se détester. Ce que j'ai toujours trouvé effarant c'est que parfois dans un même pays, les gens trouvent des raisons fallacieuses pour se faire du mal. C'est abasourdissant à quel point l'on est resté animal. Quel degré d'égoïsme ! Bon, laissons les humain.e.s avec leurs histoires à haïr et tuer...

Revenons à Mama qui nous a montré une autre facette de l'être humain. Elle était une femme battante et se battait pour nous élever tout comme elle nous battait aussi. Seulement elle nous aimait plus qu'elle ne nous battait. Cela pouvait se voir dans ses entreprises. Elle entreprenait dans divers domaines pour nous offrir le minimum vital. Contrairement aux nombreuses mères de famille de Liboulwa Mayi qui portaient seules les charges de leur famille, alors même qu'elles avaient des maris qui vadrouillaient dans les *ngandas* (bar à bières) de la capitale, Mama avait perdu le sien. Papa, que je n'ai jamais connu, était mort suite à une crise l'ayant conduit à l'hôpital général du Centre Hospitalier Universitaire (c'était à l'époque où les habitant.e.s ne l'avaient pas encore rebaptisé CH tUe suite aux nombreux records de décès que l'hôpital enregistrait... les mauvaises langues disaient même que les morts de ces lieux étaient sacrifiés par des politiciens qui avaient rejoint des loges ou des sectes bizarres. Ne soyez pas étonné.e.s, vous connaissez Liboulwa Mayi et ses histoires...). Il y succomba suite à des complications que personne n'avait pu élucider, même pas les médecins. J'ignore quelle crise c'était mais jusqu'à présent je n'ai jamais reçu d'explications claires. C'était peut-être une attaque cardio-vasculaire. Qui sait ? Mama ne connaissait pas ces termes bizarres. Tout ce qu'elle nous disait, moi et mon frère, c'est que notre père était mort suite à une crise.

Mais qu'est-ce qu'on n'a pas entendu sur cette mort apparemment mystérieuse ! Vous connaissez notre quartier n'est-ce pas ? Rien ne s'y passe sans que l'on trouve une, deux ou trois autres versions différentes de la même histoire. Selon qu'on se trouvait dans une rue ou une autre, les explications changeaient ou plutôt le goût du café changeait, comme le disaient si bien les Liboulois. Pour la mort de Papa, une version disait qu'il avait été empoisonné par ses amis dans l'un de ces *ngandas* du quartier. Ces derniers étaient soi-disant jaloux de son métier d'ophtalmologue alors qu'eux ne pratiquaient que des petits boulots. Mais je n'y ai jamais cru à cette version vu la joie qui anime les conversations de ces pères de famille qui n'étaient pas tous des ivrognes. Et puis, ils étaient toujours bienveillants envers les enfants que nous étions. Ils étaient si bienveillants que nos mères les accusaient de complicité d'entêtement quand on courait se réfugier auprès d'eux lorsqu'on ne supportait plus les coups de fouet de nos mères... Les *ngandas* du quartier, avant d'être infesté de Grandes Oreilles (ainsi surnommait-on les agents de renseignements), étaient de véritables lieux de liberté d'expression parce qu'on pouvait tout y dire sans craindre pour sa vie. Car on avait trop connu des cas d'enlèvements, d'assassinats ou de disparitions forcées à Liboulwa Mayi, qui était soi-disant le quartier des insoumis. Bon vous devez encore vous demandez c'est quoi ces histoires hein ?

En réalité, les médias étrangers disaient de Mutunasé Makololikolo que c'était un Etat autoritaire, un Etat policier ou encore une dictature. Et c'était l'un des points qui divisaient ses habitants. Mais tous ces termes nous ne les avons compris que plus tard c'est-à-dire quand nous avons commencé à remplacer nos parents. La vie est ainsi faite chez nous. On naît, on grandit, on devient enfant de ses parents puis on prend leur place et la vie continue. Et puisque nous remplacions nos parents qui commençaient à se faire vieux avant l'âge (n'allez pas le répéter : pardon oh... chez nous même adulte ton père ou ta mère peut toujours te corriger avec une gifle), nous avons ipso facto hérité de leurs problèmes. Nous avons commencé à connaître des difficultés quotidiennes au nombre desquelles figuraient en bonne place la répression et la

surveillance du régime avec ses agents de renseignements qu'on appelait donc Les Grandes Oreilles.

Une autre version de la mort de papa disait qu'il avait été bouffé par sa famille. Bon ce n'était pas une famille de cannibales, rassurez-vous. C'est une façon de dire qu'il avait été mortellement ensorcelé par les membres de sa famille. Le terme bouffer était et est très employé dans ce genre de cas de sorcellerie (il y en avait énormément) ; on aurait dit que personne ne mourrait de mort naturelle dans ce pays. En effet, les légendes du pays racontent que les sorciers, après avoir fait mourir quelqu'un dans la vie réellement, allaient déterrer son cadavre une fois la nuit tombée pour le découper en morceau et le manger. La rumeur ou le café disait qu'il y avait dans certains quartiers, des marchés où l'on pouvait acheter de la viande humaine. Mais sur ce point, il y avait deux versions. La première disait que ces sorciers ne cuisinaient pas la viande. Mais la deuxième version disait qu'ils avaient de grosses marmites qui apparaissaient et disparaissaient mystiquement, dans lesquelles ils cuisinaient la viande de leurs victimes avant de la consommer. Pour aller plus loin, Liboulwa Mayi qui ne tarissait pas d'imagination ajoutait que ces sorciers assaisonnaient leur viande et qu'ils se servaient des os du tibia en guise cuillère à soupe. On rajoutait que la tête et les parties génitales étaient leurs parties préférées, qu'ils adoraient bouffer des personnes bien en chair et qu'ils s'en prenaient toujours aux personnes les plus utiles dans leur communauté ou leur famille pour faire souffrir cette dernière sans motif réel. Car une autre légende dit que les sorciers ne bouffent pas les gens pauvres, qu'ils ont un faible pour les gens riches, vertueuses et généreuses. Tout ça peut vous paraître complètement tiré par les cheveux mais certains pays ont leurs mystères et les légendes sont ce qu'elles sont. Dieu Seul sait combien d'histoires nous avons écoutées à propos du monde invisible...

Si je m'en tiens aux différentes versions entendues sur la mort de papa, je devrais me dire qu'il était mort plusieurs fois. Le comble c'est ce qui se disait dans la famille paternelle où on accusait Mama de l'avoir empoisonné pour hériter de ses biens. Des histoires comme celle-là il y en avait des centaines à Mutunasé Makololikolo. Des veuves et des orphelins se retrouvaient complètement dans la rue, quand on ne leur confisquait pas tous les biens du défunt. Parfois sans accuser la veuve de quoi que ce soit on exhumait des traditions loufoques pour les déposséder ou les jeter dans la nature. Je sais très bien de quoi je parle puisque moi, mon frère et Mama avions été chassés de la cour de Papa par certains membres de sa famille comme des malfrats. C'est à partir de cette nuit, où nous sortîmes par la fenêtre (et ce n'est pas une figure de style hein) sous le coup des menaces de certains de nos oncles, que Mama avait commencé son combat. Le combat de sa vie c'était nous, c'est-à-dire moi et mon frère : ses deux garçons qu'elle appelait et considérait comme ses yeux. Pour nous deux, elle aurait remué le ciel et traversé le fleuve que tout le monde redoutait afin de nous offrir le strict minimum. Après notre expulsion qui était un événement que j'ai toujours eu du mal à comprendre (comment comprendre que tes oncles qui venaient tous les soirs manger la nourriture de ta mère puissent soudain devenir vos bourreaux...), j'ai commencé à me poser des questions. Je les posais plus à Mama qu'à moi-même. Et elle se donnait de la peine à me répondre tout en prenant le soin de bien expliquer, mais je ne comprenais rien. Tout ce que je rétorquais c'était "je ne comprends pas Mama..." et elle ajoutait "tu finiras par comprendre un jour..." Mais je ne comprenais toujours pas pourquoi les frères et sœurs de mon père nous jetaient dehors alors que les maisons et la cour appartenaient à Papa... Nous étions leurs neveux et habitaient de surcroît chez notre père, mais rien à faire. Ils nous mirent dehors et allèrent jusqu'à menacer Mama de mort parce qu'elle ne voulait pas libérer les lieux. Elle avait beau m'expliquer que c'était ainsi, que c'était la tradition de chez Papa et qu'il fallait s'y plier, je ne comprenais rien.

- *Mama pourquoi ils nous chassent ? N'est-ce pas la maison de Papa ?*
- *C'est comme ça que les choses se passent chez vous mon fils !*

En disant chez vous, c'était pour elle une façon de me dire que j'appartenais à l'ethnie de mon père et peut-être même qu'elle me suggérait de changer cela en grandissant... de tout ce que je sais, c'est que la tribu des panthères est patriarchale. Un garçon porte le nom de son père et appartient d'abord à l'ethnie de son père avant celle de sa mère. Et pourtant Mama venait d'une ethnie matrilinéaire mais devant cette masculinité mal exploitée de mes oncles, elle n'y pouvait rien.

- *Chez nous Mama ?*
- *Oui fiston, tu es un garçon. Tu es de la tribu de ton père.*
- *Mais tonton Jean et tonton Mabélé sont des frères de Papa, non ?*
- *Oui mon fils...*
- *Mais pourquoi ils nous chassent ? Qui va habiter notre maison après ?*
- *Je ne sais pas fils... peut-être qu'ils vont la vendre de peur que l'esprit de votre défunt ne vienne les tourmenter...*
- *Et pourquoi tantine Wonda s'y met-elle aussi ? Papa viendra les tourmenter ? Et comment ?*
- *Tu comprendras plus tard mon fils...*

C'est aussi ce jour-là que j'avais compris qu'en Afrique, les morts ne sont pas morts. C'est un auteur sénégalais du nom de Diop qui l'a écrit dans l'une de ses sublimes poésies. C'est là-bas que j'ai appris cette maxime qui pour moi deviendra une philosophie qui me rapprochera de mon père invisible et de l'au-delà. Mama m'expliqua longuement que s'ils n'étaient pas contents, les morts pouvaient revenir perturber les vivants dans leur sommeil, surtout si ces derniers n'honoraien pas la mémoire du disparu. Après un long moment d'explications en vain, Mama décida de nous conter une histoire. Car mon frère, Monzoto, était juste à côté. Mais contrairement à moi, lui ne posait aucune question. C'était comme s'il avait compris toutes les manigances de nos oncles et tantes paternels. Je finirai par comprendre plus de quinze plus tard qu'en plus d'avoir tout compris, il bouillonnait plutôt de colère et qu'il ne pensait qu'à grandir et se venger. Sa soif de vengeance se manifesta un jour – plus de quinze ans après la disparition de Papa – quand l'une de nos tantes vint s'agenouiller agonisante devant Mama pour lui demander pardon pour tout le mal qu'elle, ses frères et sœurs nous avaient faits vivre. Elle précisa qu'elle luttait chaque nuit avec l'esprit de Papa qui la tourmentait pour ce que vous savez. Mama dans sa gentillesse légendaire accepta les excuses et prononça son pardon, mais à la surprise de tous, mon grand tourna le dos à tante Wonda cria presque en maugréant « moi je ne vous pardonnerai jamais ! ». Et il disparut derrière le rideau de la maison pour ne réapparaître qu'après le départ de cette tante. C'est pour que les enfants peuvent avoir une mémoire qui traverse le temps. Il ne faut jamais leur faire du mal en pensant que le temps l'effacera.

- *Je te promets que tu comprendras mieux après cette histoire*

Dit Mama avec cette humeur convaincante qu'elle prenait lorsqu'elle voulait nous mettre en confiance. Elle avait dit cette phrase en nous demandant de l'écouter attentivement sans l'interrompre. Ah oui hein ! côté interruptions mon frère et moi fonctionnions plus que les interrupteurs d'ampoules.

- *Lisapo Onge ?*

Demandait-elle. Et nous répondîmes « *Ongééé* ». C'était la formule en langue locale – notre langue maternelle – employée par le conteur ou la conteuse au début de chaque conte pour demander la parole et l'auditoire – qu'importe le nombre – devait répondre en donnant la parole à celle ou celui qui allait conter. Ici en occurrence Mama disait « que je raconte ? » et nous avions répondu à l'unisson « raconte ». Et elle commença en ces termes :

Il était une fois dans un village lointain appelé Mongo, une famille constituée de deux mères, un père et leurs sept enfants. C'était une famille qui pratiquait la chasse, la cueillette et l'élevage. C'était aussi à l'époque où les animaux et les humains parlaient le même langage et se comprenaient. A cette époque-là, un humain ne pouvait pas couper un arbre, abattre un animal ou égorer un poulet sans s'expliquer ou demander pardon. Cette famille vivait tranquille et en harmonie avec tout le village et leurs voisins immédiats qui étaient le ciel, la terre, la forêt, les rivières et les animaux qui peuplaient ces différents lieux. Mais comme une vie n'est pas une vie sans difficultés ou problèmes, une forte sécheresse s'abattit sur leur village et elle dura cinq ans. Et comme chaque crise révèle toujours ses héros et ses monstres, cette sécheresse qui dévasta toutes les cultures vivrières de ce village fit apparaître une autre crise entre familles et voisins du village. D'aucuns suggérèrent la chasse à outrance et sans respect des règles du village compte tenu de l'urgence de la famille qui s'abattait sur les villageois de Mongo ; d'autres par contre, à l'instar de Mabandza qui était ce père de famille de deux mères et sept enfants, insistèrent sur le fait qu'il fallait respecter la tradition à tout prix, au risque de rompre l'équilibre qui régnait dans ce coin du monde. Mais avec la persistance de l'interminable saison sèche et la famine au village, les habitants commencèrent à s'impatienter et leur ventre eût raison de leur respect de la tradition.

N'ayant pas pu résoudre ce conflit qui divisait les habitants de Mongo en deux courants, le chef du village se lava les mains à la Ponce Pilate et dit aux villageois de faire ce que bon leur semblait. Après cette phrase démissionnaire du chef, les réactions ne se firent pas attendre. Dès la tombée de la nuit, les chasseurs qui étaient partisans de la chasse à outrance rentrèrent avec un lot impressionnant de gibiers. On organisa un barbecue géant et village entier mangea, festoya jusqu'au petit matin. Tous firent la fête sauf Mabandza et sa famille qui décidèrent de ne pas prendre part à la fête. Cette nuit-là, au moment où tout le village dansait au rythme des tam-tams en se gavant de viande de brousse fraîche, personne n'entendit les plaintes des animaux venant de la forêt, excepté Mabandza et sa famille qui, en plus de ne pas participer à la fête du village, habitaient proche de l'entrée de la forêt. Ils entendirent les cris, pleures et plaintes des animaux de la forêt qui décidèrent de s'attaquer au village des humains pour à la fois, se venger et se débarrasser du danger que représentait désormais ces derniers. Car il était clair qu'après avoir festoyé, les humains allaient revenir à la charge puisque la longue saison sèche qui s'abattait sur le village n'avait pas encore dit son dernier mot.

Il y avait désormais un monde qui séparait celui des animaux de celui des humains. La nuit où les humains célébraient le fruit de leur chasse en festinant, le monde des animaux était en deuil. Mais après avoir écouté les griefs des animaux contre les humains, Mabandza décida d'aller les rencontrer pour trouver une solution. Il était conscient qu'il fallait rétablir (au moins essayer car il n'existe plus) et que si une guerre éclatait entre ces deux mondes les humains ne pouvaient pas l'emporter sur ces animaux à une époque où il n'existe pas de fusil. Il se rendit donc en brousse le lendemain de la fête des humains. Quelle ne fut pas sa stupéfaction en

constatant qu'il ne pouvait plus communiquer avec le monde des animaux dans la langue habituelle. Heureusement que Ntsiétsié (un petit oiseau, sans doute le plus petit de tous qui voyait loin, volait vite et plus haut que les aigles) qui était le chef des animaux comprenait encore ce que disait cet humain qui avait osé revenir dans la brousse après le bain de sang de la veille. C'est donc lui, Ntsiétsié, qui servit d'interprète entre Mabandza et le monde des animaux. On pourrait s'étonner de voir ce petit oiseau être chef des animaux, mais il faut savoir qu'il était très intelligent. C'est surtout grâce à capacité à résoudre des conflits que cet oiseau avait gagné la confiance et le respect de ses semblables. Un matin alors qu'il cherchait de petites tiges de paille pour confectionner son nid, Ntsiétsié atterrit sur le dos de l'éléphant en pensant que c'était un rocher. Aussitôt, il lâcha une fiente et fut surpris de voir au bout de quelques secondes ce qu'il pensait être rocher se mettre en mouvement. Il constatera bientôt qu'il avait fait ses besoins sur l'éléphant qui était visiblement agacé et en colère. La légende raconte les excréments de notre cher oiseau étaient redoutés par tous les animaux de la forêt parce qu'ils étaient brûlants et sentaient si fort qu'il fallait deux à trois semaines pour se débarrasser des odeurs.

A cette époque, les animaux de la forêt réglaient leurs différends en duel et le lion qui était le roi à ce moment-là veillait au strict respect de cette tradition. Il devrait donc naturellement y avoir un duel entre Ntsiétsié et l'éléphant. Il consistait à attacher une corde solide et incassable, faite de lianes de brousse, sur l'une des pattes de chaque combattant afin que ces derniers se tirent. Le premier à traîner l'autre jusqu'à lui était désigné vainqueur et le perdant devait devenir son esclave pendant une année entière. Se sachant pas fort et pas capable de devenir l'esclave d'un éléphant qu'il fallait nourrir pendant un an, il alla consciemment faire ses besoins sur le dos de l'hippopotame qui toute suite le provoqua aussi en duel. Malin, il parvint à convaincre l'hippopotame de ne pas aller signaler le duel au lion prétextant qu'il perdrat de toute façon. Berné, ce dernier accepta en se délectant de l'idée d'avoir un esclave qui allait bientôt lui permettre de ne plus faire d'efforts pour ces tonnes de feuilles à brouter. Le lendemain toute la forêt fut ameutée pour assister ce duel que tout le monde qualifiait de suicide pour Ntsiétsié car on s'imaginait mal ce petit oiseau terrasser son adversaire qui avait mille fois son poids. Ce que les spectateurs ignoraient c'est que notre cher oiseau avait bien préparé son coup ! Au moment du duel, on attacha un bout de la corde de liane sur la patte de l'éléphant qui ricanait en voyant son adversaire. Lorsque l'on voulut mettre l'autre bout à sa patte de Tsiétsié, il refusa et supplia l'arbitre de le faire lui-même dans les airs afin qu'il bénéficie de toutes ses forces. L'arbitre du duel qui était madame tortue n'y vu aucun inconvénient et le lion acquiesça. Aussitôt le bout de la corde à son bec, il s'envola à la vitesse de la lumière et si haut que personne ne remarqua le détour qu'il fit pour aller attacher le bout de la corde à l'hippopotame à qui il servit les mêmes alibis que de l'autre côté où l'on commença à s'extasier lorsqu'on vit la corde se raidir et faire tomber l'éléphant qui ne se doutait de rien.

Perché sur le faîte du plus grand des arbres de la forêt, Ntsiétsié suivait le duel en picorant un épi de maïs. Le duel dura toute la journée. L'éléphant et l'hippopotame se tirèrent de toutes leurs forces mais rien n'y fit. Et pourtant tout le monde pensait que c'était Ntsiétsié qui se débattait. Il y eût de la pluie, du vent et des chutes d'arbrisseaux jusqu'à la rupture de la corde à la tombée de la nuit. Le résultat du duel fut déclaré nul et égalitaire. Aucun des deux challengers ne devint esclave de l'autre et le public n'en revint pas que tout cela ait été possible. Après avoir pris le soin de regarder et écouter tous les détails du compte rendu de l'après combat avec l'éléphant qui n'hésita à le féliciter, notre cher oiseau s'envola pour s'enquérir de la situation du côté de l'hippopotame qui à son tour lui fit les mêmes compliments que l'éléphant. A compter de ce jour-là, Ntsiétsié acquit une renommée inégalable ainsi que le respect de tous

les animaux de la forêt et sa candidature, quelques années plus tard, pour devenir chef rencontra un succès total. Son mythe était si puissant que des siècles après, on raconte encore son histoire pour illustrer l'adage selon lequel la force ne réside pas que dans les muscles.

Mabandza était donc devant Ntsiétsié pour négocier une réconciliation entre les humains et le monde des animaux. Les discussions furent longues et houleuses tellement certains êtres du monde des animaux étaient prêts à en découdre. La solution arriva plus tard quand Mabandza promit de défendre le monde animal contre les invasions humaines sauvages et cela jusqu'à la dernière goutte de son sang s'il le fallait. Touchés par cette empathie humaine sans pareille, les animaux acceptèrent l'accord. Mais notre ami chasseur n'eût même pas le temps de célébrer ce succès. Une fois rentré au village à la tombée de la nuit, il surprit les hommes en train d'affûter leurs armes pour retourner à la chasse le lendemain même du grand festin nocturne qui s'était tenu autour du feu de bois. Les braises n'étaient même pas encore éteintes que les humains avaient déjà épuisé leur stock de viande de brousse en une nuit seulement. Il essaya en vain de les convaincre et n'eût que le temps d'aller expliquer ce qui se passait à sa famille avant de retourner en courant dans la forêt pour prévenir les animaux de l'attaque imminente que les humains s'apprietaient à lancer. Les animaux eurent le temps de se préparer toute la nuit avec l'aide de Mabandza. Quand le lion – qui était désormais devenu le deuxième chef des animaux – lui demanda pourquoi il faisait tout ça, notre cher chasseur lui répondit que “être neutre en situation d'injustice c'était le camp de l'opresseur”. Au premier chant du coq, les humains envahirent la brousse mais furent confrontés à une résistance farouche et s'étonnèrent de voir l'un des leurs se battre dans le camp adverse. La bataille fut sanglante et malheureusement Mabandza sera compté parmi victimes malgré la victoire écrasante des animaux sur les chasseurs qui ne repartirent qu'avec un petit lot de viande de brousse. Pris de tristesse et de compassion pour cet être qui les défendit de toutes ses forces en y laissant sa vie, le plus vieux des animaux (un grand singe centenaire appelé kokonabango), qui était *nganga* c'est-à-dire prêtre guérisseur et guide spirituel, usa de ses connaissances pour entrer en contact avec le monde de Dieu à travers l'esprit des ancêtres et leur exposa sa doléance. Cette doléance ne demandait qu'une chose : permettre au disparu d'aller dire aurevoir à sa famille et veiller sur elle dans l'au-delà mais aussi permettre désormais aux humains les plus méritants de revenir sur terre sous d'autres formes après leur mort. Les ancêtres parvinrent à convaincre Dieu en louant la bravoure, l'esprit de justice, d'équité et le sens du sacrifice dont avait fait montre feu Mabandza pour maintenir l'équilibre menacé entre les mondes animal et humain. Dieu accepta. Et c'est depuis ce jour que les humains avaient gagné le droit de revenir sous d'autres formes après leur mort afin de régler certains problèmes.

Les rivières de ma ville...

“*Oto, flap, flap, rino...*” ! Ça c’était le rêve de tout bon gamin de cette ville Mokili Mbanga Ntaba où à l’âge compris entre neuf, dix et onze ans voire plus, les garçons adoraient pratiquer de l’acrobatie avec des pneus de véhicule usés – les pneus, tout comme les carcasses de voiture traînaient toujours un peu partout dans les grands quartiers car il n’existait aucun centre de recyclage dans le pays – ou carrément sur le sol. Chaque garçon rêvait de planer dans les airs en accomplissant des figures acrobatiques exceptionnelles ainsi que le faisaient les plus grands, et “*Oto, flap, flap, rino...*” était le rêve absolu au-delà des roues en l’air, pirouettes et bien d’autres. C’était peut-être notre façon de s’évader de ce quotidien qui accablait même les adultes. Pour pratiquer ce sport atypique dont j’ignorais complètement l’origine, il fallait attendre la récréation à l’école ou aller à la recherche d’un cours d’eau. Je ne sais pas d’où venait l’idée de chercher des rivières, mais le fait est qu’elles se trouvaient toujours en bas d’une pente raide. Et les pentes, c’était ce qu’il nous fallait pour bien exécuter nos figures acrobatiques. Nous en avions besoin parce que nous n’étions que des amateurs. Ceux qui pouvaient pratiquer l’acrobatie sur terre plate c’était les plus grands, généralement âgés de seize, dix-sept ans ou plus. Ils avaient plus d’expérience et étaient plus agiles. C’est en effet, en les regardant faire que nous avons pris goût à ce jeu.

Au-dessus des garçons de la ville que nous étions, l’acrobatie était un sport pratiqué par plus d’un adulte. La pauvreté qui frappait de plein fouet les mères et pères de famille était tellement lourde que ces derniers n’arrivaient jamais à joindre les deux bouts d’un mois avec leurs maigres salaires. Cela les obligeait souvent à chercher d’autres moyens et solutions aussi difficiles que de trouver des poux sur la tête d’un chauve. La délicatesse de cet exercice avait fini par prendre l’appellation de “acrobatie”. Dans cette ville tout a un nom. Que ce soit le méchant voisin qui aime importuner les passant ou les gamins qui adorent quémander… Même les fonctionnaires de l’Etat étaient devenus des acrobates d’un quotidien rude et qui n’épargnait personne. Leurs salaires de misère s’épuisaient avant même le milieu du mois. Les rares fonctionnaires qui se la coulaient douce, c’était des directeurs de je ne sais quoi, des ministres, des conseillers et autres gens de cravate (il y en avait tellement, mais on ne voyait pas le fruit de leur travail hormis leurs nombreuses *makango*¹ et le fait qu’ils se grossissaient les bides à une vitesse extraordinaire). Ces gens adoraient tellement qu’on vienne quémander ou solliciter de l’aide auprès d’eux – qui pour des obsèques, qui pour un voyage, une ordonnance ramassée ou fabriquée (les ordonnances ça se fabriquait dans les nombreuses cliniques clandestines qui pullulaient dans la ville et qui étaient tenues par des promotions de médecins formés que l’Etat peinait à enrôler dans la fonction publique). Ces gens de cravate étaient aussi de véritables acrobates. Ils passaient la plus grande partie de leur vie à courir les femmes et vider les caisses de l’Etat, pour aller s’endetter chez les *Mindele* par la suite ; ces mêmes Mindele qui ne nous prêtaient des fonds que pour asphyxier nos économies !

L’acrobatie était devenue un sport national. Seulement les catégories étaient très différentes. Entre la corruption de petits fonctionnaires et les détournements de fonds des ventrus de la république, le pays se mourait à grand feu. Tout cela, personne ne le dénonçait réellement. Les populations des villes et quartiers pauvres désignaient les ventrus de la république par les ‘‘bouches qui mangent la viande’’. Cette expression était l’invention d’un artiste chanteur du pays qui portait comme prénom, le nom d’un ancien président des Usa. Ce

¹ Maîtresse d’un homme marié

dernier avait été porté disparu après cette trouvaille. On raconte que le régime en place lui reprochait de les taquiner et d'éveiller la conscience d'une population qu'ils se donnaient beaucoup de peines à endormir. Il fut semble-t-il abattu par les chiens de garde du régime incarné par les gens de cravate qui tuaient le pays à grands incendies par le bradage des ressources minières et le pillage des caisses de l'Etat. Ce pays n'était autre qu'un grand feu de forêt. Un brasier, un enfer de chair humaine où ceux qui ne savaient pas fermer leur bouche finissaient par être calciné. On ne peut pas dire que les gens se faisaient brûler, car nous en avions vu de ceux qui pouvaient se sauver des brûlures. Mais nul ne pouvait s'échapper de cet enfer de chair humaine, surtout pas celles et ceux qui ne savaient pas fermer leurs bouches. Se taire et accepter de crouler sous le poids du fatal écrasement de têtes par les gens d'en haut, c'était le seul moyen de survivre. L'art du silence était devenu un véritable instrument de terrorisations. Des étudiants, aux élèves, en passant par les enseignants, les vendeurs et vendeuses du grand marché de la ville, on pouvait se faire arrêter, torturer puis jeter pour mort dans les rues de la ville sans qu'aucune bouche ne s'ouvre pour vous défendre. Quand on ne succombait pas aux coups et blessures sous l'effet de la torture, il fallait prier pour qu'une pression extérieure, souvent exercée par les corps diplomatiques présents dans le pays, vous vienne en aide. Et cela n'était possible que si la nouvelle de votre enlèvement arrivait à s'ébruiter. La plupart du temps c'est dans l'anonymat que les quidams enlevés disparaissaient, et les familles parcouraient toutes morgues pour chercher des corps qu'on ne retrouvait presque jamais...

C'est dans cette ville cannibale que je suis né et j'y ai grandi avec un seul rêve : y vivre, grandir, étudier et réussir afin de donner une leçon à toute cette jeunesse qui ne rêvait plus que de quitter le pays. Oui, à un moment de mon enfance, j'ai vraiment eu l'impression qu'une grande et écrasante majorité des jeunes de mon pays ne rêvait que de s'enfuir ! Le pays était rangé par la dictature et la misère lui bouffait un peu trop la chair. En plus d'une corruption endémique, les dignitaires du régime imposait l'omerta et la répression. Le pays était devenu maigre, le pays se mourrait. Or, un pays qui ne fait plus rêver sa jeunesse est un pays qui signe son arrêt de mort. Une jeunesse a besoin de rêves, d'illusions lumineuses et même d'utopies pour se sentir en vie. Au lieu de cela, le régime en place nous servait des enlèvements, des arrestations arbitraires, des assassinats et empoisonnements d'opposants politiques, en plus de gros et grands détournements de fonds publics. Mais dans cet imbroglio, moi et quelques-uns de mes amis ne rêvions que de changer cet état de choses. Oui, même à côté de la merde des roses peuvent pousser ! Ce n'était pas étonnant que d'autres amis nous traitent de rêveurs. Cela sous-entendait que nous n'étions pas réalistes, car au lieu de penser à occuper de grands postes pour réaliser de grands détournements de fonds publics à notre tour et se construire des villas énormes comme les pyramides d'Egypte, nous réfléchissions à comment sauver le pays, c'est-à-dire comment faire que personne ne meurt de faim dans notre pays ; que les enfants à l'école ne s'asseyent plus à même le sol comme nous et que les gens arrivent à se soigner et manger à leur faim sans forcément se ruiner...

Nous rêvions beaucoup, et moi encore plus. C'est sans doute pour s'accrocher à nos rêves que deux décennies plus tard, nous créâmes un mouvement social qui avait pour but de renverser le régime en place. C'était de la folie me diriez-vous, mais comme disait Thomas Sankara : "on ne peut pas vouloir changer le monde sans un brin de folie" ! Alors avec ce mouvement que nous appelâmes "Le Changement Maintenant", nous nous accrochâmes à nos rêves avec énergie et détermination certes, mais aussi avec beaucoup de folie et de naïveté. Nous étions une dizaine à la création de ce mouvement, mais deux ou trois mois plus tard nous

étions près d'une centaine. Ce résultat était le fruit de nos campagnes de sensibilisation dans les campus universitaires, les lycées et les marchés de la ville. Personne n'en revenait. Car après le coup d'Etat qui avait occasionné la guerre civile et le retour du dictateur infatigable au pouvoir, plus personne n'osait entreprendre des actions de contestation politique. La grande majorité de la société civile du pays avait été corrompue, et une autre partie contrainte à l'exil. Il était donc extraordinaire voire miraculeux de remarquer que des années après, un groupe de jeunes artistes et étudiants (ressortissants de différents quartiers de la capitale) parvienne à braver la dictature avec autant de détermination. Ce que les gens ignoraient, c'est que nous nous connaissions depuis des années. Car le groupe de dix qui était à l'origine de notre mouvement contestataire était en contact depuis l'époque de nos baignades dans les différentes rivières de la ville, mais c'était Motumokê – mon meilleur ami – et moi qui étions à l'origine de tout. Après l'agrandissement du groupe, nous décidâmes d'organiser une première manifestation pour réclamer de l'eau dans les quartiers qui en manquaient cruellement, alors que tout le pays était traversé de cours d'eau. Mais la manifestation organisée devant le siège de la société qui régissait la distribution d'eau potable se soldat par une violente répression aveugle et barbare. Une vingtaine de nos amis et sympathisants se retrouva portée disparu. Il eut également des blessés et un mort. Des chaînes de télévision et radio étrangères s'emparèrent de l'affaire et du jour au lendemain, nous devîmes célèbres dans tout le pays. C'est fou comme certains drames peuvent révéler des héros ; à croire que les humains ne comprennent que le langage des tragédies.

Après deux semaines sans nouvelles de nos amis, alors que le corps de notre ami Mawa, tombé sous les tirs des sbires, était introuvable, nous découvrîmes que nos vingt amis étaient séquestrés dans une prison secrète des services de renseignement. C'est grâce à Tâta Matata que nous parvîmes à avoir cette information. Elle était l'une des quelques rares femmes qui osaient encore défendre les libertés individuelles et les droits humains dans le pays. Elle avait créé l'OMDH (observatoire makololikolois des droits humain). Toutes les affaires d'assassinats qui impliquaient les miliciens du pouvoir, et qu'aucun média de la place n'osait aborder, Tâta Matata les compilait dans des dossiers pour traduire leurs auteurs en justices et elle y parvenait avec brio. Elle était respectée par le bas peuple et remportait quasiment tous ses procès. Avocate de formation, elle défendait seule ses plaintes. Elle devint si influente et gênante que le régime décida de la faire taire, après l'échec de plusieurs tentatives de corruptions. Elle avait refusé la corruption parce que disait-elle, l'accepter c'était porter et partager le poids de plusieurs années d'assassinats et vol.

Une nuit, alors qu'elle se reposait dans son lit après une longue journée de travail, elle fût réveillée par un violent bruit. Elle se réveilla à tue-tête et réalisa toute suite que sa fille, son mai et elle étaient envahis par des individus cagoulés et armés jusqu'aux dents. La violence qui suivit fut indescriptible. Elle fut violée devant sa fille et son mari que les barbouses battirent jusqu'à la mort. C'est après le départ de ces violeurs éhontés et plusieurs heures d'hésitation que les voisins sortirent de leurs cachettes. Les premiers curieux coururent pour venir découvrir l'horreur qui régnait dans cette maison familiale où la mère et le père gisaient dans leur sang, pendant que leur fille unique était en larme... Tâta Matata ne survécut à cet enfer que grâce à un voisin médecin qui se retrouva dans la première vague des curieux. Ce dernier s'étant rendu compte qu'elle respirait encore, il lui administra quelques soins avant de l'évacuer vers l'hôpital le plus proche du quartier. Son mari n'eût pas la même chance. La nouvelle fit le tour du monde et elle, ainsi que sa fille, devinrent des célébrités malgré elles. Mais dans son for intérieur rien ne se cicatrisa. Sa force et sa volonté de vivre resteront sa fille avec laquelle elle s'exilera dans

l'un des rares pays voisins qui ne soutenaient pas la politique criminelle du régime de Mokili Mbanga Ntaba.

Notre mouvement devint si célèbre en un rien de temps qu'il avait fini par être infiltré. Une fois nos camarades libérés, après avoir été jugés et condamnés à tort à trois mois de prison ferme, nous avons repris nos activités. Quelques-uns de nos membres, pris de peur après la répression de la première manif, se désistèrent et quittèrent le mouvement. D'autres prirent carrément le soin de quitter le pays avec l'aide de leurs parents. Mais Motumokê, d'autres camarades et moi avions décidé de continuer le combat. C'était à l'époque où la Constitution du pays ne permettait pas au Dictateur infatigable de briguer un nouveau mandat. Nous voulions donc faire respecter la loi et nous débarrasser du dictateur, mais les choses ne se passèrent pas comme ça. Les manifestations qui suivirent nos différentes campagnes de sensibilisation mobilisèrent plus de monde, mais la répression fut encore plus violente et nombre de morts fut multiplié par centaines. Le dictateur, ayant reçu le soutien de l'ancienne puissance coloniale, qui était pourtant toujours présente et nommait les présidents, se livra à une véritable chasse à l'homme contre tous les opposants politiques et les mouvements contestataires. Même à Liboulwa Mayi – pourtant le plus contestataire des quartiers où la population tenait souvent tête à la police – les *nganda* étaient tous hermétiquement fermés, la bière était devenue une denrée rare puisque la police, qui se comportait comme la milice du régime, rodait incessamment dans les parages et ramassait le moindre jeune qui s'aventurait dans la rue. Nombreux finirent en prison, certains portés disparus (quand on ne retrouvait pas les corps) et d'autres en exil comme moi.

Ce que nous redoutions était arrivé, c'est-à-dire un manque de patriotisme du dictateur qui allait systématiquement engendrer une répression aveugle et folle ! Après l'échec de nos différentes manifestations, notre mouvement fût interdit sur toute l'étendue du territoire national, alors qu'il n'était même pas légalement enregistré, et nous étions devenus des parias. La violence avec laquelle tous ces événements s'étaient produits me fit comprendre qu'on ne fait pas une révolution comme on va au marcher. Même les bras levés en signe de non-violence, les sbires du régime avaient tiré à balles réelles pendant les manifs. Face aux armes et à la violence d'Etat, il faut que les opprimés apprennent à s'organiser autrement. Ne me demandez pas comment... Je ne sais comment. J'ai, par quel miracle, survécu à la répression alors que j'étais en première ligne et que des gens qui étaient à côté de moi tombèrent, pendant que d'autres finirent par se faire arrêter. Du jour au lendemain j'étais devenu un sans abri sur la terre de mes ancêtres, en plus de devoir me cacher de tout le monde. C'est en apprenant que les miliciens du régime – qui me reprochaient d'être l'un des meneurs des mouvements de contestation – se rendirent jusqu'au domicile familiale pour menacer Mama de leur dire où je me cachais, que je décidais de quitter le pays. Abandonnant presque par terre tous mes rêves et tout ce que je projetais faire au pays. Je rendis une dernière visite à Mama pour lui dire aurevoir et nous nous séparâmes en larmes dans la nuit totale et sans lumière. A la tombée de la nuit, il faisait souvent très noir à Liboulwa Mayi à cause des coupures d'électricité et du manque d'éclairages publics. Je n'ai plus revu Mama que dans les photos et je ne l'ai plus écoutée que par téléphone. Je ne pouvais pas rentrer chez moi, tant que le même régime était en place, et je n'avais pas les moyens de la faire voyager. C'est à cette période que j'ai commencé à lui envoyer des lettres-poème alors qu'elle ne savait ni lire, ni écrire dans cette langue. J'ai toujours espéré que quelqu'un les lui lise et traduise dans notre langue maternelle. La première lettre-poème que je lui ai envoyée, je l'ai écrite dans un bus pendant que je traversais un pays de l'ouest du continent à la recherche d'une terre d'asile.

Le Benjamin malgré lui... (lettre-poème)

Quand le ciel trouble
D'inquiétude frissonne
Et que le mal du pays m'envahit
Comme les vagues de la Mère
Envahissent les berges de ces côtes
Qui n'attendent que l'eau – cycle éternel

Il arrive que mes forces m'abandonnent
Que mes convictions tergiversent
Et c'est aussi pendant ces moments
Que mon être angoisse
Pendant que ma tête voyage
Dans un néant interminable –

Mer !
Le fils en moi
Ne saurait t'oublier un seul instant
Tu habites mon être de souffle comme de tête
Loin de toi je m'étoile
Ta voix ne suffit plus
Tes vagues s'éloignent
Mâ !
Je continue ce voyage
Celui que tu m'avais interdit
Alors que la dictature du pays
Essayait de manger l'avenir de ton fils chéri –

Mère !
Le benjamin malgré lui
N'a d'autre rêve que de retrouver
La tendresse de tes bras
La succulence de tes mets
Le feu de ton regard de femme debout

Alors chaque soir
Je rêve de te retrouver – Mama
Je pense à rentrer
Je respire la soif de te regarder
Mais le pays ne veut pas

Le cœur révolté
La larme à l'œil
L'espoir allumé
Le rêve un peu brisé
Je continue à te porter
Dans ce cœur d'enfant
Qui ne m'a jamais quitté...

Mutunasé Makololikolo était un beau pays avec une nature incroyable et des rivières à tout bout de champ. Quand nous grandissions, l'une de nos occupations favorites était de sillonner les quartiers. On parcourait plusieurs kilomètres à pieds juste pour le plaisir d'aller à la découverte d'autres rues, avenues, marchés et surtout des rivières. La baignade dans les rivières de la ville était notre passe-temps favori. Et dans cette soif de découvrir la ville, on découvrait aussi d'autres visages et on se faisait même de nouveaux amis. C'est aussi à travers ces nouveaux amis que j'ai appris d'autres langues de mon pays sans intermédiaire. Nous nous promenions souvent en groupe de six, sept ou huit mais jamais dix. Car pour regrouper dix gamins de Liboulwa Mayi, il fallait un autre type de motivation comme un match de foot ou des compétitions d'acrobatie inter quartiers. Hormis ces deux activités sportives, il était impossible de réussir ce challenge, sauf si l'on faisait appel à Motumokê – qui était probablement le jeune garçon le plus célèbre de notre âge. Avant de devenir célèbre, Motu – c'est ainsi qu'on l'appelait entre amis – était un garçon timide qui passait toutes ces journées et soirées dans leur cour familiale en faisant de jolis dessins à même le sol. Une parcelle clôturée en bois avec des morceaux de tôles. C'était d'ailleurs le style de palissade qu'utilisaient beaucoup de familles dans les quartiers moins nantis. Il avait fallu que je passe devant sa cour un matin, pour le trouver accoudé à leur palissade en train d'observer les passants, pour le sortir de sa tanière. Je ne sais pas vraiment qui de nous deux a sorti l'autre de sa tanière, mais c'était moi qui étais venu le trouver là et pas par hasard parce que j'étais venu remplir une mission que m'avait confiée Mama. Je devais venir dans cette parcelle pour acheter du charbon de bois afin que Mama nous cuisine un de ses meilleurs plats. Après avoir échangé quelques salutations, j'ignore comment, mais nous étions devenus inséparables pour la suite de notre enfance. Le soir même de notre connaissance, nous jouâmes devant sa cour avant d'inviter d'autres camarades de jeu à se joindre à nous pour le rituel des devinettes sous le pommier de la cour d'à côté. Ce pommier était pour nous l'un des arbres que nous fréquentions régulièrement. Nous le trouvions toujours étrange avec ses petites pommes rouges (fruits que nous ne connaissions pas). Les grandes personnes disaient que c'était des pommes sauvages mais aussi comestibles. Et nous les mangions quand elles pouvaient pousser. Mais ce qu'il fallait éviter c'était de se laisser prendre en train de les cueillir.

Motumokê était devenu mon acolyte, mon confident, mon meilleur et presque un frère. Nous partagions la même passion pour le dessin, la peinture, la musique et les jeux vidéo. Nos parents furent obligés de devenir amis étant donné que Motu et moi passaient tout notre temps ensemble, sauf lorsque nous allions à l'école. Les parents avaient comploté pour ne pas nous inscrire dans la même école. C'était peut-être pour éviter de passer notre temps ensemble au lieu de rester concentrés sur nos cours. Malheureusement, mon acolyte décida quelques années plus tard de mettre fin à ses études après avoir raté certificat d'études primaires élémentaires. Sa mère eut beau le punir, le forcer, le conseiller, il refusa catégoriquement de retourner à l'école. On commença fuguer ensemble et à déambuler dans les rues et quartiers de la ville. Mais quand je rentrais, je prenais le soin d'aller voir d'autres potes pour recopier ce que j'avais manqué comme leçons. Car à cette époque, Mama prenait toujours le soin de vérifier mes cahiers. Je me suis toujours demandé si elle arrivait à lire, mais elle-même m'avouera des années plus tard qu'elle ne regardait que la date. Mama ne savait ni lire, ni écrire en français mais elle prenait le temps de regarder dans mes cahiers tous les jours. C'est seulement à partir du collège qu'elle arrêta ; sans doute fatiguée par le nombre de cahiers et de leçons. Mais son contrôle fut capital dans ma progression à l'école et toutes mes entreprises. J'ai toujours fait des choix en évitant de vexer Mama. C'est seulement une fois à l'université que cela commença

à changer. Là-bas je remarquais que la situation catastrophique dans laquelle les gens vivait à Mutunase Makololikolo était inadmissible et qu'il fallait faire quelque chose. Comment accepter qu'un pays aussi riche que le nôtre ait l'une des populations les plus pauvres au monde ! Comment comprendre que nous manquions d'eau potable alors que nous et la république d'en face partagions l'un fleuves les plus puissants au monde ! Comment imaginer que dans un pays où le tôt de mortalité est aussi que dans des pays en guerre permanente, ceux qui se disent être nos dirigeants et qui ont pris le pays en otage partent se soigner dans de grands hôpitaux privés en Occident alors que nous crevons comme des mouches !

Motumokê était devenu célèbre dans le quartier grâce à la danse hip-hop, mais il avait des talents multiples comme moi. Nous apprîmes la danse, la musique et la peinture ensemble auprès d'autres amis lors de nos multiples promenades, cependant en danse, c'était lui le plus doué de la clique. Il avait, comme moi, perdu son père très jeune, était benjamin et était élevé par sa mère. A l'instar de la mienne, la mère de Motu se battait jour et nuit pour élever ses enfants sans personne ne lui vienne réellement en aide. Ce qui avait considérablement augmenté sa notoriété c'était une histoire de rivalité. En effet, Motu avait une petite amie qui s'appelait Bouesso. Elle vivait dans le même quartier que nous, mais du côté du bloc adverse. Oui, il y avait des rivalités de blocs à Liboulwa Mayi comme dans la plupart des quartiers de Mokili Mbanga Ntaba. A notre niveau c'était deux petites avenues qui séparaient les blocs : il y avait le bloc d'en bas et celui du haut. La jeunesse du bloc d'en bas appelait celle du haut par "Les enfants d'en haut" et eux nous désignaient par "Les enfants d'en bas". Les filles des deux blocs étaient censées ne sortir qu'avec les garçons de leur bloc respectif. Et celui qui réussit de marquer un but à l'extérieur – c'est ainsi qu'on parlait de la personne qui arrivait à poser un acte qui troublerait la quiétude d'un bloc adverse – ce n'était autre que Motu, notre pote danseur et charmeur. La fille commença naturellement à fréquenter avec assiduité notre bloc, et puisque rien ne se cache à Liboulwa Mayi sans que personne ne le sache, la nouvelle de l'union des jeunes tourtereaux se répandit de l'autre côté et nous fûmes envahis un soir, alors que nous dégustions – Motu, quelques amis et moi – un succulent mets que nous avait apporté la jolie Bouesso. Les assaillants n'y allèrent pas du dos de la cuillère, ils voulaient récupérer la fille et la ramener chez elle. Sachant qu'il était rare que ce type de situations ne dégénère pas en grosse bagarre entre les deux blocs, le Chef de bloc fit vite son apparition. C'est à moment que nous avons su que notre belle et excellente cuisinière avait un prétendant dans l'autre bloc, et ce dernier tenait à tout prix à laver l'affront que Motu avait infligé à son camp. La dernière fois qu'il y avait eu bagarre entre les deux blocs cela remontait à trois avant cette situation. Il y eut des blessés, des fracturés, des hématomés, et il fallut l'intervention des deux chefs de bloc pour éteindre le feu car les barbouzes du régime s'en fichaient complètement des bagarres et autres querelles... Pour éviter le débordement alors que les esprits s'échauffaient déjà, le Chef de bloc (je parle du nôtre car il était le seul de tous les chefs du pays à porter le titre de sa fonction comme prénom, tout le monde l'appelait chef de bloc, même sa femme) fit la proposition de faire asseoir les trois principaux intéressés, c'est-à-dire Motu, Bouesso et l'autre prétendant, au milieu de la foule et de demander à la fille de choisir l'homme qu'elle préférait. D'habitude ce genre de querelle au quartier pouvait durer toute la nuit, mais à la surprise générale, tout le monde était d'accord sur le procédé. On mit donc trois chaises au milieu de la foule qui avait formé un énorme cercle. Les trois s'assirent et les deux chefs de bloc se mirent devant eux ; on aurait dit un mariage à trois avec deux officiers d'Etat civil... On demanda à la fille de choisir en toute liberté le garçon qu'elle préférait des deux et de l'embrasser. C'est un tonnerre

d'applaudissements qui accompagna l'enlacement entre Bouesso et Motu. Et c'est ainsi qu'en plus d'être un jeune danseur adulé, il devint le chouchou du quartier...

En termes de jeux de notre enfance, il y avait aussi le *Lipato* qui rassemblait plus d'une dizaine de gamins, les filles y comprit. Le *Lipato* drainait du monde et ce qui me semblait étrange c'est que malgré le fait qu'il exigeait de grands efforts physiques, ce jeu rassemblaient filles et garçons sans que personne ne se plaigne. Il consistait à courir sans être touché par celle ou celui qui était considéré comme pestiféré. Pour le pratiquer, il fallait non seulement savoir courir vite et être endurant physiquement, mais il fallait aussi avoir un sens du fairplay car la fin du jeu était humiliante pour le la perdante. Et pour désigner le ou la pestiféré.e cela se passait au début du jeu avec une sorte de tirage au sort chanté dirigé par l'un des joueurs. On formait un cercle et celle ou celui qui n'arrivait pas à sortir avant la fin du tirage au sort était considéré comme pestiféré.e, c'est-à-dire la première personne qui allait courir après les autres jusqu'à ce qu'elle touche ou contamine une autre personne. Le chant du tirage au sort était :

*Ndèkè asumbi nyè
Aké kobenga mama na ye asopa mayi
Likundu jamais
Motuna ezalali numero combien ?²*

Là, il s'agissait d'une interrogation et c'était un moment de calcul mental où la personne interrogée devait vite faire un calcul en quelques secondes, puis donner un chiffre qui avoir fait le tour du cercle devrait retomber sur elle et lui permettre de sortir du cercle. Par exemple, s'il y avait six personnes dans le cercle et que le refrain du tirage au sort tombait sur moi, il fallait que je donne chiffre sept comme réponse à l'interrogation. Ainsi le guide ou la guide du tirage allait compter six personnes en commençant moi et le compte allait aussi finir par moi. Le plus compliqué pour tout le monde c'était au début du jeu, quand il y avait beaucoup de personnes. Une fois qu'un joueur sortait du cercle, le refrain repartait :

*Ndèkè asumbi nyè
Aké kobenga mama na ye asopa mayi
Likundu jamais
Motuna ezalali numero combien ?*

Une autre personne donnait sa réponse et le tirage au sort continuait en chant et en interrogation jusqu'au début du jeu. Celui-ci se jouait toujours entre dix-sept heures et dix-huit heures trente. Il se terminait lorsque l'un des parents venait chercher son rejeton. Cela signifiait que l'heure de la douche du soir était arrivée. Mais le jeu avait ses règles et l'une d'elles qui réglementait la fin exigeait de chaque joueur de faire un petit chant en prenant une poignée de sable qu'il fallait laisser s'échapper du poing en comptant d'un à dix. C'était le rituel de fin qui semblait être une sorte de reproduction d'un sablier en nature. A la fin du jeu, il y avait toujours un.e perdant.e – c'était la personne qui restait pestiférée à la fin du jeu. On l'accompagnait avec un chant jusqu'à son domicile. Mais étant considéré comme le chant de la honte, accompagné de rires sarcastiques et de cris moqueurs, beaucoup ne voulait pas l'entendre et ça générait parfois des bagarres à la fin du jeu. Après ce jeu, tout le monde rentrait pour se doucher, dîner et

² Chant dans la langue du pays qui était aussi la langue nationale

ressortir pour les devinettes du soir sous le pommier sauvage. Le chant du perdant de *Lipato* disait :

Mwana me lala na Lipato

Itu ya nyoka !

Mwana me lala na Lipato

Itu ya nyoka !³

Pour avoir perdu quelquefois à ce jeu, je comprends tout à fait la colère de Dongulu – un autre de mes amis qui ne supportait pas la moquerie, encore moins de perdre et il se bagarrait tous les soirs où il perdait. Dongulu était fils unique et vivait avec sa mère dans leur cour familiale. Tous ses oncles, tantes, cousins et cousines y vivaient aussi. C’était ainsi à Liboulwa Mayi, des générations d’une même famille se coinçaient dans une même cour avec une promiscuité qui n’embêtait visiblement personne. La parcelle où vivait mon ami était achetée par son grand qui était un *Ancien combattant*. Les anciens combattants étaient ceux de nos grands-parents qui avaient fait la première et la seconde guerre mondiale pour aller sauver nos tortionnaires. Je le dis ainsi parce qu’enfant, je n’ai jamais compris comment les *Mindele* – qui sont venus chez nous pour s’approprier nos terres, ont tué nos grands-parents, ont en déporter des millions vers d’autres terres pour les réduire en esclavage – pouvaient revenir chez nous pour chercher des sauvages (c’est ainsi qu’ils qualifiaient nos ancêtres) aller faire leur guerre et les libérer de l’occupation… Malgré tout cela, quand ses sauvages sans rentrer chez nous, après avoir gagné la guerre pour le compte du colon, les *Mindele* ont continué à les traiter comme des sauvages. Le comble c’est quand ces anciens combattants, qu’ils appelaient vétérans, ont revendiqué leur pension à Thiaroye, les *Mindele* n’ont pas trouvé mieux à faire que de les bombarder. Je n’ai jamais compris cela et je ne le comprendrais jamais. Mais ce que je ne comprends pas aussi c’est la fierté avec laquelle certains anciens combattants arboraient leurs uniformes chamarrés de médailles… En tout cas, moi j’ai connu tout ça avec le grand-père de Dongulu qui nous racontait ses aventures de la grande guerre dans le froid et la neige. Il était décédé le jour où on vint lui annoncer la mort de son fils qui était aussi le père de notre ami.

Vieux Mungwa que tout le monde appelait ancien combattant n’avait qu’un seul fils parmi ces onze enfants qu’il avait eus avec ses trois femmes. Ce fils, Ya Elim, le père de mon ami, terrorisait tout le quartier. Personne ne cherchait à lui faire des histoires et encore moins d’en faire à son fils unique Dongulu. Ya Elim était un géant comparé aux hommes du quartier. Il était très grand de taille et musclé comme un catcheur américain. Toutes les femmes du quartier lui courraient après et tous hommes évitait par tous les moyens d’avoir des accrochages avec lui. Le dernier à avoir essayé c’était Ya Mbangos dont il avait ravi la femme pour en faire sienne. Le combat entre les deux n’avait duré que trois minutes ; Ya Mbangos avait crié, insulté et braillé pendant deux minutes, à la troisième minute on l’avait ramassé pour courir avec lui aux urgences. Il se réveilla la mâchoire et deux côtes cassées. Mais son adversaire qui profitait de la crainte que les hommes du quartier lui vouaient, continua de prendre des femmes mariées par force et tout le monde s’en indignait, mais personne n’osait l’ouvrir. Quand la guerre civile (coup d’Etat perpétré par le Dictateur infatigable) éclata, Ya Elim fut l’une des premières victimes de notre quartier. On racontait qu’un véhicule bourré de miliciens vint le chercher militaire dans un *nganda*. On lui mit une cagoule et l’emmena dans une direction inconnue. Personne n’a jamais su ce qu’il advint de lui. On n’a jamais retrouvé son corps même après le

³ Chant toujours en langue nationale de Mutunase Makololikolo

coup d'Etat. Était-ce un règlement de compte ? En tout cas, les exécutions sommaires ce n'est pas ce qui avait manqué pendant la guerre civile. Et nombreuses sont les familles qui jusqu'à présent attendent encore des nouvelles de leurs frères, sœurs, mères, pères, filles, fils, cousines, cousins...

Etant jeunes, pour ne pas dire enfants, nous parcourions les venelles de Mokili Mbanga Ntaba à pied et sans aucun souci. Certains d'entre nous se baladaient pieds nus. A cette époque, aucune inquiétude ne pouvait s'immiscer dans caboches de gamins insouciants. Nos véritables craintes et traumatismes n'ont pourtant pas tardé pour se présenter. Un jour de décembre d'une certaine année, nous avions décidé à l'unanimité d'aller à la découverte de la rivière la plus redoutable et la plus éloignée de la ville. Elle se situait à plus de trente kilomètres, dans l'un des plus anciens quartiers de la capitale. Etrangement, ce jour-là nous étions près d'une dizaine. Tous ceux à qui on parlait de l'idée était tout de suite emballés et demandaient que l'on parte dans l'immédiat. Nous nous fixâmes un lieu de rendez-vous et bizarrement à l'heure prévue, tout le monde était là. C'était l'une des rares fois où personne n'était en retard. Après des heures de marches, nous arrivâmes à *Mayi Ndombé* que certains qualifiaient de rivière cannibale. Elle devait sa renommée et son nom par le nombre de noyades qu'on y enregistrait chaque et ce n'était pas moins de quinze à vingt noyades par année. La légende raconte que cette rivière était habitée par un génie féminin des eaux appelée *Mami Wata*, et que c'était elle qui par jalouse (toutes les victimes étaient de sexe masculin) s'en prenait aux hommes. Il paraît qu'elle avait un amant humain avec ils signèrent un pacte qui stipulait qu'elle donnerait toutes les richesses matérielles à ce dernier qui n'avait qu'un seul interdit : ne pas se marier et venir, chaque nuit que Dieu fait, offrir des fruits et friandises à *Mami Wata*. L'homme qui était très pauvre était allé voir la sirène de son propre chef. Il accepta le pacte et devint très vite riche. Tout son village s'en étonna mais personne ne chercha vraiment à comprendre d'où venait cette richesse, si ce n'est après sa mort. Des années passèrent et celui qui était devenu l'homme le plus riche du village commença à s'ennuyer. Il alla voir *Mami Wata* pour renégocier leur contrat, mais celle-ci refusa. L'homme décida de trouver une amante et mena une double vie en cachette. Alertée une nuit par le retard de son amant, elle décida de sortir de l'eau, se transforma en femme normale et rendit visite à l'homme qu'elle trouva en plein ébats sexuels avec une inconnue ! Prise de colère, elle les tua sur le champ et retourna dans les eaux de *Mayi Ndombé* et décida de se venger en ôtant quinze à vingt vies par année selon son humeur.

Lorsque nous arrivâmes à *Mayi Ndombé*, il y avait déjà plein d'autres gamins et gaminas qui s'amusaient dans l'eau. Cela nous rassura même si en apparence, cette eau était sombre de couleur et que d'énormes rochers l'encadraient. Un de nos amis du quartier où se trouvait cette rivière vint nous accueillir en courant. Après les salutations et quelques rires, il nous montra du doigt un gros rocher qu'il disait être celui où *Mami Wata* vient s'asseoir tous les soirs. Il prit le soin de signifier qu'il était strictement interdit de s'asseoir ou macher dessus. Mais dès qu'il finit son speech, Molayi – qui était le garçon le plus téméraire de notre groupe – se déshabilla avec empressement et courut se placer sur le rocher interdit avant de faire un bruyant plongeant dans l'eau. Connaissant la légende de *Mami Wata*, on resta tous bouche bée et tétranisés en s'imaginant de ce qui allait lui arriver. Mais quelques secondes plus tard, il ressortit la tête de l'eau se mit à nager en riant aux éclats. Nous nous mêmes également à rire mais notre joie fut de courte durée. C'est quand un autre ami voulut reproduire la même chose que l'on vit Molayi se débattre dans l'eau comme s'il était tiré sous l'eau par quelque chose d'invisible. On se mit à rire, connaissant ses blagues, mais on arrêta tout de suite quand il disparut sous l'eau. On attendit une minute, deux, trois, quatre, cinq : rien. Puis une heure et plus mais rien. Tout le monde sortit de l'eau et l'on fit appel aux pêcheurs qui se mirent à chercher tout au long de la

rivière. C'est seulement trois ou quatre heures plus tard que le corps remonta à la surface et on se rendit compte que notre ami s'était noyé. Tétanisés par ce qui venait de se passer, nous étions restés là des et des heures sans savoir quoi faire. Pleurs, cris et désolation nous envahirent et le corps sans vie de notre ami fût transporté à la morgue. Sa mère fut inconsolable. On l'enterra quelques jours après et nos aventures prirent fin...

VI. La Faralanchie veut notre pétrole...

Quand nous grandissions, l'on nous vendait l'image de l'Occident comme celle d'un paradis terrestre où il pleuvait du jus d'orange et des croissants... On nous disait qu'on pouvait y cueillir les billets de banque comme on cueille les mangues chez nous. Et si on ne voulait pas se donner la peine de les cueillir, on pouvait juste attendre pour les ramasser pendant l'automne qui était l'équivalent de la saison sèche chez nous, à la différence que là-bas les feuillent qui tombaient des arbres étaient des billets de banque. L'Occident c'était donc le paradis et notre continent nous était conté comme un enfer. Ce qui est absolument faux, il faut d'ores et déjà le souligner, afin d'éviter tout quiproquo. Dès la dizaine d'âge, beaucoup d'entre nous ne rêvait que de partir... Partir pour faire la cueillette au pays des *Mindélé*. Et comme pour enfoncer le clou, à cette même époque régnait une chanson qui faisait fureur dans tous les *ngandas* de notre pays et celui d'en face. Le pays d'en face c'était vraiment une invention de la colonisation et c'est dommage qu'après plus de la moitié d'un siècle, les dirigeant.e.s (malheureusement corrompu.e.s et cupides dans leur grande majorité) ne parviennent pas à réunifier ce bout de paradis... Je dis que c'était une invention parce que de part et d'autre du grand fleuve, c'était pratiquement les mêmes peuples et les mêmes us et coutumes. Mais un jour le colon est arrivé et, avec beaucoup de subterfuges et de malices, il a divisé des villages, des familles, des frères et des sœurs en deux pays et depuis : silence radio ! Voilà des sujets qui auraient dû intéresser Radio *Songi Songi*, mais rien à faire. On préfère diffuser des fakenews et des commérages pour amuser la galerie. La chanson à laquelle je fais allusion disait succinctement qu'en Occident il faisait toujours très bon, en parlant du climat et de la vie, tandis que chez nous il faisait un temps de feu. Et cette chanson était arrivée à point nommé pour confirmer l'illusion dans laquelle on berçait notre jeunesse.

A l'époque où cette chanson faisait fureur, Tété Palé qui, était chanteur et chef de cet orchestre d'où était parti cette chanson, était l'un des rares artistes de cette partie de notre continent à voyager en Occident avec musiciens, danseurs et danseuses. Son orchestre quoi. Cet homme gros comme trois individus de taille normale, était à la fois le patron de l'Empire Babaku (nom de l'orchestre) et celui qui incarnait la fausse véracité de ce titre qu'il avait produit avec son groupe. Car la vie en Occident n'était pas si simple qu'ils le chantaient, lui et son orchestre. On connaissait certaines histoires tristes et les galères que rencontraient les immigrés en Occident pour avoir des papiers et du boulot. Des drames qui s'y produisaient faisaient la une de Radio *Songi Songi*. Et, ils constituaient l'ingrédient principal du café que prenaient volontiers les Liboulois chaque matin pendant presque un mois, c'est-à-dire qu'on ressassait, avec malice et vice, la même histoire comme à l'accoutumée et les versions changeaient d'une bouche à une autre, d'une rue à l'autre. C'était le fort des Liboulois et ils étaient imbattables à ce jeu, qui n'en était pas vraiment un. Le drame tristement le plus célèbre, c'était celui de Molayi Nzé. Il était père de famille, avait un business qui tournait bien au pays, mais lui ne rêvait que d'aller faire la cueillette en Occident comme son grand cousin. Un jour ce grand cousin – qui était un escroc avéré – lui proposa de venir en vacances chez lui pour voir à quoi ressemblait l'Occident. Il lui proposa même de rester s'il le souhaitait. Car il allait lui faire rapidement les papiers et à moindre coût. Sans se poser véritablement de questions, Molayi Nzé décida de liquider son business dans l'espoir de s'installer en Occident et faire venir sa famille plus tard. Sa femme avait eu beau le dissuader de liquider son business, Molayi ne l'écoute pas.

Quand il atterrit à l'aéroport international de la Faralanchie (c'était le pays de rêve de beaucoup de ressortissants de Mutunasé Makololikolo), ses yeux s'illuminèrent et son imagination voyagea. Il rêvait déjà de la cueillette des billets de banque et s'imaginait là avec sa femme et ses trois enfants. Nous sommes à la moitié des années quatre-vingt-dix, le standing des édifices et des infrastructures de l'Occident est loin d'être comparable à celui de l'environnement de notre continent. A la sortie de l'aéroport, Molayi Nzéte planait encore dans son imagination lorsqu'une voix singulièrement familière l'arracha de ses rêveries.

- Hey Nzéte, où vas-tu comme ça bledard ?

C'était la voix de Moto Mabé, son grand cousin qui était venu l'accueillir à l'aéroport. Ce dernier avait quitté le pays depuis deux décennies et n'y avait plus remis les pieds. Toute la famille le prenait comme un modèle de réussite, mais personne ne se demandait pourquoi ne rentrait-il pas au pays même pendant les grandes vacances ! La chanson de Tété Palé ne disait peut-être pas faux hein, Moto Mabé avait certainement réussi sa vie et ne ressentait pas le moindre besoin de retourner à la misère du bled...

- Cousin !

S'était exclamé Molayi Nzéte qui n'eut aucun mal à reconnaître son grand cousin. Ils s'embrassèrent et firent les salamalecs sur place avant de s'engouffrer dans un bar qui se trouvait à proximité de l'aéroport. Là-bas, ils discutèrent pendant un long moment en buvant. La bière coulait à flot et la discussion ne s'arrêtait pas. Son cousin voulait rattraper le temps perdu et avoir des nouvelles fraîches du pays, tandis que lui voulait tout savoir de la vie en Occident. Et comme c'est toujours autour d'une bière que les langues se délient, Moto Mabé expliqua à son cousin qu'il n'allait pas séjourner chez lui, où sa femme et ses cinq enfants encombraient déjà la maison, mais chez sa maîtresse. L'autre qui n'était pas au courant de cette histoire n'en fut pas du tout étonné. Avoir une maîtresse dans la culture à laquelle ils appartenaient était considéré comme une banalité ou une normalité. Il ajoutera que ladite maîtresse attendait un enfant et que lui étant légalement marié, ne pouvait pas aller déclarer la naissance du futur bébé. Il comptait sur son cousin pour le faire.

Pour agrémenter l'affaire, Moto Mabé fit comprendre à son cousin qu'être père d'un enfant né en Faralanchie lui garantirait un séjour illimité. Conscient que cela allait lui permettre de jongler pour ramener sa famille restée au pays, Molayi Nzéte accepta sans réfléchir. Mais il faut comprendre que son cousin ne lui avait pas laisser le temps de s'installer pour cogiter. En bon escroc, il savait qu'il fallait cueillir les bledards dès l'aéroport et les embobiner avant qu'ils ne commencent à voir clair, c'est-à-dire comprendre le mode de fonctionnement occidental. Plus de quatre heures après, ils débarquèrent chez Mandoki (la fameuse maîtresse) avec bagages et stock de bières. La dame était effectivement très enceinte. Molayi Nzéte dut se rendre très vite à l'évidence que son cousin ne blaguait pas... La dame, qui était bien informé par son amant, accouchera trois mois plus tard et acceptera que le cousin du père biologique de son enfant en assume la paternité. Par contre, ce que l'autre ne comprenait pas c'est que malgré le fait qu'il déclarât la naissance du petit garçon et que ce dernier portait le nom du père biologique, son cousin exigea une grosse somme d'argent de sa part pour soi-disant lui avoir permis de séjourner légalement en Faralanchie. Et l'histoire ne va pas s'arrêter là car deux ans plus tard, le couple clandestin donnera naissance à une petite fille et Molayi Nzéte assumera encore la paternité comme avec le premier. Sauf qu'à ce moment-là, il n'avait toujours pas fini de payer la somme d'argent qu'avait exigé son cousin et il avait du mal à trouver un boulot

stable. Ses économies s'amenuisaient. En plus d'être loin de faire venir sa famille, il avait fini par comprendre que son cousin se foutait de lui. La somme qu'il avait exigée était dix fois supérieure à la norme des réseaux qui géraient ce genre d'affaires. Il finit également par savoir que son cousin avait une grande réputation d'escroc.

Molayi Nzéte décida donc de renoncer au deal avec son cousin et de trouver d'autres mécanismes qui lui permettraient de se débarrasser de son encombrant cousin et sa maîtresse. Il convoqua une réunion de famille (c'est ainsi que se règle les problèmes chez nous et on appelle ça l'arbre à palabre) et expliqua à Mandoki et Moto Mabé qu'il en avait assez de vivre sous leur toit en feignant d'assumer des enfants qui n'étaient pas directement les siens. Jusqu'à présent l'on ignore encore pourquoi, mais à l'issue de cette réunion les deux amants exigèrent de lui une énorme pension alimentaire et le paiement direct de la somme restante concernant leur accord concernant sa carte de séjour. Il jura de ne pas payer et quitta la maison illico. Mais Molayi Nzéte n'avait pas compris qu'il était pris dans un guet-apens. Il était légalement le père des deux enfants de son cousin et sa maîtresse. Il n'avait pas dénoncé son cousin auprès de son épouse légale et avait garder secrète cette affaire. Même sa femme restée au pays avec les enfants n'était au courant de rien. Donc quand Mandoki porta plainte pour abandon de foyer, la justice condamna Molayi à lui verser une pension alimentaire pour qu'elle s'occupe des enfants. L'ironie de l'affaire c'est que trois mois après le verdict, Molayi n'avait pas compris que c'était une affaire sérieuse. Il n'avait rien versé. Il avait été ruiné par l'amende qu'il fallait payer, en plus d'une avance sur la pension, alimentaire avant de sortir de prison. N'arrivant plus à s'occuper de sa famille restée au pays parce que fauché, coincé entre la justice, son cousin et sa maîtresse qui lui réclamaient encore et toujours de l'argent alors qu'il n'avait plus de logement et qu'il traînait dans les rues de la Faralanchie, Molayi Nzéte décida de mettre fin à ses jours. Il se rendit chez un autre de leurs cousins et quand ce dernier sortit leur chercher des bières, il sortit une longue lettre dans laquelle il expliquait tous ses déboires (il l'avait rédigée chez lui avant sortir), la posa sur la table avant de se pendre au salon...

Nous avons donc grandi avec ces stéréotypes de "l'Occident paradis" comme références. Consciemment, inconsciemment ou subliminalement, nous assimilions ces messages sans réellement y prendre garde. Réussir sa vie signifiait, pour nombreux et nombreuses, aller faire la cueillette en Occident. Ensuite, il fallait revenir au pays d'origine pour exhiber des babioles qu'on appelait richesses. On faisait le m'as-tu vu avec des choses comme des chaussures de grande marque, des vestes, des voitures, des lunettes et parfois même des pipes à fumer. C'était cela le baromètre de la réussite pour de nombreux jeunes. Une chose était claire pourtant : nombreux des gens qui arrivaient en Occident ne revenaient que très rarement au pays. Excepté le phénomène de *mikilistes*¹ refoulés (qui obligeait beaucoup de ressortissants de nos pays en situation irrégulière d'être rapatrié de force), rare étaient les mikilistes qui rentraient pour les vacances ou d'autres situations familiales. Ce n'est que ces derniers ne voulaient pas venir faire le malin au pays, mais ils n'en avaient pas les moyens. Ils devaient faire des économises pendant deux ou trois ans avant rentrer faire le malin au pays. Mais ça c'était inimaginable dans la tête des Mutunasiens² et Mutunasiennes. Car pour eux, on ne pouvait pas vivre au pays de la cueillette des billets de banque et manquer de moyens. L'affaire était sérieuse.

¹ Bledard expulsé d'Occident (le-la mikiliste étant un individu qui réussit à s'installer durablement en Occident)

² Habitants de Mutunasé Makololikolo

L'exhibition des richesses était un sport national. Son origine remonte aux premières tournées occidentales des premiers musiciens d'après l'indépendance. Par la suite, les jeunes générations de musiciens prendront le relai et ce sera la catastrophe. Nombreux des musiciens de notre continent (surtout ceux de mon pays) étaient de vrais champions dans le sport d'exhibition. Leurs objets d'étales préférés étaient les femmes, les voitures, les chaussures de grandes marques, les vestes et pleins d'autres babioles comme les cravates et les lunettes... Vous vous demandez certainement pourquoi les femmes figurent dans cette énumération, n'est-ce pas ? Eh bien c'est à cause de leur comportement. Car certaines femmes du quartier lorsqu'elles se pavanaient aux côtés de leurs *Mikilistes* (c'est ainsi qu'on nommait ceux.celles qui vivaient ou avaient séjourné en Occident), elles n'avaient d'autres fonctions que celle de servir de trophée qu'on exhibait comme une marchandise. D'ailleurs pour bien remplir cette fonction, nombreuses d'entre elles avaient choisi de se dénuder la peau – il paraît que cela les rendait plus belles et dignes d'être la copine d'un *mikiliste*. Il fallait voir comment elles se déhanchaient, avec leurs grosses fesses, lorsqu'elles se retrouvaient dans les parades qu'organisaient les *Mikilistes* pour se faire voir... Elles avaient aussi la bouche facile aux jurons que des mères de jumeaux alors qu'elles ne l'étaient pas (la société permettait aux mères de jumeaux une liberté sans limites de dire et faire ce qu'elles voulaient : cela allait de la liberté de parole à la polyandrie. Je n'ai jamais cherché à comprendre pourquoi cela, mais si jamais Mamiika me le raconte un jour dans un songe, je reviendrai ici vous expliquer – sourire).

Les parades des *Mikilistes* se déroulaient toujours vers la moitié de la lune de juin. Ce qui correspondait au début de la saison sèche au pays et au début de l'été en Occident. C'était donc pendant les vacances. Quand ces parades qu'on pourrait qualifier de défilé de mode à ciel ouvert commençaient, tous les gamins du quartier sortaient de chez eux pour venir contempler le spectacle. Les jeunes enfants que nous étions leur offrions une haie d'honneur, avec des chants populaires (mélangés aux chants de gloire dédiés au plus *grimaceurs*³ de dans une langue locale fortement empreinte de mots de la langue de l'ancien colon *faralanchien*⁴. A ce moment-là, les *Mikilistes* leurs plus gros gestes : certains agitaient leurs vestes, d'autres traînaient la jambe en exhibant les étiquettes de leur veste ou chaussures, quand d'autres encore tapaient le sol de toutes leurs forces en criant le nom de la marque ou de son fabricant et la foule s'emballait ! Les femmes qui accompagnaient redoublaient d'efforts dans leur déhanchement pour être également visibles. A cette époque ils n'existaient pas vraiment de *Mikilistes* exhibitionnistes femmes. Ce n'est qu'après la guerre que ce phénomène touchera les touche. Ce genre de parade consistait à montrer les griffes, c'est-à-dire faire le culte des marques déposées de certains fabricants de vêtements et chaussures de luxe. Montrer les griffes était aussi un sport que les *Mikilistes* et leurs admirateurs affectionnaient particulièrement. Ce sport prendra plus tard les allures d'un sport national puisque le dictateur infatigable et ses *ministrons* (ministres sans vergogne et illégitimes auprès des populations).

Les *Mikilistes* (c'était aussi une invention des jeunes de Liboulwa Mayi qui retournaient au pays après avoir été parmi les premiers à réussir à migrer en Occident) aimaient à répéter que ce sport ne se pratiquait qu'à l'étranger et jamais à domicile. C'est-à-dire qu'ils n'exhibaient que des habits et chaussures de grandes maisons ou marques occidentales et jamais celles des couturiers ou fabricants de chaussures locaux. Vous imaginez le degré d'aliénation ? L'Occident était le modèle et tout le monde devait l'accepter sinon on était traité de *Ngaya*

³ Faiseurs ou faiseuses de grimaces

⁴ Réatif à la langue de la Faralanchie (ancienne métropole et pays colonisateur de Mutunasé Makololikolo)

(brouillard ne sachant pas s'habiller ou pauvre type ignorant le sport d'étagage). Ce fléau a grandi et a dépassé les frontières de Mutunasé Makololikolo pour s'installer comme mode dans plusieurs pays du continent.

L'un des plus célèbres de ces gens de la religion du tissu et des chaussures c'était Moutou Poto. C'était un ancien lycéen qui avait consacré toute sa vie et ses efforts à son projet de migrer en Occident. Il était le puîné d'une famille de huit enfants. Il avait façonné son rêve à l'époque la première génération des *Mikilistes* était revenue au pays. Ces derniers avaient apporté dans leurs valises la civilisation : ce monstre que Mamiika repoussait de toutes ses forces et de tout son être. C'est seulement aujourd'hui que je mesure la perspicacité de ma grand-mère. Elle avait vu et compris – près d'un siècle auparavant – que cette civilisation au nom de laquelle on avait fouetté ses parents et massacré des millions de gens quand on ne les déportait pas, n'aurait jamais pu sauver ceux qu'on qualifiait de sauvages alors qu'ils avaient bâti, géré et fait prospérer des empires entiers pendant des millénaires. Ma grand-mère savait qu'une civilisation qui venait avec un complexe de supériorité gros comme l'univers ne pouvait rien présager de bon et elle avait raison. Pour elle civilisation était une hydre qui venait pour avaler leurs villages, chefferies, royaumes et tout ce qui allait avec... Et quelques décennies plus tard, cette civilisation qu'on leur vendait la lumière qui allait les sauver de l'obscurantisme avait fini par leur voler leurs enfants, leurs petits-enfants et leur âme avec. Comment comprendre que des gens qui avaient de la peine à prendre soin de leurs parents (et parfois même de leur progéniture) soient capables de débourser des sommes colossales pour se procurer des vêtements, chaussures, montres, lunettes et autres babioles de luxe pour venir se pavanner dans des venelles de ces quartiers pauvres où ils avaient grandi, et où se trouvaient encore les taudis de leurs parents qu'ils n'arrivaient même pas à changer ? Quel plaisir y a-t-il à sortir d'une bicoque qui prend l'eau à chaque saison de pluie pour aller exhiber des objets de luxe ?

Mais entre Mamiika et Moutou Poto, il y avait un monde qui les séparait. Moutou Poto n'avait pas connu l'époque de l'arrivée de la tante civilisation et n'en avait connu que l'école. Les descendants de cette tante étaient tellement bien maquillés de décennies d'acculturation que la génération à laquelle il appartenait n'y voyait que du feu ou du vent : un masque effrayant dont ces derniers se paraient. Le monde de Mamiika lui était inconnu et invraisemblable. Lui mangeait désormais à table avec des couverts. Il mangeait du pain sans se poser la moindre question. Et si on avait osé lui dire que ses aïeuls étaient fouettés ou licenciés lorsqu'ils en mangeaient le crouton que la tante civilisation appelait restes, il aurait crié au mensonge. C'est à se demander quels enseignements reçoivent nos enfants à l'école héritée des aventures civilisatrices de tante civilisation... Le rêve de Moutou Poto avait été fabriqué par un programme scolaire extraverti, des programmes télé, radio et les frasques de certains grands frères du quartier. Il tenait à son rêve. Ne lui restait plus qu'à trouver les moyens de le réaliser. J'ignore comment cela devint possible, mais un matin tout Liboulwa Mayi s'était réveillé dans une sorte d'excitation et tout le monde buvait le même café : Moutou Poto avait pris l'avion la veille pour se rendre en Occident. Si la nouvelle s'était vite répandue dans tout le quartier, c'est parce que ce dernier ne jurait que par l'Occident. Il connaissait la culture, les villes et même les rues de la Faralanchie par cœur ; n'en déplaisent ceux qui tentaient en vain de lui rappeler que la Faralanchie était un pays colonisateur et que son histoire avec notre pays était entachée de sang et de crime contre l'humanité.

Moutou Poto avait réussi à réaliser son rêve de se rendre en Occident, plus précisément au pays du géant *moundèlè* au gros nez qui avait fait don de *lipanda*⁵ à notre pays. Je sais que beaucoup de gens n'aiment pas entendre dire que la belle *lipanda* nous avait été offerte. Ils préfèrent qu'on dise que nous l'avions acquise ou arrachée. C'est vrai que les différents héros nationaux des pays du continent se sont battus et ont lutté pour obtenir la main de cette belle *lipanda*, mais il faut reconnaître que même si chez nous il y avait eu des luttes dans le processus, il n'y a pas eu de guerre de *lipanda* comme en Algérie, au Cameroun, au Vietnam, etc. Et puis je dis “nous” comme si j'étais déjà né quand les grands-parents se battaient pour épouser *lipanda*... Au-delà de tout, je pense que cette dame reste à reconquérir, mais tout ça Moutou Poto n'en avait rien à faire. Il avait créé son slogan : voir la Fralanchie et puis mourir. Tout le quartier l'avait surnommé cabri mort (une façon de dire tête de mule). Les mauvaises langues disent qu'il avait forcé ses parents – menaçant de se suicider – à vendre l'une des deux parcelles familiales pour l'envoyer poursuivre ses études à l'étranger et il avait choisi l'Europe. Au départ personne n'avait pris ses menaces au sérieux. Mais après la deuxième tentative de suicide par overdose de médicaments qu'il avait ingurgités, sa pauvre mère finit par céder. Elle n'aurait jamais accepté que son fils cheri essaye à nouveau de se trucider. Cela lui aurait été fatale car la tradition du pays, en plus de ne pas tolérer le suicide, le chiffre trois avait une symbolique forte. Quand on faisait ou tentait un coup deux fois et que le résultat était négatif, il fallait éviter la troisième fois. La symbolique était si ancrée dans leurs mœurs que l'on fut obligé d'établir des règles de base. On pouvait mentir, voler, tenter de se suicider, tromper sa femme, son mari deux fois, mais pas la troisième fois.

Une autre version disait que Moutou Poto avait abusé de la confiance de son ex petite amie Kingomolayi, dont le père était directeur de ne sais quoi et où. Comme la plupart des directeurs généraux du pays, ce beau-père détournait les deniers publics pour les garder chez lui à la maison. Et puisque tout ce qui monte finit par redescendre, son ex beau-fils su séduire la fille du directeur et la convainquit de soutirer des sous à son père pour qu'ils s'envoient ensemble en Europe. Sauf qu'il lui extorqua tout le butin pour son propre compte et s'installa en Occident. A part cette version, il y en avait qui une autre qui disait que Moutou Poto avait touché aux fétiches pour réaliser son rêve. On accusait – à tort ou à raison ? – Nganga Bimangou d'avoir malicieusement échangé l'âme de son client contre l'argent qui lui permit de voyager. Ce n'était pas la première fois que ce féticheur était au centre des débats. Il avait ses prouesses, vu qu'il arrivait à soigner et guérir des gens. Il avait aussi son lot de miracles et de spectacles, comme cette fois où il surprit un jeune du quartier en train de cueillir des avocats chez lui en son absence. Il exigea devant une foule ahurie que ce dernier regrimpe l'avocatier pour recoller les fruits qu'il avait cueillis. Personne ne prenait la menace au sérieux, mais lorsque le jeune acculé accepta de faire le geste, toute la foule se mit à crier d'ahurissement en voyant que les avocats cueillis se reconnectaient l'un après l'autre à leur tige...

Liboulwa Mayi, notre quartier, était un véritable lieu de fabrication de thèses et d'hypothèses, les unes aussi folles et convaincantes que les autres. La réussite, l'échec, la mort ou la naissance n'y avait pas qu'une explication mais plusieurs. Celle-ci variait d'une bouche à une autre. C'est d'ailleurs à cause de ces nombreuses thèses et hypothèses que Mâ Jean – un ouvrier qui sortait tôt et ne rentrait chez lui qu'une fois la nuit tombée – avait viré son épouse Kipiala du foyer conjugal. Elle avait eu un beau petit bébé avec son mari. Mais à Liboulwa Mayi on disait que le bébé ressemblait plus à leur voisin Mâ Dissou plutôt qu'à son père. La

⁵ Indépendance en langue locale de Mutunasé Makololikolo

rumeur allait plus loin en affirmant que Mâ Dissou remplaçait Mâ Jean pendant ses absences et couchait avec Natacha dans le lit conjugal. On disait que Mâ Jean refusait de croire à cette histoire à cause des grosses fesses de Natacha. Elles avaient, disait-on, un pouvoir hypnotisant sur lui et l'avaient rendu débile. Chaque fois qu'on lui racontait l'histoire de sa femme avec leur voisin, il rentrait chez lui en colère tout en promettant de mettre sa femme à la porte. Mais lorsqu'il arrivait furieux devant Natacha en maugréant et que cette dernière dévoilait ses rondeurs en laissant tomber le pagne qu'elle avait l'habitude d'attacher négligemment, Mâ Jean perdait la tête et se calmait.

Liboulwa Mayi qui ne tarissait pas d'imagination avait fini par inventer l'expression “Mâ Jean” pour qualifier les hommes cocufiés qui ne parvenaient pas à répudier leur épouse, même lorsque cette dernière était surprise en flagrant délit d'adultère ou de tromperie. D'ailleurs, on ne disait pas tromperie ou adultère mais plutôt coup d'Etat. Les guerres civiles à répétition dans le pays avaient fini par glisser des termes militaires et politiques dans le jargon des Liboulois. On disait opposition pour désigner une rivale ou un rival. En gros, un “Mâ Jean” c'était une couille molle, un homme anormalement amorphe et inoffensif face à son épouse. Plus tard, ce même quartier finit par qualifier de “Mâ Jean” tous les hommes sexuellement impuissants, avant d'inventer l'expression “faire ça comme les coqs”. En fait, un des amis de Mâ Jean, avec qui ils avaient l'habitude de boire et papoter dans les ngandas de Liboulwa Mayi, avait mortellement blessé sa femme après que celle-ci l'avait traité de “Mâ Jean” lors d'une dispute. Je ne me rappelle plus des noms de ce couple, mais ça va non ? On a aussi le droit d'oublier ou bien ? Bref, on avait fini par savoir que le monsieur avait battu son épouse à mort parce qu'elle lui avait reprocher de faire la chose comme un coq, c'est-à-dire de jouir trop vite. C'était ça Liboulwa Mayi, un quartier foisonnant d'imagination où j'appris que les commérages pouvaient avoir des conséquences tragiques. A vrai dire, personne ne sait comment Moutou Poto avait réussi à immigrer au pays du géant *Moundèlè* au gros nez qui a ... vous connaissez la suite, vous pouvez complétez la phrase... Il en revint, quelques années plus tard, fier comme un jeune puceau qui reçoit un vrai baiser pour la première fois, ou un jeune indien qui gagne une première plume d'aigle pour sa coiffe traditionnelle.

Moutou Poto devint très vite célèbre dans le quartier grâce à sa démarche mêlant humour et boutade, mais surtout gr ses vêtements, ses chaussures, ses cravates et d'autres brimborions de grandes marques occidentales qui finirent par faire jaser tout le quartier. La rumeur disait qu'avec une seule de ses paires de chaussures, il pouvait s'acheter une parcelle et y bâtir une grande villa avec piscine. Radio *Songi Songi*, qui ne vérifiait que très rarement ses informations, se mit à relayer la nouvelle. Le revers de la rumeur était plutôt narquois. Car notre célébrissime dandy dormait toujours dans la maison de ses parents et de surcroît dans son lit d'enfance qui n'était à sa taille, quand il ne passait pas la nuit dans le lit de l'une de ses nombreuses conquêtes féminines de la ville. Certaines versions de son histoire disaient même qu'il dormait dans son berceau parce que l'un de ces petits frères avait récupéré son lit d'adolescence lorsqu'il partit pour la Faralanchie. Le comble c'est que ces langues qui colportaient ces histoires, étaient les mêmes qui chantaient ses louanges dans toute la ville. C'est dire que notre *Mikiliste* incarnait à la fois le symbole de la réussite sociale et de la risée. On disait qu'il avait réussi sa vie, mais on n'hésitait pas à ajouter qu'il avait échoué parce que n'ayant pas pu sortir sa famille de la misère. Par ailleurs, il faisait plus d'envieux que de moqueurs pour avoir réussi à s'installer en Occident.

C'est dans cette atmosphère d'admiration et de “paradisation” de l'Occident en général et de la Faralanchie en particulier, que nous avons baigné. Plus tard, la télévision et d'autres

médias parachèveront ce travail de “*malinformation*” et de formatage des êtres déconnectés du monde ancestrale et perdus dans les méandres d’un avenir qu’on dessinait à notre place à coups de films, livres, d’histoires et d’enseignements qui n’avaient pas grand-chose à avoir ni avec notre culture originelle, ni avec nos us et coutumes. Nous étions, comme le chantait le musicien, “des millions de petits lions qu’on allaite avec du lait de cochon”… Heureusement pour moi, Mamiika était encore en vie et, contrairement à d’autres enfants de mon âge qui se contentaient de la télé et l’école, j’avais ma grand-mère qui ne se lassait jamais de m’apprendre un nombre incalculable de choses sur notre culture, son passé glorieux et ses péripéties. C’est grâce aux conseils et enseignements de Mamiika que je commençais à me démarquer de la “*paradisation*” de l’Occident et des rêves loufoques de Liboulwa Mayi : « Voir l’Occident ou mourir ». Mais malgré tout ce que l’on pouvait dire de ce quartier, c’était le lieu où j’avais entendu pour la phrase : “La Faralanchie veut notre pétrole ! ”. Ce que personne ne pouvait me dire en famille, les venelles de ce quartier l’avaient transporté jusqu’à mes oreilles. Vous pouvez croire ce que vous voulez mais ce jour-là, je me le remémorai que j’étais tombé amoureux de ma bourgade. J’étais déjà très fan des gargotes du quartier et des aventures qui s’y déroulaient. Mais “La Faralanchie veut notre pétrole ! ” c’est avec le temps que j’ai fini par en comprendre la quintessence de cette phrase. Le jour où je l’avais entendu pour la première fois, j’avais réagi naïvement en disant que la Faralanchie n’avait qu’à payer si elle voulait notre pétrole. Et puis quoi ! « Est-ce qu’un grand pays comme la Faralanchie pouvait manquer d’argent pour acheter du pétrole à un petit comme le nôtre ? » Mon interlocuteur qui avait bien compris ma ignorance sur le sujet émit un sourire. Oui, chez nous c’est parfois on aime rire des choses graves et pleurer pour des futilités.

Tâta Mayela prit la peine de m’expliquer que beaucoup des nations occidentales étaient des Etats voyous. Il ajouta des explications sur comment ces grandes nations s’organisaient pour exploiter et piller les ressources de notre continent depuis des siècles. Ma réponse pleine de naïveté l’avait estomaqué. Il s’était donc contenté de sourire. Peut-être se disait-il « Il comprendra un jour… » Je n’en sais rien, mais chez nous on dit que les anciens peuvent lire l’avenir quand il leur arrive d’être concentré. Il avait certainement décelé chez moi, l’envie d’en savoir plus sur le sujet. Car en lui demandant :

- Pourquoi la Faralanchie ne peut-elle pas payer ?

Il m’avait donné l’une de ses réponses énigmatiques qui vous laissaient pantois et bouche bée. C’était le genre de phrases qui trottaient des années durant dans votre cerveau sans que vous ne la compreniez. C’était sa façon d’ensemencer les esprits en y versant un peu lumière et en s’y incrustant pour questionner permanentemment son interlocuteur. C’était des virus destinés à éveiller les consciences.

- Dans cette vie mon petit, il y a ceux qui font les choses et ceux qui les subissent.

C’est ce qu’il m’avait lancé après que je l’ai interrogé. Tâta Mayela était comme un phare dans l’immensité de l’océan qu’était Liboulwa Mayi. Il était comme ce feu qu’on allumait chaque soir dans les villages – à l’époque où les ancêtres communiquaient encore avec les humains – pour rassembler un village autour d’un conte ou d’autres cérémonies. Tâta Mayela éclairait les jeunes du quartier sur des sujets tabous et même politiques (des sujets que l’école n’enseignait pas). Il prodiguait des conseils même aux têtes brûlées. Heureusement pour lui que tout le monde l’écoutait et certains jeunes lui obéissaient plus qu’à leurs parents… Il aimait à dire et

répéter à que « un jour viendra où la Faralanchie fuit notre continent à grandes enjambés parce que les jeunes n'accepteront jamais ce que nous avions subi des siècles auparavant »...

La métaphore de cette chanson de Tété Léka, apparemment banale, avait une puissance de volcan ou de tsunami dans nos imaginaires. C'était subliminal. J'ai toujours pensé que les artistes sont des demi-dieux qui ne devraient jamais sous-estimer la puissance de leur art ainsi que les conséquences qui en découleraient. Hélas, même parmi les artistes il y a des analphabètes qui ne mesurent pas le degré de certaines de leurs bêtises. Et quand je dis analphabètes, je ne parle pas des gens qui ne savent ni lire, ni écrire mais plutôt d'un analphabétisme de pensée critique envers soi-même et la société. On peut bien être bardé de diplômes et n'être dans la vie sociale qu'un-e moins que rien. Dieu seul sait combien de jeunes cette chanson a poussé à l'immigration. C'est comme ça qu'on disait pour les Africains qui se rendaient en Europe ou en Amérique du nord, même si ces derniers le faisaient de manière régulière et en toute légalité. Mais quand les Occidentaux immigrerent en Afrique ils appellent ça expatriation. Des immigrés d'un côté et des expatriés d'un autre. Voilà comment on divise les gens même dans des situations où l'on n'en a pas besoin... Chantée par l'un des meilleurs *Atalaku* de l'époque sur une musique de rythme saccadé et endiablé, avec une danse soigneusement chorégraphiée, la chanson eût un retentissement national et continental. La chanson invitait à migrer. Elle ventait les succès du monde occidental et disait clairement que notre continent était un enfer qu'il fallait à tout prix quitter ! Ignorant que notre continent était une terre bénie des dieux et que son principal problème était la mauvaise gouvernance, l'appât du gain facile, la corruption et les différentes guerres qu'on y fomentait pour continuer de spolier nos ressources naturelles et pousser les jeunes à la fuite. On disait même que tout cela était manigancer à partir de l'extérieur pour empêcher notre continent de se développer. Et par-dessus tout, il fallait nous faire porter le chapeau...

Tout cela je ne l'ai appris que plus tard. Car notre télévision et radio nationales passaient la majeure partie de leur temps à diffuser des messages de propagande du régime en place. Nous étions de ces coins du monde où le journal télévisé avait pour seul contenu, la vie du dictateur en chef. Les émissions radio et télé reprenaient le contenu du journal, pour en faire des débats animés par des sympathisants aguerris du régime. Et comme Liboulwa Mayi ne loupait jamais ce genre d'occasion pour manifester son inventivité, on déforma le nom de la télévision nationale et on ne l'appela le mur facebook du tyran infatigable ! La réponse du régime ne se fit pas attendre. Quelques jours après cette nouvelle trouvaille du quartier le plus créatif de la capitale, les sbires l'envahirent pour ramasser tout quidam qui se permettait de salir l'image du père de la nation – dans ces circonstances où les sbires envahissaient le quartier, tout le monde devenait poli envers le dictateur infatigable qu'on n'appelait plus que par “le père infatigable de la nation” – ainsi qu'il aimait qu'on l'appelât. Ne trouvant finalement que très peu d'individus à embarquer, les sbires décidèrent d'arrêter chaque malfrat qu'on surprenait en flagrant délit de commérage avec les membres de sa famille, et tout ça uniquement dans le but justifier la réussite de leur basse mission ! C'était l'époque où on arrêtait les gens sans raison valable. Les disparitions de personnes lambdas devinrent monnaie courante et la psychose réigna en maîtresse. Mais ce vilain jeu d'arrestations arbitraires tourna vite aux émeutes. Du jour au lendemain, des enfants, des maris, des épouses, des neveux, des nièces, des cousins, des cousines et d'autres curieux du quartier se retrouvèrent devant leurs parcelles et décidèrent par un coup de tête d'envahir tous les commissariats de la ville. En réalité, tous avaient reçu une rumeur selon laquelle tous les portés disparus de cette période étaient entassés dans les geôles

du régime et y subissaient des tortures avilissantes visant à leur faire avouer d'être auteurs des caricatures du dictateur infatigable.

Devant les commissariats de police de la capitale, les foules ne cessèrent de croître en nombre. Bientôt s'ajoutèrent à la foule, les passants et les plus curieux venant d'autres quartiers de la capitale pour observer le spectacle. Quel spectacle ? Vous demandez-vous, n'est-ce pas ? En effet, les habitants de Liboulwa Mayi avaient l'habitude d'affronter les miliciens du régime lorsque tous les ingrédients étaient en place. Ils ne se passait pas une seule de leurs nombreuses manifestations sans qu'il n'y ait de casse ou de pneus brûlés. Etant les seuls habitants de la capitale politique à braver les policiers de façon courageuse et surprenante (la ville reconnue pour cette bravoure était plutôt la capitale économique qui était aussi considérée comme la deuxième ville du pays), ils étaient devenus les héros malgré eux d'un pays où le droit de manifester était quasi inexistant et la répression toujours sanglante ! Seulement, leurs manifestations n'avaient aucune revendication politique. C'est uniquement lorsque les Liboulois en avaient marre des excès de la police politique qu'ils manifestaient. Ils n'ont, par exemple, jamais manifesté pour la chute du dictateur infatigable et son régime malgré tous les scandales et casseroles que traînait ce dernier...

Une fois devant les commissariats, les Liboulois entonnèrent des chants obscènes dans lesquelles la mère du tyran était traitée de "cuisse légère" et sa progéniture d'une bande de bâtards ! Les barbouses du régime se sentirent tellement insultés qu'ils ouvrirent le feu dans le tas sans aucune sommation, et ce n'était pas pour la première que les choses se passaient ainsi. Les premières victimes tombèrent et aussitôt, les premiers cocktails molotov pétèrent et les pneus brûlèrent dans toute la capitale. Comme à l'accoutumé, le premier commissariat à brûler fut celui de Liboulwa Mayi ! Vous ne pouvez pas imaginer le nombre de fois que ce commissariat a brûlé. Aucun sbire ne s'y trouvait car d'ordinaire, dès qu'il y avait quelques prémisses des échauffourées, tous les policiers prenaient la poudre d'escampette, bien avant que les manifestants ne viennent tout casser et brûler... On attendait des mois, tout en comptant sur l'amnésie maladive des Liboulois pour enclencher les travaux de reconstruction. Pour apaiser ces populations et éviter le sabotage des travaux, le régime faisait intervenir des artistes musicien.ne.s et comédien.ne.s de renommée internationale (surtout ceux du pays d'en face) au lancement et à la fin des travaux. Les artistes locaux préféraient intervenir dans d'autres quartiers. Ils ne prenaient aucun risque lorsqu'il s'agissait de prêter à Liboulwa Mayi où plusieurs d'entre eux avaient déjà reçu bastonnades et jets de pierres pendant les prestations. On leur reprochait de manger avec le régime pendant que les populations crevaient de faim et de malaria...

La résistance des Liboulois face aux bidasses du dictateur fut si farouche que les ordres tombèrent tout de suite : il fallait ouvrir les portes des commissariats, libérer tous les prisonniers et laisser le quartier tranquille au risque de créer une révolution populaire qui allait emporter le régime. Rien ne s'obtient vraiment sans effort. Nous vivions dans un Etat policier excessivement répressif, mais celui-ci butait toujours contre la détermination des gens de ce quartier. Ces gens, lorsqu'ils étaient déterminés à en découdre, ils malmenaient le régime et ses troufions. Dans tout le pays, on admirait la bravoure des habitants de ce quartier, mais personne ne voulait leur ressembler. Sur instruction du chef suprême de la dictature, le quartier était laissé à l'abandon en guise de représailles. Et cet abandon était un faire-valoir vis-à-vis d'autres quartiers ou villes. La peur pouvait se lire partout dans les visages quand on parcourait le pays, excepté à Liboulwa Mayi et dans la capitale économique où le dictateur s'était fait saupoudrer

la tête de farine de manioc en voulant prendre un bain de foule. C'était dans ses habitudes les bains de foule. Sauf que dans ces conditions, le staff des membres du parti unique et celui de la présidence faisaient des pieds et des mains pour payer quelques manifestants, afin de s'assurer d'avoir une haie d'honneur de béni-oui-oui prêts à tout pour serrer la main du tyran. En arrivant dans la capitale économique, le tyran avait pensé qu'il pouvait s'y offrir un bain de foule sans aucun souci ; c'était sans compter sur la hargne des jeunes de cette ville abandonnée à elle-même, alors qu'elle fournissait toutes les ressources nécessaires à l'exportation et qui enrichissaient le tyran et les dignitaires du régime. Et pendant que ces derniers s'engraissaient, la grande majorité de la population croupissait dans une misère qui n'avait pas de nom. Cette ville était donc hostile au dictateur (il le savait) et elle subissait le même sort que le quartier Liboulwa Mayi.

Le tyran savait très bien que cette capitale n'avait aucun respect pour son pouvoir. Mais il comptait sur ses collaborateurs pour corrompre quelques jeunes oisifs. La plupart du temps, les membres du PUCT (parti uni pour la concorde et le travail) ramenaient des manifestants de la capitale politique pour s'assurer une haie favorable au tyran. Sauf que ce jour-là où le dictateur en chef Motemabololo Matoyimangongi allait faire la pose de la première du chantier de construction d'une nouvelle plateforme d'exploitation pétrolière, le membre du bureau politique chargé de cette mobilisation avait détourné l'argent destiné à la mission qu'on lui avait confiée. Pour la mobilisation, il comptait sur l'un de ses cousins vivant dans la capitale économique et à qui il avait envoyé un peu d'argent pour colmater les brèches. Mais dans cette ville contestataire, presqu'aucun jeune ne se laissait berner par les pratiques nauséabondes de corruption qu'utilisaient le parti unique (le régime de Mutunasé Makololikolo n'était qu'une démocratie de surface : tous les partis d'opposition étaient une invention du chef suprême de la dictature qui les finançait avec l'appui et la complicité de la Faralanchie). Ces jeunes qui s'étaient préparés en conséquence offrirent au dictateur infatigable, un accueil digne de son rang. Il fut reçu avec la farine sur tête et les habits. Sa voiture fut caillassée et la garde dépassée par la foule n'hésita pas à ouvrir le feu.

On dénombra plusieurs morts et blessés. Mais sans surprise, au journal de vingt heures la télévision nationale rapporta que le guide suprême avait été reçu par une foule en liesse dans la capitale économique. Pour illustrer leurs propos, les équipes de la télévision nationale n'hésitèrent pas à utiliser de vieilles images. Mais tout le monde reconnut l'arnaque et les réseaux sociaux s'enflammèrent pour dénoncer cette grotesque manipulation. Eh oui, le seul lieu de manifestation sans répression dans ce pays-là c'était la toile, car l'espace civique était inexistant et les quartiers n'étaient pas assez sécurisés. Les murs y avaient des oreilles et les briques jasaient sans discontinuer. On pouvait se faire arrêter en pleine rue pour des propos anti régime – pourtant tenus dans un espace que l'on se disait sécurisé – sans savoir qui avait cafté. Excepté à Liboulwa Mayi, dans d'autres quartiers, tout le monde se méfiait de tout le monde lorsqu'il fallait tenir un débat sur la gestion du pays, et par ricochet la gestion calamiteuse du guide suprême de la dictature...

Auparavant, je n'aurais jamais pensé que les malheurs et les différents drames qui nous arrivaient pouvaient provenir de l'étranger, c'est-à-dire l'ancienne puissance coloniale (ainsi que ses collabo) qui voulait continuer à avoir la mainmise sur nos politiques, nos économies, nos terres, nos eaux, nos forêts, nos femmes et nos hommes. J'étais certes, trop jeune pour comprendre toutes ces histoires, mais il faut reconnaître que même les médias internationaux n'en parlaient presque pas et les médias locaux encore moins... Quand la guerre avait

commencé, et que tout le pays se cherchait un abri loin des bombes et des tirs de kalachnikov et des bombes, moi je repensais à quand est-ce que j'allais reprendre les cours. Je venais à peine d'être inscrit en classe de CP1 qu'il fallait déjà tout abandonner. En tout cas, je m'inquiétais plus pour mes cours que pour la guerre. Pour moi cette grande inconnue venait gâter mon affaire, comme on dit au pays, c'est-à-dire qu'elle venait tout gâcher de mes grandes attentes. J'ai tellement aimé l'école que même Mama finit par comprendre qu'elle aurait dû m'y envoyer plus tôt. De fait, je suis parti à l'école à l'âge de neuf ans au lieu de six. Chaque fois que je voyais les amis de mon âge avec leurs cartables et des petites chaises (il n'y avait pas de table-bancs dans les salles alors que Mutunasé Makolololikolo était l'un des premiers pays exportateurs de bois) se rendre à l'école, cela me fondait le cœur. Mais je ne savais pas comment l'exprimer à Mama de peur qu'elle le prenne mal. Alors je souffrais en silence en attendant mon jour de chance, celui où j'allais enfin pouvoir toucher une craie, écrire sur une ardoise, apprendre des cantines et courir dans la cour de l'école pendant la récréation...

Mama n'avait pas fait exprès de ne pas m'envoyer à l'école. Et ça aussi je ne l'ai appris que bien plus tard. Elle voulait bien me mettre à l'école, mais son commerce ne le lui permettait pas. Elle était une femme seule et en plus d'être veuve, elle n'avait personne à qui elle pouvait nous confier. Le commerce qu'elle exerçait pour subvenir à nos besoins exigeait des allers-retours entre les deux rives du grand fleuve. Ce qui signifie que si elle me mettait à l'école, j'aurais été contraint de faire régulièrement des pauses de deux à trois semaines pendant les périodes des cours. C'est ce qui est arrivé à mon frère aîné et de pause en pause, il a fini par perdre le goût d'aller à l'école. Il décidera de ne plus aller à l'école en quatrième année du cycle primaire. Je ne sais pas pourquoi et comment tout ça a été rendu possible, mais je ne critiquerai pas Mâma ici, surtout pas dans cette langue dont elle ne comprend pas grand-chose et dans laquelle elle ne pourra ni se défendre, ni argumenter... Je me souviens juste qu'il y a eu une période où Mâma battait régulièrement mon frère et lui infligeait toutes sortes de punitions pour le contraindre de retourner à l'école. Mais rien n'y fit, mon frère parvint, par je ne sais quel miracle, à arrêter définitivement l'école alors qu'il n'avait même pas dix ans...

Il n'aura jamais la même chance que j'ai eue de pouvoir voyager, rêver et planer à travers des livres sans qu'on me coupe les ailes. Car lorsque je suis finalement allé à l'école, Mama avait changé de business et s'était sédentarisée. Cela m'a donc permis de suivre tranquillement mon cycle primaire et le secondaire aussi. Il n'y avait certes, personne à la maison pour m'aider à comprendre mes leçons et exercices, mais Mama regardait de temps en temps dans mes cahiers pour confirmer que je ne séchais pas les cours. Elle ne savait pas lire, mais elle avait développé une technique qui consistait à retenir la page à laquelle j'étais ou là où je m'arrêtai d'écrire la veille et, elle y revenait le lendemain pour vérifier qu'il y avait de nouveaux écrits. Sinon, elle me demandait pourquoi il n'y avait pas de nouveaux écrits dans le cahier. C'était facile à gérer au départ vu que je n'avais pas plus de trois cahiers. Mais après les trois ou quatre premières classes, elle jeta l'éponge et j'ai dû m'autodiscipliner et je me suis battu jusqu'à l'université tout seul. Mama n'avait pas les moyens de me payer un répétiteur, sa priorité était de nous nourrir, nous vêtir et nous maintenant en bonne santé.

A l'époque où la guerre civile avait éclaté, j'étais en classe de CP1. Je venais à peine de finir les derniers tests du troisième trimestre et j'attendais impatiemment les résultats qui me permettraient de passer en classe supérieure, mais ils n'arrivèrent jamais... Pendant les deux premiers jours du déclenchement de la guerre civile, les parents semblaient perdus. Ils ne savaient pas où nous emmener pour nous mettre à l'abri. La plupart des gens se rendaient dans

leurs villages d'origines, nos parents ne savaient pas quelle direction prendre. Ce n'est pas qu'ils n'avaient pas de village, mais nombreux des gens qui habitaient la ville ; cela faisait des décennies qu'ils ne s'y étaient plus rendus et beaucoup d'eau avait coulé sous le pont. Ils tergiversèrent jusqu'au troisième jour. C'est seulement au lendemain de l'irruption des assaillants de Tonton Bosco, quand une maison voisine fut soufflée par un obus et que le reste des habitants du quartier décidèrent de plier bagages et de s'en fuir, nous fûmes sommés de ramasser nos affaires nécessaires – cela le plus rapidement possible et dans la plus grande discréction – pour suivre Papa et Mama sans poser de questions. Vous vous demandez d'où sort ce Papa hein ? Bah c'est l'homme avec qui Mama s'est remariée trois ou quatre ans après la disparition de Mandoyi. Donc ce n'est pas vraiment notre père et moins encore celui de Mandoyi, mais moi et mon frère, ainsi que mes cousin.e.s nous l'appelions tous Papa...

Quand Mama a décidé de se sédentariser, ce n'était pas pour elle-même mais plutôt pour notre bien. C'est ce qu'elle m'avait expliqué un jour. Sachant que rester en ville et limiter ses voyages au maximum n'allait pas être facile, elle enchaîna les petits commerces, et quand ça ne marchait pas, elle travailla chez d'autres personnes comme femme de ménage. Elle faisait tout cela pour que l'on ne manque pas le minimum vital et nous l'y aidâmes, soit en l'accompagnant ou en vendant la marchandise quand elle devait se déplacer. Mais comme la vie n'est pas toujours un rêve qui suit nos caprices ou notre volonté, le malheur nous joue souvent des tours. Un soir alors qu'elle vendait de l'igname bouilli au bord du goudron et presque vers l'entrée d'un marché, Mama, mon frère et moi fûmes surpris par un voleur sorti de nulle. A la vitesse de l'éclair, il s'empara de sa recette et disparut dans la nuit profonde derrière le marché. Mama et nous n'eûmes que le temps de crier au voleur pendant que le monstre voleur s'enfonçait dans l'ombre de cette nuit qui n'est jamais sortie de ma tête. Cette nuit-là j'avais pleuré pendant des heures et regretté de ne pas être un adulte. J'aurais tellement voulu rattraper ce voleur et lui expliquer, par des coups de poing, tout le mal qu'il faisait endurer au cœur déjà trop meurtri d'une mère seule...

Je n'ai jamais su ce qui avait poussé ce quidam à voler Mama, mais je me suis toujours dit que s'il connaissait la situation que nous traversons, il n'aurait peut-être jamais commis cet acte... La désolation qui s'empara de Mama cette nuit-là était si grande que je la voyais dans son visage et ces yeux embués de larme. Je détestai les voleurs depuis cette nuit jusqu'à présent. Une colère rageuse s'installa en moi et même maintenant rien que d'y penser, je réalise que cette colère ne m'a jamais quitté et chaque fois que j'y repense, j'ai le cœur en miette. Aucun enfant ne peut regarder une mère meurtrie à ce niveau et rester le même. Je n'avais pas les mots pour consoler Mama et mon frère non plus. Un individu très mal intentionné venait de s'envoler avec son fonds de commerce et Mama se sentait au bout de ces efforts. Elle avait une maison à payer, étant donné que la famille de son défunt mari venait de nous foutre à la porte, et en plus de devoir s'occuper de nous, elle venait de se faire dilapider ses dernières économies... Vous imaginez la douleur ? C'est cette même douleur que j'ai ressenti au début de mon exil, et j'ai écrit la lettre-poème ci-dessous dans un bus lorsque j'ai réalisé que je ne reverrai plus Mama de sitôt...

I. "UNE FLEUR, UN CŒUR ET UN POING..."

Au rythme de la Nuit qui court
Les pas de mon de mon cœur

Avancent vers cette cime
Dont le visage est resté ineffable
Face à la volonté des eaux qui m'envahissent

J'ai le corps dévoré par ta voix
Mes jambes tremblent de ces sensations
Qui vous coulent le cerveau
Comme on aime les envolées du cannabis
Quand arrivent les heures de stupéfaction
Où les morceaux du Ciel vous déchirent l'horizon

La fleur à la main — Mère
J'ai attendu trois ans
Devant cette bifurcation
Qui ne disait mot
Ni ne présageait de la lumière
Oui — j'ai attendu que les étoiles reviennent
Elles qui transportent nos espérances
Sans geindre ni rechigner

J'ai attendu — pendant que le Fleuve tournait en rond
J'ai attendu que les nôtres partis trop longtemps
M'apportent de tes nouvelles
Mais elles n'étaient pas bonnes
Et j'ai pleuré de ces larmes qu'on avale
Et qui gonflent et inondent le cœur de déterminations
Pour veiller sur les siens — Marcher sur l'espoir

Et même quand toutes les luttes restent par terre
Comme mangé de l'intérieur
Je déploierai les ailes de l'impossible
Pour t'offrir ce que Père avait omis de te rendre...

II. LA-BAS OU ICI...

Là-bas ou ici
C'est la même Terre
Mais mon cœur est ailleurs
Chaque matin me ramène au pays

Depuis ce jour où j'ai dû
Dire au revoir à la terre
Où le cordon ombilical était enfui
Mon sang boue — Mais le Fleuve n'y est plus...

Je rêve d'amour mais le pays n'y est pas

Chaque femme qui passe
M'emmène à la Mer
Mais les eaux kaki du *Ndzari* me harcèlent

Ici c'est la poussière et le vent
Là-bas la pluie et l'air frais
Pourtant c'est la même chaleur qui m'anime...

Mais que vaut la chaleur du jour
Si je ne puis revoir ton lumineux visage
Comme à la fin de ces jours de toutes les misères
Au soir dormant où ton sourire berçait mes angoisses
NON – rien ne saurait remplir
Le vide de mon cœur Mère...

Loin de toi
Loin de la Terre natale
Loin du pays du père jamais vu
Loin de tout – Mon être souffre de vide

Te reverrai-je encore un soir ?
La Terre Seule sait
Ce qu'Elle fait du poids
De nos douleurs nombreuses...

On dit chez nous que Dieu ne dort jamais. Quelques temps après cette épreuve durant laquelle Mama avait vu toutes ses économies s'envoler, elle rencontra un homme et décida d'emménager chez ce dernier. Mon frère et moi étions étonnés de la rapidité avec laquelle elle prit cette décision. Mais étant enfants, on ne cogita pas longtemps sur la question. Les mois passèrent et quelques années coulèrent. On commença à appeler le nouvel homme de Mama par Papa et c'est avec lui qu'on s'ensuira pendant la guerre. Quand les parents décidèrent de quitter le quartier pour fuir la guerre, une rumeur grandissante annonçait un envahissement imminent des miliciens putschistes. On prépara nos affaires dans la plus grandes des précipitations ; sous des tirs nourris et des bombardements, nous marchâmes dans la direction que prirent Mama et Papa. Vu qu'aucun transport en commun ne fonctionnait, on marcha des kilomètres et des kilomètres sans jamais savoir où on allait. Des cadavres jonchaient certaines routes et au niveau de certains checkpoints, on triait les individus. Les hommes d'un côté et les femmes ainsi que les enfants d'un autre côté. C'est au niveau de l'un de ces points de contrôle que Papa décida enfin qu'on irait jusqu'à son village natal pour être définitivement à l'abri de la guerre. Seulement, il se posait un problème pour traverser toute la ville et se retrouver au village qui était choisi comme notre destination finale. Mama n'était pas de la même ethnique que Papa. Et contrairement à nous qui avions appris la langue de Papa, elle risquait de se faire arrêter par les troupes de miliciens qui considéraient les gens de l'ethnie de Mama comme des collabos du régime qu'ils combattaient.

On fit une pause aux alentours d'une clairière où beaucoup de gens se reposaient. C'est à cet endroit que Papa eût la magnifique idée qui nous permit de traverser la ville sans être inquiété. Il avait dit à Mama de faire la sourde-muette à chaque check-point et lui se chargea de

parler aux miliciens dans sa langue pour leur expliquer que sa femme était sourde-muette. Nous marchâmes encore des kilomètres sans repos. Et quand nous arrivâmes au village de Papa, Mama fût saisie par des vertiges et s'évanouit. Moi j'ignore par quel miracle je tenais debout mais je remarquais bien que mes jambes tremblaient. Perturbés par l'évanouissement de Mama, mon frère et avions pleurés des heures durant jusqu'au réveil de Mama. Heureusement qu'elle reprit connaissance et prit tous les deux dans ses bras... Papa qui était occupé à trouver une tactique d'approche pour expliquer à sa famille pourquoi il n'était plus revenu au village depuis toutes ces années, il ne savait par où commencer. Dès que Mama se réveilla, lui s'éloigna de nous et du village. Il était certainement allé chercher l'inspiration, me disais-je. Mais quand il revint à la tombée de la nuit, il expliqua à tout le monde qu'il avait été se recueillir devant les tombes de son père et sa mère. Mais vu qu'il ne parvint pas à les retrouver, il fut obligé de rentrer au village s'excuser de son absence et de toutes ces années de silence. L'une de ses sœurs aînées qu'on appelait Mâ Mundélé (en référence à sa peau claire) lui expliqua que sans ces excuses il n'allait jamais retrouver les tombes des parents. Il fallait même une cérémonie de pardon avant le recueillement. Cela fut fait le lendemain mon frère et moi découvrîmes pour la première une cérémonie traditionnelle de chez nous. C'est à ce moment que je me rendis compte que nos villages sont des lieux de conservation des traditions ancestrales. En neuf ans de vie en ville je n'avais jamais vu une cérémonie de ce genre alors que c'était ma culture. Vous imaginez si les villages n'existaient plus à cette période ? Je n'aurais jamais rien su de ma culture à part la langue. Etant donné que les parents n'en parlaient pas, nous avons dû tout réapprendre pendant la guerre. C'est certainement la seule note positive de cette guerre.

La guerre battait son plein en ville et dans les villages environnants. Les combats opposaient les miliciens de Motemabololo Matoyimangongi (un ancien militaire déchu par un soulèvement populaire que la Faralanchie – ancien pays colonisateur de Mutunasé Makololikolo – voulait à tout prix ramené au pouvoir) aux forces gouvernementales acquises au président élu Mutubongo (un professeur d'université devenu président par le vote au suffrage universel de son peuple, mais à qui la Faralanchie – pays colonisateur – reprochait d'avoir des velléités anticoloniales parce qu'il voulait renégocier les pourcentages du pétrole). Mutubongo criait sur tous les toits et à qui voulait l'entendre, que l'ancienne métropole traitait ses anciennes colonies comme des territoires demeurant toujours sous son joug. A travers ses multinationales publiques et privées, la Faralanchie signait des contrats léonins qui leur permettaient d'exploiter des ressources naturelles des sous-sols des anciennes colonies comme bon leur semblaient et souvent sans déclarer réellement ce que ces multinationales produisaient pour l'exportation. Pour le président Mutubongo, ce que pratiquait l'ancienne métropole qui l'était toujours ce n'était autre que de l'exploitation abusive et du pillage. Il voulut donc multiplier les partenaires commerciaux du pays pour l'exploitation de notre pétrole. Afin de permettre au pays d'atteindre des pourcentages qui allaient lui permettre de mieux développer son économie et remplir les caisses du trésor public, le président annonça à son homologue de la Faralanchie – en toute franchise – sa volonté de changer de paradigme. Son homologue lui jura sur l'honneur qu'il ne s'opposera jamais à la volonté d'un Etat souverain comme notre pays. Mais le président ignorait que s'il y avait un jeu auquel il ne fallait pas participer avec les colons, c'était de l'honneur et de la franchise.

L'ancienne puissance colonisatrice qui l'était toujours (elle demeurait la métropole grâce à des accords coloniaux qu'elle obligea ces nouvelles colonies devenues indépendantes à signer ; faute de quoi il y aurait des représailles et les exemples étaient le sabotage et la déstabilisation que ses agents avaient menés dans deux anciennes colonies qui avaient tenu à

devenir cent pour cent indépendantes et de se passer de la Faralanchie) qui imprimait encore et stockait les billets de banque de ses anciennes colonies contre leur volonté, décida de corriger Mutubongo qu'on qualifia de président tête, d'ange rebelle et de prof aux idées suicidé-révolutionnaires... Donc la guerre éclata et la puissance coloniale, qui se targuait dans tous les médias du monde d'avoir ordonné une pluie d'indépendances sur ces anciennes colonies, arma les rebelles et lesaida à prendre le pouvoir. Les armes étaient acheminées vers les miliciens par les bateaux qui quittaient la métropole pour Mutunasé Makololikolo afin de transporter le pétrole. Le pays s'embrasa mais la Faralanchie continua à pomper le pétrole de notre sous-sol pour s'enrichir et servir ses citoyens qui, manipulés par leurs médias corrompus, se disaient « encore des Nègres qui s'entretuent... »

Ce que la Faralanchie a toujours réussi à faire depuis le début son histoire macabre de colonisation, c'était de faire croire à ses citoyens que leur pays apportait une aide primordiale aux populations démunies des anciennes colonies. La réalité était toute autre. On prétendait aider les pays alors qu'on ne faisait que leur prêter de l'argent remboursable à des taux d'intérêt très élevés. Ensuite, on leur imposait les entreprises et même les travailleurs qui devaient exécuter les chantiers. A la fin, l'argent retournait d'où il était venu et il fallait encore rembourser en matières premières. Et même pour ces ressources naturelles, c'était encore les pays prêteurs qui fixaient les prix alors qu'ils n'avaient même de matières premières. Pour le cas de Mutunasé Makololikolo, l'ancien pays colonisateur qui l'était toujours voulait à tout prix garder la mainmise sur notre pétrole. Pour cela, il organisa la guerre pour ramener au pouvoir un dirigeant plus docile. La guerre dura quatre mois dans la capitale politique et quatre ans dans d'autres régions. Elle fit plus de quatre cent mille morts. Dieu seul sait combien de veuves, veufs, orphelins et orphelines pour une population de trois millions d'habitants. A la fin de la guerre, tout ou presque était à reconstruire. La seule question que moi je me posais c'était comment retourner à l'école...

VII. L'ignorance ça fait mal...

A Mokili Mbanga Ntaba, tout comme dans beaucoup d'autres villes du pays, les envies de liberté se murmuraient, tout en prenant le grand soin de ne pas être entendu par une oreille étrangère ou indiscrete. Il ne fallait pas être surpris en flagrant délit de critique du régime en place. Alors que la loi fondamentale du pays garantissait la liberté d'expression et de penser, personne dans le pays n'y croyait. Tout le monde savait que cette loi n'était en réalité qu'un guet-apens pour les plus ignares qui y croyaient... Mutunasé Makololikolo c'était un régime policier qui écrasait la moindre contestation dans l'œuf à défaut de l'étouffer. Les miliciens protecteurs du régime ne croyaient pas en l'étouffement. Ils pensaient et se le répétaient qu'il y avait trop de chance de survie avec l'étouffement des œufs. Pour eux, il fallait simplement les écraser.

Mutunase Makololikolo la peur avait fini par prendre le dessus sur toute chose, sur tout le monde et sur tout le pays. On vivait dans la peur. On respirait la peur. On imaginait même dans la peur... Les nouvelles des atrocités sur des opposants politiques ou de simples citoyens faisaient vite le tour du pays, et cela inquiétait tout le pays à l'exception du guide-visionnaire, père de la révolution des mouches et dictateur infatigable Matoyimangongi Motemabololo et ses suppôts. La situation alla de mal en pis avec l'arrivée des Grandes Oreilles, qui n'étaient autre que les services de renseignement du pays. Le régime décida de les rendre plus visibles et plus efficaces. Au moment où d'autres pays réfléchissaient sur la construction de nouvelles universités, à Mutunase Makololikolo on pensait à faire peur à ses habitants. La peur se multiplia par je ne sais combien de fois. Les oreilles du régime étaient de plus en plus présentes et partout. La peur était populaire et on pouvait même la lire sur certains visages. Elle réussit même à retourner le cerveau de certaines personnes pour les obliger à réfléchir à l'envers.

Selon certains cerveaux retournés, le régime était dans son droit de se protéger face aux nombreuses attaques et coups d'Etat manqués. Même sans évoquer les raisons que je viens de mentionner, pour eux le simple fait que le dictateur se retrouve là au pouvoir, c'était suffisant pour qu'il se batte pour défendre son pouvoir, ce pouvoir que les cerveaux retournés qualifiaient de "sa chose" c'est-à-dire la chose du dictateur. Qu'il faille mettre le pays à feu et à sang pour cette conservation de pouvoir, cela importait peu. Leur argument favori était que le guide dictateur infatigable se battait pour sa chose... Et si tout le pays savait que les barbouzes du régime et leur guide fomentaient des coups d'Etat pour incriminer les vrais opposants (les faux opposants fabriqués par les officines du pouvoir existaient dans le pays) et les vrais membres de la société civile qui refusaient d'aller à la mangeoire et devenaient gênants, les cerveaux retournés refusaient d'y croire. Le comble c'est que lorsque Ya Guigui, l'un des rares journalistes d'investigation – si ce n'était pas le seul – avait réussi à ramener à la lumière du jour le faux coup de rébellion que le dictateur et l'un des *nganga*¹ (celui qui soignait son frère fou), avaient mis en place pour exterminer les populations du sud du pays hostiles à son régime, les caciques du régime trouvèrent un subterfuge pour calmer l'opinion. Personne ne prit même la peine d'écouter l'allocution du guide autoproclamé qui expliquait les origines de la rébellion, malgré le fait qu'elle fut diffusée à la radio et la télé nationales. Mais comme par enchantement, les cerveaux retournés s'accrochèrent à la version médiatisée par la dictature.

Or, tout Liboulwa Mayi connaissait Nganga Bimangu, son pouvoir mystique et ses capacités de guérisseur. Tout le pays lui reconnaissait ce mérite, mais personne ne l'imaginait devenir

¹ Guérisseur traditionnel doté de pouvoirs mystiques (dans la langue du pays)

chef d'une rébellion. Donc quand sa photo commença à circuler à la télé et sur les réseaux sociaux avec en commentaire la mention “*Wanted pour rébellion et attentat contre l'Etat*”, tout le pays se mit à rire... Mais pas les cerveaux retournés qui avaient pour Dieu le dictateur en chef et guide suprême Matoyimangongi Motemabololo. Pour eux tout ce qui sortait de l'imaginaire et de la bouche du dicteur, c'était la vérité absolu. Quelle ne fut pas leur stupéfaction lorsqu'ils virent presque tout le pays rire des propos du guide dictateur infatigable. Au lieu de se remettre en cause, ils s'offusquèrent et décidèrent de former une milice d'autodéfense pour “la sauvegarde de la chose du guide” c'est-à-dire le pouvoir. Le pays se remit à rigoler encore plus fort et plus souvent que d'habitude. Mais cela ne dura que le temps d'une lune. La milice d'autodéfense se mit très vite en service avec les représailles et le pays se calma très vite. On se remit à rire sous les aisselles et plus tard à ne même pas rire du tout. L'excès de zèle des miliciens de la chose du guide fut sans égal. Si bien que rire à gorge déployée avait fini par être considéré comme un délit d'offense au chef de l'Etat.

Avant de devenir une milice, les cerveaux retournés c'était un groupe d'individus qui émergeaient entre celui des convaincus du régime et celui de ceux qui étaient farouchement opposés aux agissements barbares du dictateur et ses suppôts. Le groupe des cerveaux retournés était constitué en majorité des ressortissants de l'ethnie du dictateur (ceux que tout le monde nommait les gens de l'Ouest) ainsi que toutes les personnes qui allaient à la mangeoire du régime. Ces gens, qui pour la plupart profitaient des largesses de la dictature et de son chef, en étaient devenus ivres. D'une ivresse si forte que personne n'était en mesure de les résonner. C'était le dernier degré l'ivresse. Ils étaient prêts à saigner tout le pays, rien que pour maintenir le dictateur au pouvoir. Il est vrai que « on ne chie pas là où on mange », mais cet adage ne cadrait plus avec la réalité décrivant les cerveaux retournés qui incarnaient en chair et en os l'expression être convaincu jusqu'à la moelle épinière. Mais puisqu'un malheur ne vient jamais seul, les défenseurs de la chose du guide dictateur infatigable poussèrent le bouchon tellement loin que le guide en personne décida un soir de dissoudre cette milice. Vous vous demandez sûrement comment un être aussi imbu de sa personne que Matoyimangongi Motemabololo aurait-il pu dissoudre une milice qui faisait son affaire, n'est-ce pas ?

Tout commença un soir de saison où des pickups déboulèrent aux alentours du Palais des Montagnes². Ces véhicules, dont les cerveaux retournés étaient récipiendaires au lendemain de leur sortie officielle en directe de la télévision nationale, c'était l'œuvre du guide de la révolution des mouches. Il n'aurait sûrement jamais imaginé, qu'un jour on lui ramènerait son épouse préférée presque nue abord de l'un de ces véhicules. Mais ce fut bien ce qui allait se produire ce soir-là lorsque des klaxons et des cris ineffables le tirèrent de sa traditionnelle sieste de vingt heures. Du haut de son balcon, qui donnait une vue parfaite sur les alentours du palais, le dictateur infatigable (qui deviendra le dictateur fatigué après ces événements) ne reconnut pas sa première épouse. Elle presque nue et sans ses traditionnelles grosses perruques qui ruinaient le pays. Il voulut demander qu'on lui fasse venir son aide de camp avant de s'apercevoir que ce dernier était déjà derrière lui. La situation était si grave que même Matolo (l'aide de camp du guide de la révolution des mouches) qui n'avait pas le droit d'accéder à la chambre à coucher s'y retrouva sans prévenir. N'ayant visiblement pas saisi l'ampleur de la situation, il lança à son aide de camp :

- Mais qu'est-ce que tu fous là toi ?

² Nom du palais présidentiel

- La situation est grave mon général. J'ai été...
- C'est comment ? Les rebelles du Sud ont attaqué ?
- Non, mon général. Je disais que j'ai été sonné par ce que j'ai vu bas, pardon
- Est-ce que tu vas me dire qui est mort à la fin ?

En bas du palais, les cerveaux retournés qu'on avait rebaptisé *Les Convaincus* continuaient à chanter à tue-tête des champs obscènes, comme chaque fois qu'ils attrapaient un gros poisson qu'il fallait livrer au dictateur infatigable en personne et sans protocole. Donc quand ils arrivèrent cette nuit-là avec abord leur gros poisson, en l'occurrence la première dame presque nue, l'aide de camp leur suggéra sagement de la lui remettre sans remue-ménage et de ne jamais reparler de cette histoire au guide, personne ne fit même semblant de l'avoir écouté. Les chefs de groupe des Convaincus détournèrent visages et regards en guise de refus. Pourtant ils auraient dû l'écouter, mais *Les Convaincus* c'était vraiment des cerveaux retournés comme le précisait leur ancienne appellation héritée de l'intarissable imagination des gens de Liboulwa Mayi. Ils insistèrent pour voir le guide de la révolution des mouches en personne pour lui remettre leur trophée. Sauf que ce qu'ils pensaient être un trophée c'était la préférée de leur dieu. Mais comment auraient-ils pu l'imaginer d'un homme qui se mariait à la fin de chaque année depuis son arrivée dans le ventre de sa chose ?

- Enfin Matolo tu vas me dire ce qui se passe au lieu de me regarder avec tes gros yeux de cochon ?

L'homme restait figé, avant de commencer de suer à grosses gouttes sans mot dire... Il ânonna une phrase tellement décousue que son interlocuteur n'entendit que

- ... c'est madame...
- C'est Ma quoi ? Qu'on m'apporte mes jumelles et mes lunettes !

Matolo savait qu'il n'avait pas à expliquer à son ami président ce qui se passait en bas du palais. Pour éviter que les foudres qui allaient s'abattre sur *Les Convaincus* ne passent par lui, il ne devait pas mettre sa bouche dans cette affaire. Il savait que pour cette femme le dictateur infatigable avait fait assassiner son principal adversaire qui n'était autre le colonel Mandefu, ainsi que deux de ses propres ministres accusés de "trahison et rébellion contre premier l'Etat". Mais le véritable motif de ces assassinats dont on exposa les corps dans le plus grand stade de la capitale, pour soi-disant les raisons de la révolution, c'était une affaire de fesses. Le colonel Mandefu était un brillant officier de l'armée qui avait fait ses études hors du pays avant d'y retourner travailler. Il était pressenti comme le futur président du pays, tellement il était célèbre à son poste de chef d'état-major et son charisme ne laissait personne insensible. Il était l'époux de Mâ Léoni, avant d'être assassiné par Matoyimangongi Motemabololo quelques semaines après son putsch. Ce dernier voulait à tout prix récupérer Mâ Léoni, la femme la plus fessue de la république qu'on surnommait aussi la maman nationale à cause de sa générosité légendaire.

- Mais ça c'est quoi ça Matolo ?

Avait fulminé le guide de la révolution des mouches ! En regardant dans les jumelles, il venait de saisir l'ampleur des dégâts. Il avait vu sa préférée : serviette de douche attachée autour de la poitrine, les cheveux hirsutes et la honte dans les yeux. Il connaissait ce regard. C'était le même que celui qu'elle fit la première que les services secrets l'avaient ramenée discrètement au Palais des Montagnes après l'avoir surprise en flagrant délit d'adultère avec feu le ministre des sports.

- Qu'on me les fusille tous sauf leurs chefs !
- Il y a Mâ Léoni dans le groupe mon général

Avait retorqué Matolo en crient ou plutôt en vociférant, comme pour toutes les réponses qu'il devait donner à tous les ordres que son général dictait, presque avec le même ton que le sien...

- Léoni au palais !
- Mais mon général elle a été...
- J'ai dit Léoni au palais !

C'était le dictateur qui avait grogné sur son aide de camp. Ce dernier quant à lui semblait dépassé par les événements du devant le Palais des Montagnes...

Depuis cette nuit-là, on apprit par je ne sais quel moyen, le talent caché de la première dame malgré elle d'une république loufoque. Son infidélité et leurs nombreux épisodes firent le tour du pays. Mais curieusement, le dictateur infatigable guide suprême de la révolution des mouches et ses 39 épouses ne suscitaient pas vraiment de débat. L'on préférerait parler des fesses de Mâ Léonie et de potentielles actions qui se seraient passées entre elle et ses nombreux copains d'infortune. Les mariages annuels de Matoyimangongi Motemabololo qui suivirent les 39 premiers ne susciterent presque plus d'intérêt et, même la dissolution de la milice des *Convaincus* passa inaperçue ainsi que l'exécution sommaire des chefs miliciens... Ils avaient pensé que les preuves de leur dévouement pour sa personne pèseraient plus que sa première femme ; rien à faire. Ils s'étaient mis le doigt l'œil et leurs chefs finirent pendus en tenue d'Adam au stade de la révolution des mouches. Comment ces crevards de *Convaincus* avaient-ils pu imaginer une seule seconde qu'ils pouvaient protéger le général fou de lui-même ? C'est certainement la force de l'ignorance, cette pathologie du siècle qui fait oublier aux humains qu'ils ignorent plus qu'ils ne connaissent...

Si le pays s'était mis à rire dès l'annonce des recherches du chef des rebelles dont la tête était mise à prix, c'est parce que tout le monde savait que ce dernier avait passé des années à soigner toute sorte de maladie sans demander un seul sous à ses nombreux patients. Ces derniers étaient souvent contraints de le forcer de recevoir un cadeau pour certains, ou de l'argent pour d'autres. C'est cette générosité accouplée aux résultats extraordinaires de ses travaux qui lui valurent la renommée qui le précédait partout. C'est d'ailleurs pour ces mêmes raisons que Matoyimangongi Motemabololo avait décidé de le faire venir au palais présidentiel pour qu'il soigne son frère cadet, qui souffrait de folie depuis plus de trente pluies. C'est-à-dire depuis le troisième coup d'Etat du dictateur, coup qui fut aussi le celui de sa prise de pouvoir. La légende raconte que ce sont les âmes errantes des nombreuses victimes innocentes de la guerre civile, occasionnée par le coup de force de son aîné, qui s'emparèrent du cadet en représailles pour le sang versé. Car une autre légende populaire du pays dit qu'on ne peut pas verser impunément du sang innocent. Elle ajoute que du sang innocent versé injustement réclame toujours vengeance et justice, jusqu'à ce que le vrai coupable paye pour son forfait. En effet, avant de tomber sur Nganga Bimangu, le guide dictateur infatigable avait consulté plusieurs devins-guérisseurs et voyantes qui lui avaient fait des révélations terrifiantes qui l'empêchaient de dormir paisiblement depuis le début de son règne : il devrait mourir pour que cesse la folie de son frère cadet. Mais plutôt que de les écouter ou chercher un moyen de conjurer le sort, il en fit fusiller deux et le troisième n'eût la vie sauve qu'en promettant, après moult supplications, de lui trouver un vrai nganga plus fort que tous, au bout de trois jours. Ce dernier qui devrait

régler le problème définitivement se trouva miraculeusement empêtré dans une affaire de terrorisme contre l'Etat.

En réalité, tout le pays savait que le dictateur infatigable avait encore fomenté un sale coup pour se venger du récent soulèvement populaire avorté dans le Sud du pays. En effet, les récentes élections présidentielles, qui devraient voir la réélection sans problème du guide de la révolution des mouches, avaient tourné en sa défaveur. Le président de la commission qui organisait les élections avaient été convaincu, par l'opposition politique et la société civile, de ne pas tripotouiller les résultats. Comme ça verrait de ses propres yeux comment son général de candidat perdrat cette élection. *Convaincu* de son était, Mandoussou, qui était aussi de la même ethnique que le dictateur se laissa prendre au piège. Dans son entendement, le guide dictateur infatigable ne pouvait en aucun cas perdre une élection. Vu sa popularité et la somme colossale que proposait le camp d'en face, il signa le contrat sans même prendre la peine de zyeuter les clauses. Mandoussou était issu des cerveaux retournés, il était persuadé que le guide dictateur infatigable remportait toutes les élections sans tricher. Il prit donc le risque de parier avec l'opposition que son candidat allait l'emporter haut la main. Il accepta même de prendre des observateurs des parties de l'opposition dans ses locaux. Ces derniers firent un travail extraordinaire dans les vingt-quatre heures qui étaient dédiées à la présidentielle. Il n'eut pas de débat public, le dictateur ayant eu marre de ses propres balbutiements en direct de la télé nationale, il décida unilatéralement de ça de la course à la présidence. Le journaliste vedette qui présentait cette activité, trouva juste de se plaindre de cette décision. Il finit en prison et mourut trois plus tard dans des circonstances très louches.

L'affaire de l'élection présidentielle tourna vite au vinaigre. Car lorsque le dictateur infatigable s'aperçut de la supercherie savamment organisée par l'opposition et la société civile, il était trop tard. Les résultats compilés le donnaient perdant. Furieux, il fit disparaître le président de la commission nationale qui organisait les élections avant de mettre l'armée dans la rue. Elle avait pour ordre de s'en prendre aux populations du Sud qui, en plus d'être hostiles et rebelles au régime du guide, étaient déjà en train de manifester dans les rues des grandes villes pour exiger le respect de la vérité des urnes. Matoyimangongi Motemabololo n'était pas de cet avis. Alors il sortit ses barbares de l'armée pour mater les manifestants. Une résistance farouche s'opposa à la première tentative de répression. C'est pourquoi le dictateur passa au plan B, qui consistait à introduire un faux chef rebelle et quelques faux manifestants parmi les vrais manifestants qui en étaient arrivés à exiger la chute du régime. Avec des armes sous les manteaux, ces infiltrés déroulèrent leur plan macabre. La première phase du plan exécutée, la répression battit son plein et parmi les survivants furent contraints à l'exil. C'est ainsi que la seconde phase du plan entra en jeu. Elle consistait faire durer la fausse rébellion pour continuer à massacer les populations civiles et innocentes du Sud du pays.

Mais comment en était-on arrivé à transformer un *nganga* en un vulgaire pantin chef rebelle ? En fait, Matoyimangongi Motemabololo savait qu'il n'obtiendrait pas le consentement de Bimangou sur un sujet aussi sensible. Alors il kidnappa l'épouse, les enfants et la mère du *nganga* Bimangou pour lui mettre la pression. Ce dernier n'eut d'autre choix que d'accepter le sale boulot pour sauver sa famille. Le dictateur était malin sur ce coup. Il aurait pu prendre n'importe qui pour ce rôle, mais il savait que le charisme et la renommée de Bimangou, auprès des gens du Sud et tout le pays, n'avait pas d'égal. Son plan machiavélique fonctionna à la perfection jusqu'à ce que la mère du *nganga* décède. Le dictateur supplia Bimangou de rester en brousse pour maintenir les rebelles en place, mais ce dernier jura sur la tombe de feu son

père qu'il marcherait sur la capitale, s'il le faut pour renverser le régime, et enterrer sa mère. Bien que craignant de perdre le contrôle sur la rébellion, le guide dictateur infatigable ne prit pas la menace au sérieux. Révolté à l'idée de ne pas pouvoir enterrer sa mère, *nganga* Biamangou jugea qu'il n'avait plus rien à perdre. Les rebelles ne sachant pas qu'il avait un lien avec le dictateur, ils s'excitèrent à l'idée de prendre d'assaut la capitale.

La surprise s'empara du Palais des Montagnes ce matin d'avril quand des tirs à l'arme lourde à 4 heures du matin. La ville se terra comme d'habitude. Les coups de feu étaient monnaie courante dans le pays. Il ne se passait pas deux ans sans que le dictateur ne fomente un coup d'Etat ou une tentative de déstabilisation. Et tout cela était toujours rythmé par la musique des fusils. Le palais fut encerclé en un rien de temps. Oui, en moins de 2 heures du temps la sécurité du palais abdiqua. En réalité, le régime dictatorial de Mutunasé Makololikolo ne tenait que par la terreur. Les militaires passaient la majeure partie de leur temps dans les bars de la capitale. Le ministère de la défense ne faisait aucune formation et vu que le pays n'était pas dans un conflit ouvert contre un autre pays, c'était la garde présidentielle qui assumait les prérogatives de l'armée. Ce n'était pas le rôle de la garde du guide de la révolution des mouches, mais le pays marchait sur la tête. Donc tout ce qui était anormal était devenu normal et le pays continuait à marcher sur la tête. Mais ce matin-là, le dictateur comprit que le pays marchait réellement sur la tête. Car lui qui était habitué à dormir jusqu'à 10 heures fut réveillé à 4 heures du matin, même le pays se leva plus tôt que d'habitude. Sans aucune surprise, la garde présidentielle craqua et les rebelles s'emparèrent non seulement du palais, mais aussi du pouvoir. Le seul problème c'est que *nganga* Bimangou n'était pas préparé pour prendre le pouvoir. Son coup c'était pour faire payer son arrogance à l'homme qui voulait l'empêcher de venir dans la capitale pour enterrer sa mère. Mais au final, c'est une affaire de funérailles qui fit le bonheur de tout un pays...

A genoux face à son nouveau bourreau, le guide de la révolution des mouches dictateur infatigable, Matoyimangongi Motemabololo implorait tous les dieux pour que *nganga* Bimangou épargne sa vie. Dans la vie rien n'est vraiment jamais acquis. Dire que c'était une scène improbable il y a à peine quelques jours, c'était juste incroyable. Même La Terreur a eu peur ce jour-là. Oui, le fils aîné du guide de la révolution était surnommé La Terreur et ce n'était pas un hasard. C'est lui qui s'occupait du pays lorsque son père devait effectuer des voyages et réunions officiels, comme à l'ONU, à l'Union africaine et autres réunions internationales. Eh oui, même un dictateur infatigable, sanguinaires et violeurs des droits humains peut se retrouver à l'ONU ou d'autres trucs diplomatiques de ce genre. A mon avis il ne devrait pas, mais voilà, il n'y avait pas que Mutunasé Makololikolo qui marchait par la tête, le monde aussi marchait par la tête de temps à autre... En tout cas, La Terreur c'était vraiment le fils de son père et même pire. Aucune belle femme, même mariée, ne devait faire la une des cafés de la ville sans que La Terreur ne pointe son nez et s'en accapare. De femmes ou copines d'artistes, de citoyens lambda ou de hauts cadres du régime, il ravissait les femmes des gens sans problème, faisait assassiner le mari si ce dernier ne lâchait pas prise. Oui, il y avait des maris qui, se sentant lésés ou humiliés, décidaient d'en découdre avec La Terreur. Hélas, leur adversaire n'était pas un enfant de cœur. Il instrumentalisait une partie de la police pour mener ses opérations coup de poing. Et lorsqu'ils arrivaient dans un quartier, tout les commerces fermaient au même moment que les portes et fenêtres des maisons environnantes du coupable qui avait osé défier La Terreur. Il ne ravissait pas que des femmes, mais aussi les belles voitures et mêmes. A la fin, plus personne dans le pays n'osait avoir une belle femme et se présenter dehors avec elle. Tou.te.s

ceux.celles qui avaient des objets de valeurs, qui pouvaient susciter l'appétit insatiable du fils du dictateur, se cachaient...

Mais ce matin d'avril, après l'invasion du palais, le guide de la révolution des mouches fut abattu d'une balle dans la tête. Personne ne pouvait dire avec exactitude d'où était venue cette balle miraculeuse. De tous les rebelles sur place, personne n'avoua avoir tiré. Quelques jours plus tard, alors que *nganga* Biamangou assumait la transition du pouvoir, sans vraiment savoir comment fonctionnait ce machin qu'on appelait pouvoir (c'était ses mots), en attendant les premières élections démocratiques du pays, des versions très différentes du coup d'Etat (les médias internationaux avaient décidé de qualifier ainsi la chute du guide, alors qu'en réalité c'était juste la colère d'un fils, qui voulait à tout prix enterrer sa mère, qui se transforma en la chute d'un régime autoritaire) apparurent dans chaque coin de rue, les unes aussi biscornues que les autres. A Liboulwa Mayi, c'était le quartier qui donnait le rythme à tout le pays, on racontait que *nganga* Biamangou avait mystiquement fait exploser la tête du dictateur en invoquant l'un des esprits de combat qu'il connaissait. Dans d'autres villes et quartiers du pays, on disait que la mafia internationale (communauté internationale), ayant eu vent de la descente des rebelles vers la capitale, y avait dépêché un sniper mercenaire pour en finir avec le guide la révolution des mouches qui risquait de divulguer certains secrets sensibles de la gestion du pays et du monde aux rebelles... Une autre version racontait qu'un rebelle vindicatif avait discrètement fait usage de son arme pour en finir avec l'assassin de son père (un opposant politique assassiné par le régime à l'époque où les cadavres étaient exposés au sein du stade de la révolution des mouches pour apeurer toute personne qui aurait des velléités de faire tomber le régime) ...

On créa aussi beaucoup de versions pour le lynchage de La Terreur, qui eut lieu au Grand Marché de la capitale. Au lieu de sauver sa peau, compte tenu de son passé de terreur, le fils du dictateur infatigable avait pensé qu'il pouvait se rendre au Grand Marché de la capitale pour enrôler des volontaires, moyennant quelques billets de banque, afin de créer une milice dans l'immédiat et aller sauver le pouvoir de son père. C'était sans compter sur la dent que presque tout le pays avait contre lui. Ce qu'ignorait le jeune bourreau successeur annoncé de son père, c'est que les nouvelles de l'action des rebelles avait déjà fait le tour du pays et ce, bien avant même que ces derniers ne capturent son père. Dès qu'il finit son petit speech, dans lequel il insultait presque tout le Grand Marché en traitant les gens de lâches qui étaient incapables de défendre leur président, la première réponse fut un caillou sur la tête. Ayant compris qu'ils ne pouvaient rien face à la foule déchaînée du Grand Marché (ce marché était l'épicentre de toutes les révoltes qui secouaient le régime de Mokili Mbanga Ntaba et le dictateur faisait de tout son possible éviter d'énerver ses vendeurs), ses gardes prirent la fuite en abandonnant La Terreur entre les mains des gens du marché. Ils connaissaient la réputation de têtes brûlées des gens du Grand Marché. On le bastonna jusqu'à ce qu'il perdit connaissance. Juste au moment où les derniers coups l'envoyaient au sol et pendant commença à se faire piétiner par une foule en hystérie, une voix dans la foule lança :

- Qu'on lui verse de l'essence et qu'on le...
- Oui, vite !
- Dépêchez-vous !

En un lapse de temps, l'essence se répandit sur le corps de La Terreur. Un pneu, puis deux et trois suivirent, encore de l'essence... Tout se passa tellement vite qu'au moment où son corps

prit feu, une grande partie de la foule marchait déjà vers le Palais des Montagnes qui fût saccagé pendant les heures qui suivirent... Le corps du fils du guide de la révolution des mouches dictateur infatigable et père fondateur du parti des *Convaincus*, brûla avec les derniers espoirs des dignitaires du régime ainsi que le siège de leur parti, suivi de leurs maisons, leurs grosses voitures qui polluaient la capitale et les locaux de certaines institutions... Comme quoi, on pouvait tromper une partie de la population pendant un moment, mais pas toute la population tout le temps. Le peuple a une mémoire d'éléphant. Il sait quand un régime est bon ou mauvais. Il enregistre les bonnes et les mauvaises actions d'un régime. Il peut subir les injustices et la répression pendant une longue période, mais le jour où le peuple prend conscience de son pouvoir et de sa force, il suffirait d'une étincelle pour qu'il embrase un régime aussi répressif soit-il...

VIII. On naît, on vit, on meurt et on passe de l'autre côté...

Je marche encore...

Sur les chemins
Qui mènent à ma vie
Je caresse l'espoir
De vivre heureux :
Un toit, une mère heureuse
Un fils, une fille en bonne santé
Une femme, une famille paisible : l'AMOUR –
Une société digne et libre
Une Humanité retrouvée : PAIX, RESPECT et PARTAGE

Mais les rêves ne sont jamais assez
Lorsqu'il faut marcher des pays entiers
Sans avoir la mémoire en lambeaux...
Alors j'ai encore marché – j'ai dû me battre
Les vents ont parfois été violents
Les erreurs montagneuses
Et la peau des échecs parfois trop dure – Epaisse

J'aurais dû faire certaines constructions différemment
Même si nombreux pensent que je parle franc
Mais est-ce que je dis vraiment tout –
Donc quand tu me croiseras prochainement,
Passe ton chemin et surtout
Ne t'arrête pas après les salamalecs

Si nos routes se croisent
Sans que nos vies ne se parlent
A quoi servent les routes ?

On paraît bien
On semble croquer la vie
Pourtant c'est elle qui nous croque –
On passera tou.te.s
Et les pluies qui viennent
Ne seront pas clémentes

Mais qu'importent les orages
Il nous faudra rester debout
S'assumer et croire en l'Humain
Avant que la Dernière Nuit ne nous étouffe...

Dans beaucoup de cultures de notre continent, la vie ne s'arrête pas à la mort. Elle est continue et se déploie au-delà de la vie terrestre ou physique : la mort est considérée comme une étape permettant aux vivants de passer d'un monde physique à un autre monde spirituel ou métaphysique. Le plus important dans la vie, aime-t-on répéter par ici, c'est ce que l'on apprend et ce que l'on lègue à la postérité. Et, au vingt et unième siècle, la connaissance c'est le souffle de vie. Un souffle de vie sans lequel l'existence humaine ne saurait être autre chose qu'un tas d'obscurité dans un univers méconnu. Sans la connaissance, l'on se meurt de l'intérieur. Et Dieu Seul sait combien c'est horrible de mourir de l'intérieur. Car si être humain au vingt et unième siècle est un métier à très hauts risques, être et demeurer dans l'ignorance en est l'un des pires cauchemars qu'une personne puisse vivre. Il faut aller vers la lumière. La connaissance. Sortir de l'ignorance, c'est un calvaire que de nombreux individus ne veulent pas supporter. Et pourtant c'est le chemin du salut. De nos jours, ce sont des rêves de ferrailles et de bétons qui animent les individus. Curieuse époque où l'on annonce le progrès de l'espèce humaine par des possessions éphémères, sans tenir compte de toutes ces contradictions ambiantes qui angoissent et égarent l'humain. Le salut de notre espèce ne viendra pas de la ferraille, et moins encore du béton et des plastiques. J'en suis persuadé. Il faudra que l'on se sauve autrement. Ni le béton, ni la ferraille ou le plastique ne sauraient sortir l'humain de cette impasse où s'engouffre notre espèce...

En effet, c'est quand même une époque terrible que le 21^e siècle ! On assomme la nature, on pollue les eaux, on éventre la terre, on empoisonne l'air, on acidifie océans et fleuves – même les petites rivières ne sont pas épargnées –, on saccage les brousses et les savanes, on pompe les sous-sols, on brûle tout et on parle quand même de sauver la planète ! Non mais quelle blague ! En tout cas il faut déjà commencer par se sauver nous-mêmes, avant de sauver la planète ou la nature. L'humain ne peut sauver quoi que ce soit. Car en réalité la nature s'en fout de nous. Elle était là avant nous et y sera encore des millénaires après nous. La nature se réadapte toujours. Si les humains n'arrêtent pas de faire les cons, la nature nous fera sauter pour continuer son aventure ! Oui, la nature n'a pas vraiment besoin des humains pour exister, et l'univers encore moins. Donc, avant qu'il ne soit trop tard, il faut que l'être humain se ravise et cesse de jouer les héros de la nature. Avec ou sans nous sur terre, la vie continuera. Cela peut faire froid dans le dos, mais c'est la vérité. La preuve c'est que depuis l'apparition de l'espèce humaine sur terre, plusieurs espèces ont disparu et continuent de disparaître. Cela arrive non pas parce que l'on en a besoin pour survivre, mais par caprice et simple esprit de gaspillage...

Il a donc fallu oser le rêve. Car rêver ça rend léger pour planer au-dessus des vicissitudes de l'existence humaine. Rêver c'est s'ouvrir les portes et les fenêtres des possibilités du futur. Tout est d'abord un rêve avant de devenir réalité. Le rêve fait avancer l'humanité, la haine la fait stagner et l'ignorance l'égare complètement. C'est sans doute pour cette raison que l'un de mes professeurs au collège me répétait sans cesse : “ instruis-toi autant que tu peux...” Il voulait m'éloigner du gouffre de l'ignorance pour m'épargner la marche de l'ombre. Car être ignorant c'est vraiment marcher dans les ténèbres les yeux fermés, sans savoir réellement où aller. Cette phrase de vie, prononcée par un enseignant que j'ai perdu de vue depuis la guerre, c'était une véritable source d'inspiration et de motivation. Ce que cette phrase signifiait réellement c'est que lorsque tu n'as pas eu le temps d'apprendre ou d'être encadré, tu te retrouves à errer comme une feuille morte emportée par le vent. J'ai dû marcher et courir des livres entiers pour m'épargner la mort de l'esprit.

Au début, j'ai parcouru des livres et des livres parce que je voulais apprendre suffisamment pour finir médecin comme mon Père. Je ne sais pas d'où m'était venu cette idée mais j'y tenais fortement. A telle enseigne que lorsqu'un jour de saison sèche, une délégation des nations unies débarqua dans notre classe pour poser des questions à un maximum d'élèves possibles (il paraît qu'il s'agissait d'un sondage, je ne l'ai appris que plus tard) sur ce qu'ils voulaient faire ou ce qu'ils voulaient devenir dans la vie, j'avais répondu médecin ou écrivain... C'était la première fois qu'on me posait cette question, mais ma réponse était prête depuis des années. Le processus de formation de cette idée m'échappe. Ce qui me revient à l'esprit, c'est que cette idée m'a obsédé pendant toute mon enfance. Chaque nuit je rêvais médecine et je me réveillais avec un grand sourire...

Père était médecin. C'est ce que j'ai entendu. Je ne l'ai pas vraiment connu. Il est parti très tôt. Un voyage dont on ne revient jamais. C'est ce que disait Mama. Et j'ai beau fouillé dans ma mémoire, je n'ai aucune image de lui. Aucune odeur. Aucun visage. La seule chose lointaine de mon enfance dont je me souvienne c'est ma brûlure au village de Mama. C'est la mémoire la plus ancienne de mon bas âge. Elle rivalise avec celle de la disparition de Mandoyi, la fille lumière à la peau huile de palme : ma petite sœur chérie jamais revue... Oui, Père était médecin. Beaucoup de témoignages l'attestent. J'ignore par quel miracle cela s'est produit, mais il avait suffi que j'apprenne que Père fut médecin pour que cela devienne une obsession pour moi. Les enfants sont comme des terres arables où il faut semer les bonnes graines. C'est pourquoi il est très important de souligner que les rêves qu'on montre aux enfants peuvent les sauver ou les perdre complètement.

J'ai continué à rêver de médecine jour et nuit durant toute mon enfance. Après le premier diplôme de ma vie, je passé de l'école primaire au collège et j'ai continué à rêver de médecine. Dans mon entendement, je me rapprochais de mon rêve de faire comme Père. Mais en réalité je m'en éloignais sans m'en rendre compte. Et quand j'ai obtenu mon deuxième diplôme, c'est là que je me suis aperçu que je m'étais éloigné de mon rêve d'enfant. Pas que je n'aie pas voulu poursuivre le rêve en question, mais l'administration m'avait contraint à l'abandonner. On m'avait fait comprendre que je n'étais pas assez fort en mathématiques. Je ne pouvais pas m'inscrire dans une série scientifique au lycée. Cela signifiait que je ne pouvais pas faire des études de médecine plus tard. C'est à peu près de cette façon brusque qu'on m'a empêché de réaliser l'un de mes rêves d'enfance. Comment allais-je donc expliqué tout cela à Mama que j'avais finalement embarquée dans mon rêve ? Ce soir-là j'arrivais à la maison très lentement. Le pas hésitant et l'humeur pas sûre. Mama comprit toute suite qu'il se passait quelque chose.

- Qu'y a-t-il Liso ?

S'enquit-elle en me caressant la tête. En réalité elle avait du mal à me caresser le crâne. Car à cette époque-là, ma coupe afro aux cheveux hirsutes ne lui permettait pas de faire mieux...

- Rien Mama...
- Allons mon fils, raconte-moi tout... C'est l'école n'est-ce pas ?
- Oui Mama...
- Alors parle-moi, je vais essayer de comprendre.
- Mais tu le sais déjà Mama...
- Non mon fils, Mama ne sait pas toujours tout. Dis-moi ce qui te tracasse...

Effectivement Mama connaissait exactement la tête que je faisais quand il y avait des histoires avec l'école. Et celle-là c'était spécialement quand je n'étais pas content. Mais pour cette fois-là, elle ne savait pas ce qui s'était réellement passé. Elle ne pouvait pas comprendre grand-chose de mes explications de collégien. Les signes de la langue de mon apprentissage lui étaient inconnus. A part quelques mots qui s'étaient violemment insérés dans nos langues, la langue à travers laquelle j'apprenais à apprêhender le monde était un mystère pour Mama. Alors pour faire le plus court possible, je lui ai directement fait comprendre que notre rêve commun de médecine était tombé à l'eau. J'avais obtenu mon diplôme avec la moyenne, et j'avais le droit de poursuivre mes études, mais il fallait mettre une croix sur la médecine. Elle était triste et avait du mal à le cacher. Mais en bonne mère africaine, elle me prit dans ses bras et me rassura en me faisant comprendre que tant que je pouvais poursuivre mes études, cela lui était égal que ce soit dans le domaine de la médecine ou pas. Vous vous en doutez bien qu'on ne parlait pas en français mais dans sa langue à elle ou plutôt celle de Mamiika...

Mama ne me parlait jamais en français. Et je lui suis reconnaissant pour cela. Car en ces temps troubles où les langues étrangères mangent et dévorent nos langues locales, je ne sais pas comment j'aurais pu me sentir si je ne parlais aucune des multiples langues de mes parents. Ce qui est sûr c'est que je m'en serais senti très mal toute ma vie. Contrairement à cette multitude de jeunes citadins qui ne se reconnaissent et se sentent évolués que lorsqu'elle parle des langues étrangères, moi je ne me suis jamais senti à l'aise dans ma peau avec la langue et la culture d'autrui. Comparés aux leçons et toute sorte de choses que j'apprenais à l'école, à mes yeux, les contes et histoires de Mama, de Mamiika et certains de mes oncles et tantes, étaient toujours plus riches et valorisants. Je n'ai jamais pensé que mes parents étaient analphabètes. Car ces derniers savaient compter, écouter, comprendre et imaginer dans leur langue. La richesse culturelle de toutes les langues de mon pays me fascinera toujours. Et même si de nombreuses personnes ont cédé aux charmes de la civilisation prétendument moderne, sans se soucier de l'avenir de leur propre culture, moi j'ai toujours été fier de la culture de mes parents. Car elle continue de résister aux menaces féroces de disparition chantées par la télévision et les cultures venues d'ailleurs. Je ne dis pas que nous ne devrions pas apprendre des autres ou "apprendre les autres", je dis qu'il faut aller vers l'autre l'esprit libre et le cœur léger, c'est-à-dire sans haine, ni rancune ou jalouse. Car en tant qu'Humain.e.s, nous sommes tous responsables les uns des autres. Et ça c'est un état d'esprit qu'on ne saurait avoir si l'on n'est pas bien assis dans sa propre culture. L'inverse est peut-être possible, mais je n'y crois pas.

Mama avait beau faire semblant ce jour-là, quand je lui avais annoncée ce qui s'apparentait à une mauvaise nouvelle, je savais qu'elle était déçue et ça elle ne pouvait pas me le cacher. Qu'à cela ne tienne, je serai toujours fasciné par sa capacité à se mettre au-dessus des situations ou à dominer ses sentiments. Qu'importe les difficultés, j'avais l'impression que Mama avait une solution à tout. C'est certainement par naïveté infantile que j'avais cette impression. Car en grandissant, j'ai très vite senti et vu à quel point elle se débattait au quotidien. Rien que pour nous donner à manger, elle devait parcourir des distances énormes pour aller acheter des cacahuètes qu'elle cuisait en les bouillant avec du sel, avant d'aller les revendre. Oui, une fallait une valeur ajoutée pour faire manger cacahuètes aux gens de notre pays. Ça poussait partout et ne coûtait pas... Avec l'argent du bénéfice, elle faisait le marché et rentrait cuisiner avant de retourner la nuit vendre de l'igname bouilli au bord du goudron. C'est aussi avec ce même bénéfice qu'elle devait nous payer l'école, les vêtements, etc., en plus de nous faire soigner lorsqu'on tombait malade. Ah que c'était dur pour Mama. Mais je ne sais pas pourquoi au-dessus de tout ce qu'elle pouvait vivre, mon frère et moi tombions

régulièrement malade... C'était les moments les plus difficile, car lorsque l'un de nous tombait malade, une ou deux semaines après l'autre prenait le relai...

Et pourtant la vie de Mama n'a pas toujours le calvaire que je viens de décrire ci-dessus. Elle était femme d'un médecin qui gagnait bien sa vie. Elle était jeune, belle et très admirée à la fois par des hommes et des femmes. Elle partait en vacances en avion et se faisait toujours accompagnée des malles et valises bourrées d'affaires qu'elle distribuait dans tout son village. Son arrivée et son départ étaient comme une fête dans son village natale. Mama était heureuse. Et je peux le confirmer. Chaque fois que je l'ai vue et entendue raconter cette partie de sa vie, ses yeux ont toujours brillé et c'est l'une des rares fois où Mama pouvait nous raconter sa vie sans qu'elle n'ait la joue dans sa paume de main. Selon ses propres dires, cet épisode n'a duré que cinq ans. Tout a commencé avec sa rencontre avec Père, et tout a aussi chamboulé avec sa disparition. Un an après leur rencontre, Mama a eu mon frère. Et deux ans plus tard c'est moi qui suis venu au monde. Je suis resté deux avec les deux avant que Père ne disparaîsse brusquement. Mama n'a jamais pensé que les choses se passeraient si vite. Si elle l'avait su, elle se serait préparée autrement et en conséquence. Mais comme on dit chez nous : « quand la foudre veut te frapper, elle ne prévient personne ». Nous étions une famille comblée, c'est Mama qui le dit. Mais un jour, la foudre a frappé dans notre famille. Alors tout est allé vite et tous azimuts. Père est parti. Sa famille, c'est-à-dire ses frères et ses sœurs sont devenus les bourreaux de sa femme et ses enfants. Ils se sont accaparés de tous ses biens. Ils ont foutu sa femme et ses enfants dehors. La rue n'a pas été tendre. Nous avons souffert. Mama a pleuré plusieurs fois. Mais Père n'est jamais rentré. Quel voyage !

Lettre à Père... (Chant)

Papa yaka eh

Mawa !

Baniokoli Bana eh

Mawa !

Na ndèkè moko eh

Mawa !

Komba na ye

Mawa !

Mapapu Pembe eh

Mawa !

Kiki tengulu, tengulu wata tengulu

Kiki tengulu, tengulu wata tengulu

Père

Je ne sais pas comment
Commencer cette lettre
La Terre seule sait
Ce qu'elle a englouti comme amour
Le Ciel voit
Et Dieu Seul sait ce que tu es devenu

On nait
On vit
On meurt
On passe de l'autre côté
Mais de là où tu te trouves
Est-ce que tu nous entends
Est-ce que tu vois nos peines
Est-ce que tu écoutes Mama gémir

Chaque nuit qui passe son âme chante la désolation
Nos petits cœurs tremblent
Nous sommes tristes
Nos gorges se serrent et s'assèchent
Nos mains tremblent
Et nous avons peur
Pourras-tu rentré un soir ...

Tu étais un homme de bien
Les témoignages sont légion
Tu étais un vrai soutien
Pour tes proches et ta famille
Les témoins sont nombreux
Et tes actes parlent encore

Mais regarde ce que nous sommes devenus

Orphelins à moins de sept ans –

On pense à toi Père

Quel est ce voyage dont ne rentre jamais

Même si tu ne peux pas rentrer

Pense à nous

Pense à Mama

Et reviens nous voir souvent ...

C'était la lettre que j'aurais aimé envoyer à Père, chaque fois que j'ai vu ou entendu Mama pleuré. Mais c'était à l'époque où je ne savais ni lire, ni écrire. Alors elle n'est pas restée lettre morte, mais lettre vivante dans mon cœur, ma mémoire et mes rêves. Sachant dans quel état émotionnel se trouvait Mama, je n'ai jamais osé lui en parler. Je me suis toujours dit qu'elle n'aurait pas survécu à tant de mélancolie et de tristesse épistolaires. Ce n'est pas que je sous-estimais sa capacité de résilience, mais je savais que nous voir tristes, cela rendait encore plus triste... Ce chant, je l'aurais susurré à Père, si je ne l'avais revu ne fût-ce qu'une seule fois, mais il n'est jamais rentré, sans doute qu'il est resté coincé de l'autre côté dans l'au-delà...

I. Demain c'est nous, le présent c'est encore nous...

MA GÉNÉRATION NE SERA PAS LA LEUR...

Nos rêves d'espoir et de lumières
Triompheront du cycle improductif
Du recommencement de la haine

Alors le Rêve ne périra pas
Chaque génération
Portera ses espérances
Chaque siècle
Sème ses traces
Chaque existence
Portera sa crasse
Et chaque lutte
Pour remettre l'humanité à sa place
Sera noble et grande

Le rêve des pères
Le rêve des mères
Le rêve des filles
Le rêve des fils
Le rêve d'un PEUPLE
– Le Rêve ne périra pas –

Demain nous serons des femmes
Nous serons des hommes
Que Dieu facilite
Que les bons ancêtres partis
Nous animent et nous fortifient
Que la Terre supporte
Le poids de nos existences nombreuses
Que le Ciel porte l'espoir
Car Dieu l'habite

Que toutes les Mers
Accouchent courage et unité
Pour que les Fleuves
ensemencent l'avenir
Afin que personne ne tremble
Quand viendra l'heure de supporter
Les espoirs de ces âmes aux épaules frêles...

Si être humain au vingt-et-unième siècle est un métier à très hauts risques, il faut reconnaître que cela était encore plus compliqué au siècle précédent avec son lot de guerres et de catastrophes de tous genres ! Mais être humain c'est vraiment un combat de tous les jours... Au moment où le monde s'excitait devant le célèbre film Titanic, à cette même époque où l'on chantait "I believe I can fly" en plus de la victoire en NBA des Chicago Bulls du célèbre et légendaire basketteur américain Michael Jordan, au moment où on découvrait Spiderman pour la première fois alors que la polémique sur la mort de l'écrivain journaliste Jean-Edern Hallier battait son plein, pendant que l'Amérique réélisait Bill Clinton quand le régime de Joseph Mobutu qui se disait roi du Zaïre venait de chuter... Mutunasé Makololikolo vivait au rythme des bombes et des lance-roquettes, pendant que les chants des kalachnikov rythmaient les journées... Rien ne semblait présager un lendemain calme pour cette terre qui, à en croire les apparences, raffolait du sang de ses filles et fils. En tout cas c'est ce qui se disait dans tout Liboulwa Mayi. Car même en période de guerre, à l'heure où la mort se donnait comme des morceaux de manioc qu'on appelait *nzenga* (partie de fesse), ce quartier continuait à vivre et à inventer. On raconte même qu'un frère du quartier s'était fait abattre en allant chercher de la bière. Les différentes versions de café rapportant l'affaire disent qu'il avait rencontré quelques miliciens sur les chemins de sa quête. Ces derniers qui n'en revenaient pas de trouver un quidam dans avec un motif si fallacieux. Ils trouvèrent très stupides les raisons qui avaient poussé ce monsieur-tout-le-monde à braver la mort. Dans leur entendement c'était simplement inimaginable de voir quelqu'un sortir de sa cachette (tout le monde se cachait pendant la guerre) pour aller chercher de la bière ! En tout cas pas à cette période où la vie s'oubliait et que l'on mourrait à petite viande... Mais c'était ça aussi ça Liboulwa Mayi : un quartier aux histoires à vous rendre fou, des monstruosités capables de vous faire douter de votre état d'être humain et une créativité ahurissante...

Les nuits s'affaissaient avec lourdeur et une obscurité rongeuse. La guerre était là et les jours comme les individus se levaient sans savoir pourquoi. Liboulwa Mayi restait vivant et créatif ; c'est à croire que c'était par la créativité qu'il fallait crever la guerre. Mais il faisait si peur d'être humain à cette époque que tout le monde se cachait pour respirer ou grogner. C'était l'époque des grognes sous les aisselles, c'est-à-dire que la pensée était interdite sans que personne n'ait jamais annoncé officiellement cette interdiction. Personne ne faisait confiance à personne. Et pourtant le quartier restait vivant... Et la créativité toujours aussi pugnace que les espoirs des gamins que nous étions. Nous rêvions de vaincre la guerre, c'est-à-dire sortir vivants de ces épreuves et de cette période malade pour replanter l'espoir. Il le fallait. L'espoir avait été déraciné et nous le voyions dans le regard de nos parents. Je ne sais pas pour les autres, mais moi j'étais résolument déterminé à en découdre avec la guerre. J'étais encore un enfant, mais je savais que ce qui se passait n'était pas normal et qu'il fallait sauver l'espoir. C'est ainsi que je suis devenu plus tard défenseur de la paix et déracineur des radicelles de la guerre... Après avoir joué à des jeux de guerre avec des amis – ne soyez pas choqué, les enfants n'écoutent que très rarement, ils observent et reproduisent ce qu'ils voient faire les adultes – nous sommes revenus très vite à nos espérances guerrières. Non pas pour guerroyer violemment et mortellement comme les adultes, mais pour leur faire comprendre que notre génération ne serait pas la leur. Nous étions déterminés à faire briller nos cœurs et notre humanité...

Nous avions vu les adultes s'entretuer pendant des semaines, des mois, puis des années et des décennies. Nous étions des enfants quand tout cela s'est passé, mais nous avions tout enregistré. Nous étions déterminés à faire autrement les choses. Et puisqu'on ne peut pas tuer

les rêves, surtout pas ceux d'un enfant, nous étions restés fidèles à nos espoirs malgré les grondements de la guerre. Et nous sommes passés à l'acte deux décennies après la guerre. C'était une période charnière où le régime dictatorial de Mutunasé Makololikolo tenait à se maintenir au pouvoir illégalement. Ce n'est pas étonnant, ce genre d'agissements pour un régime autocratique issu d'un coup d'Etat, mais ce qui se jouait de notre côté était bien plus que s'opposer à un régime. Nous étions déterminés à faire que notre pays retrouve la sérénité et la paix durable. C'était le moment rêvé pour mobiliser nos concitoyens autour d'un projet fédérateur. Mais cela ne s'est pas tout à fait passé comme prévu. Nous étions à peine une dizaine. Quelques jeunes amis d'un quartier perdu de la capitale politique. Survivants d'une guerre civile. Héritiers d'une terre brûlée. Nous rêvions de mettre le pays hors du trou qui le retenait captif d'un passé ensanglanté...

Un an avant les nouvelles de Radio Songi Songi, qui annonçait la candidature du dictateur infatigable Matoyimangongi Motemabololo, nous avions créé une dynamique des jeunes pour informer nos semblables et préparer l'opinion à se soulever contre les fourberies de la *treillistocratie*¹ au pouvoir. Ce régime qui ne voulait pas laisser la chose publique trouver un autre guide, puisqu'une guide était pour l'instant impensable. Les mâles tenaient les règnes du pouvoir et les femelles avaient été écartées... Pour le pouvoir, il s'agissait d'organiser une élection, eût-elle été illégale, mais pour nous c'était l'occasion tant rêvée pour favoriser une sélection. Il fallait séparer les tomates pourries des bonnes. La contagion devait être stoppée. Le temps était arrivé. Il ne fallait pas se louper. Alors nous avons – mes six camarades et moi – commencé à organiser des campagnes de sensibilisation déguisées en projection de films et discussion. Puis des descentes dans les campus universitaires, avant de descendre dans les marchés et les rues de la capitale...

Quand la dynamique a été enclenchée pour défendre nos rêves, nous étions à peine six. Et parmi les six camarades, il y en avait trois qui étaient mes amis d'enfance, donc tous survivants de la guerre et nostalgiques de Tonton Bosco. Les trois autres membres de la dynamique étaient mes amis de l'école. Le plus vieux de tous c'était Kinkufi. Il avait cinq ans de plus que moi et un an seulement sur les deux autres. Orphelin de père comme moi, en plus d'être mon voisin, il était aussi benjamin de sa famille et adorait dessiner comme moi. Pas la peine de vous dire que c'était mon meilleur ami. Quant aux deux autres, il y avait Landu et Mabundi. Respectivement neveu et voisin de mon meilleur ami. Notre amitié s'est entretenue entre la cour de l'école primaire et le quartier. Elle s'est solidifiée dans les aventures, les jeux sociaux et les fugues. Et, même lorsque les trois ont échoué à leur examen de fin du premier cycle de l'école primaire, notre amitié n'a pas bougé. Bien au contraire mon entrée au collège m'a fait rencontrer les trois autres – Meso, Etumba et Lenwa – qui ont fini par rejoindre la fratrie d'origine. C'est vrai qu'ils venaient tous de quartiers différents, mais au lieu de constituer un obstacle, cela était plutôt un bel alibi qui nous permettait de voguer d'un quartier à l'autre sans se poser de questions. En effet, la situation avait bien changé depuis le retour au pouvoir du dictateur. Au lieu de faire comme tous ses prédécesseurs qui ont toujours œuvrer pour l'unité du pays, lui vint diviser pour mieux sembler-t-il mieux régner. C'était à cette époque que les tribalistes belliqueux du pays, qui n'attendaient qu'une occasion pareille pour s'illustrer, avaient commencé à parler de quartiers Nord, Sud, Est, Ouest, en prenant le soin d'attribuer un nom injurieux ou dégradant aux habitants d'autres quartiers pour les stigmatiser.

¹ Pouvoir ou gouvernement militaire

La hiérarchisation des ethnies fit son apparition et les habitants de la capitale commencèrent à se distancer les uns aux autres.

Les problèmes ne venant jamais deux sans trois, les querelles tribalistes dépassèrent très vite les quartiers pour se retrouver dans les grandes villes, puis dans les régions avant d'aller pourrir dans les villages. C'est à croire que les grandes villes – dans certains pays de notre continent – sont des laboratoires de production des monstres sociaux comme le tribalisme, la voracité et la haine des autres. Je dis ça parce que nos grands-parents n'ont jamais eu à se battre ou créer des guerres civiles sur des raisons fallacieuses ou tribalistes. Il y a eu certes des conflits interethniques, mais cela n'a jamais été par le simple caprice de l'appartenance ethnique. C'est des villes que sont parties des idées pourries qui, après un long chemin facilité par la conjoncture dictatoriale, ont fini par embraser le pays tout entier. Les mauvaises langues disent que cet embrasement du pays était inévitable et très prévisible. Elles ajoutent que Matoyimangongi Motemabololo n'y est pour rien. Car il y a longtemps que les membres de nos multiples groupes ethnies se regardaient en chien de faillance. Pour ces mauvaises langues, ce sont les chefs coutumiers qui ont couvé les œufs pourris du tribalisme pendant trop longtemps. Durant tout ce temps ils ont pensé étouffer les velléités du dictateur infatigable à faire brûler le pays en lui léchant les bottes. La vérité est que Matoyimangongi Motemabololo a profité de la crédulité des chefs coutumiers pour mettre à exécution son plan de division pour s'éterniser au pouvoir. Il a d'abord commencé par soudoyer lesdits chefs, ensuite il les a montés les uns contre les autres avant de semer la zizanie en leur sein à travers des vrais-faux chefs coutumiers. Ces derniers n'étaient autres que les frondeurs de chaque groupe ethnique à qui il remettait des *nguirī*² d'argent, permettant à ces derniers de mener des campagnes de diffamation contre les véritables chefs. Nombreux sont les frondeurs qui ont réussi leur coup dans les petites chefferies. Mais beaucoup ont vu des choses ineffables et vécu des cauchemars.

L'histoire la plus rocambolesque c'est sans doute celle qui s'est déroulée au sein de la chefferie Péké. Le roi Langimakila venait de mourir à l'âge de cent sept ans après avoir régné pendant près de cent ans de règne. Il était monté sur le trône très jeune à l'âge de douze ans, alors que son prédécesseur – qui n'était autre que son père – venait d'être assassiné par l'armée coloniale. Il succéda donc à son paternel et commença à régner avec l'aide de son oncle paternel. Il n'eut pas grand-chose à faire pendant les dix premières années de son règne. Ce n'est qu'à l'orée de l'accession du pays à l'indépendance que notre jeune roi se révéla en un vrai défenseur de la terre de ses aïeuls. Il avait en effet été aux avant-postes pour battre campagne contre la mise en tutelle de ses terres par les colons. Acculés par des révoltes sporadiques et même des luttes armées qui exigeaient le départ des colonisateurs venus des pays d'où viennent aujourd'hui les financements de nos partis politiques, les colons avaient décidé d'organiser un référendum. Il s'agissait d'organiser une mascarade référendaire à travers laquelle les peuples sous domination coloniale devraient voter par oui ou non à l'autonomie. Les colons faralanchais avaient tout prévu pour que le non l'emporte. Mais à Mutunase Makololikolo, leur plan tomba à l'eau. Grâce à l'implication personnelle du roi des Pékés³ et des membres de sa cour, le oui à l'autonomie l'emporta sur le non et les colons furent chassés manu militari de nos terres. A peine la vingtaine atteinte, le roi péké devint

² Espèce de sac traditionnel cousu avec des fils provenant d'écorces d'arbres et destiné au transport des marchandises.

³ Peuples de l'ethnie péké

ainsi le plus célèbre des rois de chez nous, avec une réputation de résistant qui ne le quitta plus jamais jusqu'à sa mort...

Du vivant du roi Langimakila à sa mort, son successeur, le fils aîné du chef, était connu de toute la chefferie, et cela n'a jamais fait l'objet d'un débat quelconque. Cependant, quelques jours après le décès du roi, son petit frère direct (le benjamin de la famille royale péké), alors âgé de soixante-dix ans, décida d'usurper le pouvoir. Ce qui n'était pas chose aisée. Il s'agissait d'un pouvoir traditionnel ou ethnique et non un pouvoir moderne, qui pouvait être facilement balayer par n'importe quel coup d'Etat militaire. Mais la chose se passa très vite et dans la plus grande discréetion. Stupéfiant. Ce dernier ayant bénéficié d'un appui financier colossale, venu des pays de l'extérieur comme on en avait l'habitude dans nos pays. Tâ Mabachi avait facilement réussi à soudoyer la plupart des chefs coutumiers qui étaient aussi les responsables du vote coutumier permettant d'installer le nouveau roi. En effet, chaque petit groupe ethnique gravitant autour du pouvoir royal péké avait un représentant à la cour. Ce dernier était chargé de voter pour sa communauté dans la cérémonie qui précédait l'intronisation d'un nouveau roi. Le successeur était connu à l'avance, mais il y avait une dernière étape avant d'accéder au trône : avoir l'approbation et les bénédicitions du conseil des anciens qui fonctionnait comme un véritable corps électoral...

Lorsque la nouvelle de l'usurpation parvint aux populations, la stupeur et la colère fût grande. Il eût un gros conflit dans le royaume. Entre les peuples pékés fidèles à la tradition et le nouveau vrai-faux roi, la bataille fût sanglante. Les tentions ne retombèrent qu'au moment où les barbouzes du dictateur infatigable Matoyimangongi Motemabololo intervinrent pour réprimer les contestataires en faveur du nouveau vrai-faux roi Yâ Mabachi... Et pendant que les gens s'échinent à se rentrer dedans ou à se manger entre eux, le dictateur infatigable, guide et gardien de la révolution des mouches, jouissait des pleins pouvoirs de "l'Etat" et même du pouvoir coutumier, puisqu'à la fin de ses manigances, il avait réussi à avoir à ses pieds tous les dignitaires du pouvoir coutumier qu'il tenait par les couilles... Ces derniers étaient obligés de marcher au pas et de respecter à la lettre tous les petits caprices du dictateur infatigable. L'usurpateur s'installa sur le trône. La répression cantonna les contestations à quelques villages qui décidèrent de ne pas lâcher l'affaire. Il n'y avait pas de besoin de continuer la répression. Le pouvoir royal dérobé était consolidé. Les miliciens du régime en assuraient la sécurité. Les jours passèrent, puis les semaines, un mois, deux mois... Mais au troisième jour du troisième après les événements, à midi tapant, tout le royaume fût assourdi par un tonnerre effrayant qui s'abattit sur le palais royal. On avait appris par la suite que Tâ Mabachi, le roi usurpateur avait été foudroyé en plein midi alors qu'il ne pleuvait même pas. La nouvelle fit le tour du pays. On disait qu'on avait retrouvé le corps calciné et méconnaissable de Tâ Mabachi sur le trône. La scène s'était produite séance tenante le jour même de la grande réunion royale, e présence de tous les membres du conseil des anciens. C'était certainement pour que ces derniers voient et témoignent par la suite.

Sachant que ce tonnerre frapperait tour à tour tous ceux qui avaient, de loin ou de près, participé à l'organisation de l'usurpation du trône, et que le seul moyen de conjurer le sort était de ramener le vrai héritier au pouvoir avant la tombée de la nuit, les membres du conseil envoyèrent des émissaires chercher l'héritier du roi Langimakila. Ce dernier qui se trouvait en exil dans le village des femmes-caïmans (c'était l'ethnie des femmes guerrières les plus redoutées de tout le pays, même les sbires du dictateur infatigable n'auraient jamais osé aller le chercher là-bas) avait eut vent de ce qui s'était produit dans son royaume. Mais il n'avait

pas osé faire la moindre déclaration. Il savait qu'il allait être intronisé dans les heures qui allaient suivre. On disait que ce tonnerre était la spécialité des Pékés. C'était l'arme fatale contre les usurpateurs du trône depuis la nuit des temps. Mais compte tenu le fait qu'il n'y en avait pas eu un seul pendant tout le règne du roi Langimakila, les populations l'avaient presque oublié. L'usurpateur lui-même en était arrivé à en sous-estimer l'efficacité. Il avait contacté d'autres *nganga* pour conjurer ce mal. Il était loin d'être inquiet vu le nombre de maîtresses qui défilaient jour et nuit dans la chambre secrète que s'était fait bâtir le nouveau vrai-faux roi. Puisque les trois semaines habituelles – au cours desquelles la menace devait s'exécuter – passèrent sans que rien ne lui arriva, il avait pris confiance. Ses féticheurs, pour lesquels il bombait le torse, lui avaient rassuré qu'il était protégé et que son destin n'était plus de mourir foudroyé. Sachant qu'il ne fallait hésiter d'aller confesser ses péchés auprès du nouveau roi pour s'épargner de la colère de la foudre des Pékés, tous ceux qui étaient impliqués vinrent très vite avec des présents pour faire allégeance au nouveau vrai roi. Il fallait par la suite implorer son pardon afin qu'il parle à la foudre. C'était le seul être du royaume et du pays envers qui la foudre obéissait...

La cour royale était bondée de monde. Les tam-tams résonnaient et l'affluence des gens en direction du palais royale n'était pas prête à s'arrêter. On buvait encore le café de cette foudre mystérieuse lorsqu'un hélicoptère fit son apparition dans les airs. Les populations se mirent à bouder, à ânonner et à maudire avant de parler sous les aisselles. Tout le monde avait reconnu l'énorme appareil aux couleurs du pays. C'était celui de Matoyimangongi Motemabololo. Chaque fois qu'il devait se déplacer vers les villes et villages éloignés de la capitale, il lui fallait son hélicoptère personnalisé. Tout le monde savait qu'il venait demander pardon au nouveau roi. Comme quoi, dans une dictature celui qui a le plus peur de la mort c'est le dictateur...

C'est avec mes six camarades que tout a commencé. Après plusieurs années à discuter de la marche du pays et des injustices quotidiennes dont nous étions témoins, nous nous sommes souvenus de nos rêves d'enfants et de notre espoir de toujours. Nous avons donc décidé de passer à l'acte. Après les campagnes de sensibilisation autour des projections de films et débat, nous avons commencé à agrandir notre mouvement qui avait pour nom *Biso Bato*⁴. Les premiers arrivants devinrent très vite nos camarades intimes et les suivants, même s'ils n'eurent pas la chance de connaître le passé des premiers membres, ils s'adaptèrent très vite. Projections après projections, nous sommes entrés dans le grand bain avec la première et dernière manifestation qui aboutira à l'arrestation de la plus grande partie des membres fondateurs. Par coup de chance, je ne fus pas arrêté et c'est à ce moment que l'idée de quitter le pays germa à nouveau. Mais je m'étais juré que je n'allais pas bouger sans que mes camarades soient sortis de prison. C'est ce qui fut fait trois jours plus tard. Victimes d'un procès expéditif, les camarades furent condamnés à trois mois fermes avec une amende à payer avant leur sortie...

Dans les heures les plus difficiles de ma vie d'exilé, je n'ai jamais perdu espoir. Je n'ai pas non plus regretté mes actions. J'ai appris très tôt, pendant la guerre, qu'aucune arme ne peut tuer l'espoir. Il fallait que des gens comme moi disent à Matoyimangongi Motemabololo et ses suppôts que ce bout de terre sur lequel ils voulaient régner en maîtres absolus était un bien commun. Nul ne pouvait s'en accaparer tout seul au motif qu'il avait une meilleure vision pour tous. Car même une meilleure vision se discute. Et aucun humain n'est capable de gérer tout un pays lui tout seul. Nos ancêtres qui avaient bien compris cette vérité implacable la résumaient en ces termes : « un seul doigt ne peut laver un visage ». Mais, même si cet adage avait trouvé son illustration en Haïti avec la bataille de Vertière (l'union d'anciens esclaves l'emporta sur l'armée de Napoléon qui n'était autre que la plus grande armée du monde à cette époque), le dictateur infatigable était convaincu que lui seul avait la meilleure recette et que tout le pays devait marcher au pas. Il se serait arrêté à la parole que rien de tout ça n'aurait été grave, mais il se mit à tuer, à faire disparaître des gens et à torturer des tas d'autres et des groupes ethniques entiers. Or, qu'importe l'ingéniosité d'une idée humaine ou d'une pensée, elle devient obscure et ténébreuse et extrêmement dangereuse dès lors qu'elle doit s'appuyer sur des cadavres et du sang humain pour s'imposer. Je ne suis pas naïf, je chante mon cœur humain et mes pensées peuvent être célestes...

On ne pouvait pas être sur le continent berceau de l'humanité, des sciences, des civilisations, et laisser la barbarie mortifère de Matoyimangongi Motemabololo, ses complices et ses maîtres macabres qui tapissaient dans l'ombre, régner par la terreur. Alors quelques

⁴ Nous Humains (en langue locale de Liso)

amis et moi, nous avons décidé d'apporter de la lumière là où la parole avait cessé d'être claire. Face à la terreur et à la violence de la dictature, nous étions mains nues, braves, déterminés, les bras levés, avec des pancartes *bavardeuses* portant les frustrations des millions de gens qui avaient peur de parler. Et ces gens bâillonnés symbolisaient des milliers de familles brimées. La peur dans la poche, le cœur dans le poing levé en signe de résistance et de torche allumée, l'espoir illuminé par la bravoure d'une jeunesse qui ne voulait plus se laisser marcher dessus, nous sommes allés en guerre contre la dictature. Pas par simple témérité mais parce que notre génération voulait en finir avec la tyrannie et la peur qu'on impose à l'humain pour obstruer ses capacités d'agir utilement pour tou.te.s et dérober sa lumière. C'était le combat de notre génération. Il fallait ramasser le rêve jeté par terre et piétiné, pour le hisser à la hauteur de la grandeur et de l'espérance humaine. Avions-nous réussi ? Je ne saurais répondre clairement à cette question. Mais ce que je sais, c'est que nous avons osé le rêve. Un de lumière et d'espérance à l'heure où les ténèbres voulaient dévorer notre avenir. Pour le reste, la Terre seule sait...